

LA SANTÉ EN PÉRIGORD - 1

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXLII
ANNÉE 2015
4^e LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 4^e LIVRAISON 2015

● Compte rendu de la séance	
du 5 août 2015	411
du 2 septembre 2015	416
du 7 octobre 2015	421
● Éditorial : Année 2015 : Histoire, patrimoine et... terrorisme (Gérard Fayolle)	427
● Programme de nos réunions. 1 ^{er} tr. 2016	428
La santé en Périgord - 1	
● Le pauvre Lazare de Cadouin était lépreux (Gilles Delluc).....	429
● De Sainte-Ursule au Puy Abri ou la difficile mutation de l'hôpital-hospice de Périgueux du XIX ^e au milieu du XX ^e siècle (Jean-Marie Cazauran)	449
● Jean Gausson : médecin dans la Résistance et combattant dans la Brigade Alsace-Lorraine (Jean-Pierre Duhard)	477
● Dans notre iconothèque : La courageuse démonstration du Dr René Dujarric de La Rivière (Gilles Delluc)	505
● Notes d'épigraphie du Périgord – 4. Les bornes de Gabillou. De fugitives traces d'une ancienne propriété foncière (François Michel)	511
● Petit patrimoine rural : Le chemin des carrières du plateau d'Argentine à La Rochebeaucourt-et-Argentine (Catherine Schunck / La Pierre angulaire).....	521
● Sortie de septembre en Mussidanais (Maurice Cestac)	527
● Notes de lecture : Vésone. Mémoire d'un quartier de Périgueux [1930- 2014] (A.-S. Moretti <i>et al.</i>) ; Chant de la vielle. Prose et poésie occitanes en Bergeracois (J.-C. Dugros et B. Lesfargues) ; Patrimoine et cinéma. Onzièmes Rencontres patrimoniales de Périgueux (D. Audrerie, coord.) ; L'arbre et la forêt en Périgord (J.-C. Martegoute) ; Dictionnaire des sénateurs de la Dordogne (G. Penaud) ; Bonaguil. Genèse & histoire de la construction (M. Coste) ; Le Périgord des Trente glorieuses. Chronique du temps des changements (G. Fayolle).....	531
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc)	535
● Sommaire et table des illustrations du tome CXLII	541

Le présent bulletin a été tiré à 1 150 exemplaires.

Photo de couverture : Visage lépromateux de Lazare, abbaye de Cadouin (cliché Delluc).

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 5 AOÛT 2015

Président : Gérard Fayolle

Présents : 85

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Francis Grangier

Le président présente les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Ozanam (Denise), 1969. *Claude Baudard de Saint-James. Trésorier Général de la Marine et Brasseur d'Affaires (1738-1787)*, Librairie Droz, Genève-Paris (don de J.-P. Durieux)

- Grelière (P.), 1941. *Géographie de la Dordogne*, préfaces de M. A. Roques et M. P. Flottes, Paris, imprimerie nouvelle (don de J.-P. Durieux).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Dubet (A.), Cassagnac (R.), 1943. *Géographie du Périgord*, Toulouse, imprimerie régionale (don de J.-P. Durieux)

- Dubet (A.), Cassagnac (R.), 1943. *Histoire du Périgord*, Toulouse, imprimerie régionale (don de J.-P. Durieux)

- Duverneuil (Gabriel), 2015. *La Tour Blanche. Hommage aux résistant(e)s de La Tour-Blanche et des environs. 70^e anniversaire de la capitulation nazie du 8 mai 1945. Fragment de l'histoire de La Tour Blanche*, plaquette typographiée par l'auteur
- Duverneuil (Gabriel), 2015. *La route de la poste royale Limoges-Bordeaux, de 1600 à 1750, quand elle empruntait la « diagonale d'Aquitaine » et passait par Cercles*, plaquette typographiée par l'auteur
- *Guide pratique du parc naturel régional Périgord/Limousin*, 2015/16
- Les Amis du Patrimoine Teyjacois, s. d. *Saint-Pierre-es-Liens de Teyjat*, plaquette
- Parc naturel régional Périgord-Limousin, s. d. *Patrimoine et archéologie*, plaquette
- Association diocésaine de Périgueux, 2015. *Bilan et compte de résultat de l'année 2014*, plaquette.

REVUE DE PRESSE

- *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 112, n° 2, 2015 : « François Bordes (1919-1981) et la construction de la Préhistoire dans la seconde moitié du XX^e siècle » (résumé de thèse, 2014, J.-P. Loiseau)
- *GRHIN*, n° 455, 2015 : « L'ancienne industrie du fer en Nontronnais (XVII^e et XVIII^e siècles) » (M^{me} Clavaud)
- *Lo Bornat*, n° 2, 2015 : « Hymnes et chants identitaires d'Occitanie (2^e partie) » (M. Boudet)
- *Église en Périgord*, n° 14, 2015 : « Comment lire un vitrail ? La tempête apaisée de l'église Saint-Sulpice du Bugue » (J.-C. Massou).

COMMUNICATIONS

Le président annonce les nombreuses manifestations au cours de ce mois d'août, en particulier le 6 août une conférence sur Sylvain Floirat à Hautefort ; le 7 août, une conférence sur François I^{er} et les femmes par J. Chevé à Lanouaille ; le 22 août, le colloque des Amis de Cadouin pour le 900^e anniversaire de la fondation de l'abbaye ; le 24 août, une conférence sur l'extraordinaire grotte de Fronsac par B. et G. Delluc aux Eyzies.

Gilles Delluc présente une *biographie peu connue d'Orllie Antoine 1^{er}, roi d'Araucanie Patagonie*. La vie de ce Périgordin a donné lieu à de nombreux ouvrages, en particulier le récit de sa captivité au Chili rapportée par lui-même en 1863 et *Une histoire du royaume d'Araucanie (1860-1979), une dynastie de Princes français en Amérique latine* par le prince Philippe son successeur décédé l'an dernier. C'est la biographie d'Orllie Antoine 1^{er} par Walt Disney, dans le *Journal de Mickey* en 1970 (n^{os} 939 à 942), qui fait l'objet de la présente

communication. Les dessins d'une bande dessinée en 4 épisodes de *Mickey à travers les siècles* racontent très précisément les différentes étapes du séjour en Amérique du Sud d'Antoine de Tounens, ancien avoué à Périgueux, son arrivée à Valdivia en Araucanie en 1860, son élection pacifique comme roi fédérateur des caciques d'Araucanie Patagonie, sa rédaction d'une constitution, avec monnaie, hymne et décorations. Dans cet immense pays, jamais conquis ni par les conquistadores ni par les Chiliens et les Argentins, il est accueilli avec enthousiasme et les caciques lèvent des troupes pour se défendre contre les envahisseurs. Pourtant, en France les journaux ne le prennent pas au sérieux, les autorités chiliennes commencent à s'énervier. À la suite d'une trahison, il est capturé par les Chiliens, jeté en prison, jugé à Valdivia, déclaré fou. Alerté par le consul général de France au Chili, Napoléon III, conseillé par le Périgordin Pierre Magne, obtient qu'Orllie Antoine 1^{er} soit gracié et renvoyé en France à bord du vaisseau de guerre *Le Duguay-Drouin*. C'est la fin de la bande dessinée du journal Mickey : c'est la fin de son principal séjour en Amérique du Sud. Il y retournera plusieurs fois, mais, malade, il finira par revenir en Périgord pour mourir en 1878. Il est enterré à Tourtoirac : sur sa tombe le sculpteur local a sculpté une couronne, celle du roi de cœur des jeux de carte. Depuis, en souvenir de cette extraordinaire aventure, ses successeurs et ses amis se réunissent chaque année à Tourtoirac le jour de sainte Rose de Lima, à la fin du mois d'août.

Jean-François Gareyte qui, depuis plusieurs années, épluche toutes les archives (y compris au Chili) pour raconter précisément cette étonnante aventure, confirme que cette bande dessinée repose sur des bases solides. En fait, Antoine de Tounens a fait 4 voyages : 1858-1862, 1869-1871, 1874 et 1876. Il évoque ses problèmes de santé qui aurait conduit à sa mort : dysenterie chronique alternant avec des épisodes de constipation, évoquant, pour le Dr Delluc, surtout une sigmoïdite diverticulaire, voire un cancer recto-colique, qui donna lieu à un anus artificiel. Le roi survécut 18 mois.

On ne peut pas ne pas faire un parallèle avec les ennuis de Napoléon III au Mexique : cela explique sans doute que la France ne l'ait pas soutenu. On ne sait pas ce qui lui a donné envie de quitter Périgueux en 1858, alors qu'il était un avoué reconnu. Il n'était certainement pas fou. Cependant, G. Delluc évoque une très étonnante correspondance d'Antoine de Tounens publiée en 1970 et 1971 dans notre *Bulletin* par Pierre Aublant : ces lettres permettent « de mieux connaître l'homme... ce personnage peu commun, sorte de Don Quichotte moderne, perdu dans un rêve grandiose, au demeurant fort sympathique » (*BSHAP*, t. XCVII, p. 242-259 et t. XCVIII, p. 56-80). Jeannine Rousset a eu entre les mains une lettre de Secrestat demandant à des collègues francs-maçons de soutenir l'entreprise d'Orllie Antoine 1^{er}.

Jean-Noël Biraben présente *le premier tracteur du Périgord et le manque de main d'œuvre 1914-1918*. C'est dans les archives de René

Biraben, un cousin de son père, que l'intervenant a trouvé les documents qui lui permettent d'intervenir aujourd'hui sur ce sujet. René Biraben, né le 4 octobre 1877 à Journiac, est passionné par l'agriculture. Après s'être occupé de la propriété familiale pendant quelques années, en 1907, il va travailler avec Alfred Reitlinger au château de Voisenon près de Melun et assiste à des démonstrations des premiers tracteurs. En 1908, il s'associe avec Mercier pour exploiter la Borie-Fricard, vaste propriété de 400 hectares située à Sencenac-Puy-de-Fourches, en utilisant la main-d'œuvre locale selon les méthodes traditionnelles, tout en suivant de près les progrès des tracteurs encore très coûteux et peu utilisables. Dès le 19 octobre 1915, la main-d'œuvre masculine étant sur le front, René Biraben signe une promesse d'achat d'un tracteur de 25 chevaux et crée l'un des premiers syndicats de culture mécanique. Le 29 décembre 1905, le tracteur, importé des États-Unis, est à Bordeaux. Il arrive à Agonac le 26 janvier 1906. C'est le premier tracteur du Périgord. Il roule avec un carburant proche du pétrole. Les démonstrations se succèdent : les admirateurs se font photographier grimpés sur le siège. Pour remplacer les hommes retenus au front, 200 prisonniers de guerre ennemis sont repartis entre les différentes propriétés agricoles de la Dordogne. 20 prisonniers plus leurs gardiens sont affectés à la Borie-Fricard, alternativement des Allemands et des Austro-Hongrois, mieux tolérés par la population civile. Les archives, en particulier les livres de comptes d'Adeline, la femme de René Biraben, permettent de suivre la vie quotidienne de ces prisonniers et le coût de cette main-d'œuvre particulière. En 1918, son associé Mercier meurt. Sa veuve veut vendre la propriété. S'ensuit, pendant 10 ans, une série de 19 procès tous gagnés par René Biraben. Enfin, en 1928, la Borie-Fricard est vendue. René Biraben s'installe rue de Campniac à Périgueux et devient expert auprès de tribunaux. Toujours prévoyant, en décembre 1939, il achète une grande quantité de riz avec lequel il donne à manger à beaucoup de personnes pendant la guerre, en particulier à 2 familles de juifs alsaciens (Falbisaner et Uminski). Il meurt le 1^{er} juillet 1962. L'intervenant signale que la Borie-Fricard appartient aujourd'hui à un ministre des Pays-Bas et que celui-ci a obtenu récemment une grosse subvention européenne (les notes de l'intervenant sont déposées à la bibliothèque).

Georges Bojanic précise que le propriétaire actuel des deux fermes de la Borie-Fricard et de la Charmie est le groupement foncier agricole de la Borie-Fricard et que le gérant est M. Pieter Veerman, ancien ministre des Pays-Bas de 2002 à 2007.

Serge Avrilleau offre les excuses de son épouse Anne-Josette qui n'a pu se joindre à nous et présente leur *Histoire de Saint-Astier*, publiée en 2013 aux éditions de l'Ilot à Neuvic pour fêter le millièmè anniversaire de la fondation de l'abbaye. La présentation est illustrée par un montage vidéo qui donne envie de se plonger dans ce passionnant ouvrage. Depuis 55 ans, date de leur mariage, les auteurs collectent les documents qui ont servi à cette édition et ils ont mis

10 ans à la rédiger. L'ouvrage succède à la monographie de l'abbé Édouard Nogué, parue il y a environ 80 ans, et s'agrément de documents nouveaux rassemblés par M^e Avrilleau, ancien notaire à Saint-Astier, père de l'intervenant. Ainsi les auteurs ont rédigé 600 pages pour présenter des dossiers classés de façon chronologique depuis les temps géologiques jusqu'à la Libération. Un chapitre est consacré au Campanien de cette région, à l'origine de la célèbre chaux hydraulique de Saint-Astier, exploitée dans des carrières souterraines où la gendarmerie et l'armée se sont installées dans les kilomètres des galeries d'extraction. Après avoir évoqué la Préhistoire avec notamment les travaux du Dr Gausson et l'étonnante découverte de 23 000 superbes silex taillés sur le site du Petit Moulin et diverses découvertes plus ponctuelles de datations variées, les auteurs passent aux temps historiques : la vie de l'ermite Astérius, né à Puy-de-Pont au VI^e siècle, les nombreux cluzeaux dont certains furent fortifiés par l'évêque Frotaire et d'autres détruits par l'exploitation de la chaux ; la crypte sous l'église ; la collégiale qui conservent des vestiges romans réemployés dans les murs rebâti au XV^e siècle ; Élie Salomon qui inventa au XIII^e siècle une méthode pour interpréter les chants grégoriens, en utilisant la « main guidonienne » ; le

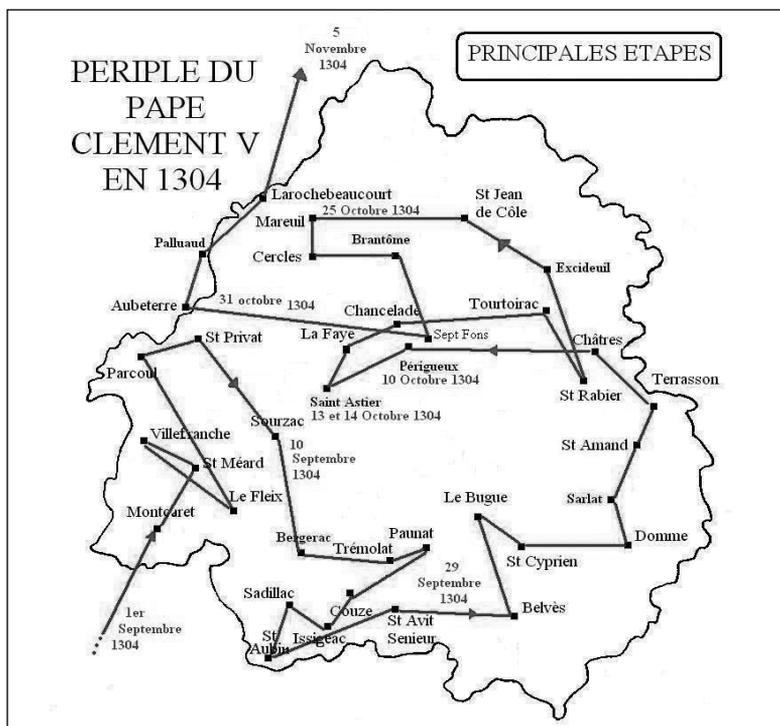


Fig. 1.

voyage de Bertran de Goth au travers du Périgord (fig. 1, carte inédite du périple du pape Clément V, extraite du livre des auteurs, p. 183, avec une description détaillée p. 184-187) ; la bataille de 1568 entre catholiques et protestants à Chantegeline. Un chapitre important est consacré à la vie quotidienne à Saint-Astier d'après les archives de l'abbé Nogué. De nombreuses cartes sont fournies. Des photos, souvent personnelles, permettent d'évoquer par exemple l'arrivée des troupes américaines à Saint-Astier en 1918 ; la seule félibrée de Saint-Astier qui eut lieu en 1939 ; l'atterrissage d'un avion en 1943. Le drame du 20 août 1944 lorsque 20 otages furent fusillés en représailles par les Allemands est raconté par le père d'Anne-Josette, seul survivant du massacre (résumé revu et corrigé par l'intervenant ; son texte plus complet est déposé à la bibliothèque).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 2 SEPTEMBRE 2015

Président : Gérard Fayolle

Présents : 90

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Albert Lacombe
- Pierre Brulant
- Pierre Maintigneux
- Jacques Boissière

Le président présente les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Mireur (Didier), 2015. *Daumesnil, d'Arcole à Vincennes*, Pomport, éditions Cyrano (don de l'éditeur)
- Boddart (Francis A.), 2014. *Les chantiers de la jeunesse et la Dordogne (1940-1944)*, Périgueux, IFIE éditions Périgord (don de l'auteur).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Delluc (Brigitte et Gilles), 2014. « Alain Roussot : biographie et bibliographie », extrait de *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 22, 2014-1 et 2, p. 191-203, 11 fig. (don des auteurs)

- Delluc (Brigitte et Gilles), 2014. « Des représentations archaïques de mammouths en Dordogne », extrait de *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 22, 2014-1 et 2, p. 41-55, 13 fig. (don des auteurs).

REVUE DE PRESSE

- *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 22, 2014-1 et 2, 2014 : *Mélanges Alain Roussot* (avec, en particulier, deux textes d'A. Roussot ; « Alain Roussot, un esthète » par J.-P. Duhard ; « Alain Roussot : biographie et bibliographie » par B. et G. Delluc ; « Le site de Cro-Magnon aux Eyzies-de-Tayac : passé, présent et avenir » par E. Bougard ; « Des représentations de mammouths archaïques en Dordogne » par B. et G. Delluc ; « Une autre lecture de deux gravures des abris de Laugerie (Dordogne) » par J.-P. Duhard ; « Le galet perdu de Laugerie-Basse » par C. Fritz, F. Duranthon et G. Tosello ; « Une palme de renne gravée inédite de Laugerie-Basse au musée de Cahors » par E. Ladier, A.-C. Welté et G. Bosinski ; « La grotte de Rochereil à Grand-Brassac : de l'art de faire parler les déblais et les archives » par P. Paillet et E. Man-Estier ; « Alain Roussot contre André Leroi-Gourhan ? » par R. Pigeaud)

- *GRHIN*, n° 456, 2015 : « Les quatre dynasties des seigneurs de Varaignes (1290-1720) » (J.-M. Warembourg) ; « L'ancienne industrie du fer en Nontronnais (XVII^e et XVIII^e siècles) » (M^{me} Clavaud, 1977, suite)

- *La lettre d'information Aquitaine de la Fondation du Patrimoine*, n° 37, 2015 : « Ancien foyer rural à Mussidan » ; « Patrick Palem, directeur de la SOCRA, mécène du Patrimoine en Dordogne »

- *Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine*, Bulletin et mémoires, t. CXIX/2, 2015 : table générale 1994-2014.

COMMUNICATIONS

Le président indique qu'une place a été libérée pour le voyage à Naples fin octobre : il est encore possible de s'inscrire. La sortie du 12 septembre dans la région de Mussidan s'annonce bien. Comme tous les ans, notre compagnie participe aux Journées du Patrimoine, organisées cette année sur le thème « Patrimoine du XXI^e siècle, une histoire d'avenir » : Dominique Audrier fera une conférence sur ce thème le samedi 19 et le dimanche 20 à 15 h ; au long de ces 2 après-midis, Brigitte Delluc présentera l'évolution de notre immeuble au fil des siècles depuis le XII^e siècle (avec la visite du souterrain) jusqu'à nos jours ; une exposition installée dans la salle de lecture de la bibliothèque présentera « L'apport de la SHAP à l'étude de la Préhistoire

et ses principales publications (1896-2014) », avec des notices biographiques sur les principaux préhistoriens périgordins, qui furent en même temps des membres actifs de notre compagnie. Les annonces des différentes manifestations dans le département sont disponibles sur le bureau comme d'habitude. Du 25 au 27 septembre auront lieu à Périgueux les XXIII^e Rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord, sur le thème *Le château, le diable, le bon dieu*, avec une conférence sur la genèse du château de Biron le vendredi.

Gérard Fayolle présentera son ouvrage *Le Périgord des Trente Glorieuses (1945-1975), chroniques du temps des changements* à la Médiathèque Pierre Fanlac, le 9 septembre avec Bernard Lachaise.

À la suite de la lecture du compte rendu de a réunion du mois d'août, une personne précise que les carrières dites de Saint-Astier s'étendent jusqu'à Razac-sur-l'Isle.

Le Dr Gilles Delluc a recherché les *Périgordins cités dans les écrits du général de Gaulle*. Le recueil de ses *Lettres, notes et carnets, 1905-1941, 1942-1958, 1958-1970*, édités en 3 gros volumes par les éditions Robert Laffont en 2010, lui a été, notamment, très utile. Parmi les Périgordins de souche, il a trouvé quelques mots sur Montaigne, Fénelon, Joubert, Maine de Biran, Bugeaud, Léon Bloy. Quelques lettres, dont une à Robert Lacoste le 22 novembre 1945, pour le congédier du gouvernement, sont des modèles du genre. Il est frappant de lire que ce grand homme d'État prenait le temps d'écrire de longues lettres pour remercier de l'envoi d'un ouvrage, pour féliciter lors d'un heureux évènement ou pour envoyer des condoléances, en y associant le plus souvent sa femme. Un échange de correspondance en 1925 avec le lieutenant-colonel Nachin montre qu'il s'est particulièrement intéressé au colonel Charles Ardant du Picq et à ses *Études sur le combat*, parues en 1880. Au moment de la mort du Pr René Dujarric de La Rivière, il écrit une très belle lettre : « Vous savez quelle exceptionnelle estime je portais au Professeur Dujarric de La Rivière, à un grand savant, à un maître éminent, à cet homme aussi généreux et courageux que distingué. Je lui étais très attaché depuis que nous nous étions unis dans les plus mauvais jours pour servir la France. Il était mon ami. » L'intervenant souhaite que le nom de ce grand savant retrouve sa place dans le nom du Centre hospitalier de Périgueux qui lui doit beaucoup. Parmi les Périgordins d'adoption, il a trouvé quelques citations concernant Stéphanie de Beauharnais, André Maurois, qu'il estima de façon inégale, Joséphine Baker, Jean-Paul Sartre, le Pr Jean Lassner, propriétaire du château du Paluel pendant de nombreuses années. De Gaulle remercia l'aventurier et homme de lettres Georges Arnaud, *alias* Henri Girard, de l'envoi d'un livre sur *Djemila Bouhired*, ex-résistante algérienne, avec une formule étonnante disant que « tout drame français est un monde de drames humains. Inutile de les cacher ou de les défigurer ». Parmi les citations concernant André Malraux, une phrase dans une lettre de 1966 résume bien leurs relations : « Je vous

vois comme un compagnon à la fois merveilleux et fidèle à bord du navire où le destin nous a embarqués tous les deux. » Les relations épistolaires de De Gaulle avec Yves Guéna sont plus conventionnelles. Pour finir, avec un sourire, l'intervenant évoque ce qu'il nomme ses trois courtes « entre-vues » avec le général de Gaulle, en 1959, 1961 et 1967, lorsqu'il prenait des gardes de médecin d'aéroport au Bourget, puis à Orly : deux photos de *Paris Match* le montrent tout près du Général et d'Eisenhower le 2 septembre 1959.

Frédérique-Anne Costantini présente ensuite *l'abbaye de Brantôme, architecture mauriste, au XVII^e siècle*, avec de belles illustrations et des plans très explicites. « Après plusieurs tentatives infructueuses pour rétablir un monachisme parfois déconsidéré par le régime de la Commende qui s'était généralisé en France à partir de 1430, un certain nombre de monastères bénédictins se regroupent dès les années 1610-1620 dans ce qui devient la congrégation de Saint-Maur, créée en 1618 au couvent des Blancs-Manteaux, sous l'impulsion du cardinal de Richelieu. Abbé commendataire de l'abbaye de La Chaise-Dieu, Richelieu agrège en 1636 l'abbaye de Brantôme, fille de La Chaise-Dieu, à la congrégation de Saint-Maur. La réformation des monastères impliquait le retour à la Règle primitive, cependant, indépendamment de leur œuvre réformatrice et religieuse, les Mauristes entreprirent d'importants travaux de restauration, d'assainissement, de redistribution ou de complète reconstruction des bâtiments médiévaux et modernes de l'abbaye de Brantôme qui avaient souffert de la négligence des abbés commendataires et de destructions répétées depuis le XIV^e siècle. Le premier plan dressé intitulé *de l'abbaye en l'état qu'il est à présent* réalisé par Dom Joseph de la Béraudière entre 1636 et 1656 (fig. 2, Archives nationales, NIII, Dordogne 1/6) témoigne d'un état moderne du monastère car réaménagé sous l'abbatit d'Amanieu

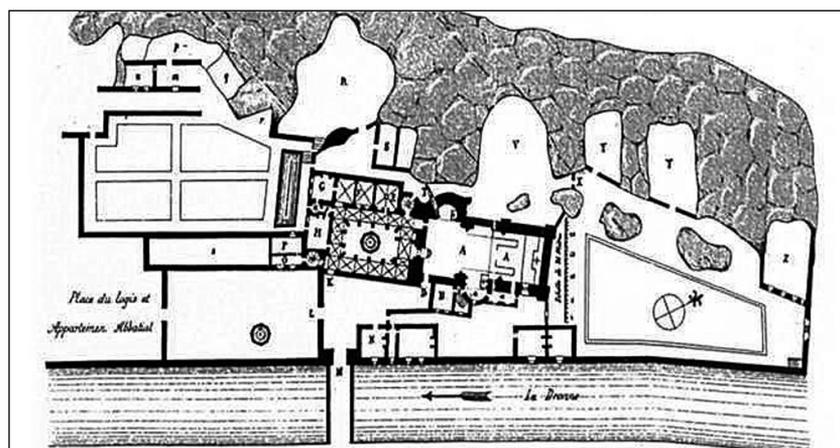


Fig. 2.

d'Albret (1504-1519) puis de Pierre de Mareuil (1538-1556). Le souci des Mauristes de relever les monastères bénédictins qui leur ont été confiés est matérialisé par la série des plans du fonds de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, devenue maison-mère de la congrégation en 1631, qui furent versés pour un grand nombre d'entre eux dans la série N des Cartes et Plans des Archives nationales après la disparition de la congrégation de Saint-Maur. Ils constituent, avec les vues du *Monasticum Gallicanum* et les dessins de la collection Gaignières de la BNF et de la *Bodleian library* d'Oxford, une source majeure de documentation, qui, croisée aux sources textuelles modernes et à l'analyse architecturale, nous renseigne sur les états successifs du monastère et sur l'organisation de la maîtrise d'ouvrage de la congrégation, en particulier l'obligation stricte qui était faite d'informer les Supérieurs sur les travaux à autoriser. Car les chantiers entrepris par les Mauristes à Brantôme, comme à La Chaise-Dieu, s'inscrivent dans une véritable politique architecturale dont l'origine remonte bien entendu au Concile de Trente. Le choix de l'architecture classique, d'un style infiniment sobre et dépouillé, s'accorde aux desseins premiers du concile : répondre aux critiques justifiées des tenants de l'Église réformée, qui étaient, au moins au XVII^e siècle, grands adversaires du luxe et de l'abus des jouissances esthétiques, avant l'introduction de l'ornementation baroque ajoutée généralement beaucoup plus tard au cours du XVIII^e siècle. Celle-ci s'est d'ailleurs épanouie en réaction à une autre démarche, qui était la propagation de la foi, grâce à la puissance de persuasion de l'œuvre d'art et de l'émotion esthétique pour aider à provoquer l'émotion mystique. Cependant, la régularité de l'architecture classique et sa monumentalité peuvent également être perçues comme une codification morale qui inscrit en silence l'image du pouvoir royal dans l'espace religieux » (résumé de l'intervenante).

Jean-Marc Warembourg présente ensuite *les Pérusse des Cars, seigneurs de Varaignes (1451-1590)*. « Varaignes est une terre de marge dont l'histoire se situe sous la triple influence du Périgord, du Limousin et de l'Angoumois. Le règne des Pérusse des Cars constitue l'âge d'or de Varaignes, après les destructions de la guerre de Cent Ans. L'origine italienne des Pérusse (les princes de Perouse) est fort contestée mais le patronyme Pérusse des Cars apparaît dès le XI^e siècle. Les Pérusse servent les papes d'Avignon, puis exercent de hautes fonctions auprès des rois de France et se trouvent à la tête d'une fortune assez considérable. En 1451, Gauthier de Pérusse épouse en secondes noces Andrée de Montbron, dont la châellenie de Varaignes constitue la dot. Il fut conseiller et chambellan de Charles VII, et sénéchal du Périgord. Nous lui devons la reconstruction du château de Varaignes dans sa partie gothique flamboyant. Étant demeuré sans postérité, il partage ses biens entre ses trois neveux. Son neveu Gauthier (2^e du nom) reçoit des biens dans la vicomté de Rochechouart et conserve Varaignes en épousant Marie de Montbron, nièce héritière d'Andrée. Il est possible que ce second Gauthier achève l'œuvre de

son oncle mort en 1481 et réalise, en particulier, le très beau portail démonté du château en 1928 et retrouvé l'an dernier au *Hammond museum* aux États-Unis près de Boston. François, le fils de ce second Gauthier, épouse Isabelle de Bourbon en 1516 et prend ainsi le titre de prince de Carency. Il fut conseiller et Chambellan de François 1^{er}. Dans son testament (1535) conservé aux Archives nationales, il demande à être enterré dans l'église de Varaignes, auprès de ses parents et « de sa très chère et amée épouse damoiselle Ysabeau de Bourbon, se feu femme ». Jean des Cars (on écrivait à cette époque « d'Escars »), le fils de François, fut lieutenant général des armées du roi. Il combattit en Italie, puis dans le parti catholique pendant les guerres de Religion. En remerciements de ses faits d'armes, sa terre fut érigée en comté en 1586 par Henri III. Ses héritiers garderont le titre de comte de Lavauguyon qui se transmettra par la lignée féminine. C'est peut-être de sa campagne d'Italie qu'il revient avec le projet de construction des ailes sud et ouest du château de Varaignes, dans le style de la seconde Renaissance, sans doute les parties les plus originales et les plus intéressantes du château. Jean perd prématurément ses deux fils Claude et Henri, à qui il avait fait successivement épouser la riche héritière Anne de Caumont, et meurt en 1590. Sa fille Diane devient son unique héritière. Diane épousera en secondes noces Louis Stuart de Caussade, faisant passer Varaignes dans la maison Stuart. Les Stuart garderont les titres des Pérusse des Cars mais se désintéresseront de Varaignes qu'ils mettront en fermage, inaugurant le long déclin de la châtellenie » (résumé de l'intervenant).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 7 OCTOBRE 2015

Président : Gérard Fayolle

Présents : 95. Excusés : 3.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Jean Riboulet-Rebière

Le président présente les condoléances de la SHAP.

Entrées de livres

- Audrerie (Dominique), 2015. *L'ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, préface d'André Damien, Paris, Patrice du Puy éditeur (don de l'auteur)
- Delâge (Jean-Louis) et Warembourg (Jean-Marc), 2013. *Varaignes, Varanha, Varanea*, Varaignes, éd. CPIE du Périgord-Limousin (don de l'auteur)
- Sauveroche (L.), 1835. *Discours sur les célébrités du Périgord suivi de notes biographiques et philologiques*, Périgueux, Chez Dupont père et fils (don Annie Bélingard)
- Cholet (Édouard), 1906. *Lâ Gnorlâ de Lingamiau*, Limoges, impr. Ducourtieux et Gout (don Annie Bélingard)
- Benoit (Robert), 1910. *Francilho : Pouème Perigourdi*, Périgueux, éd. D. Joucla (don Annie Bélingard)
- Benoit (Robert), 1907. *Servilloto : Pouèmo Perigourdi*, Périgueux, éd. O. Domège (don Annie Bélingard)
- Benoit (Robert), 1904. *D'autres bigoudis : chansous e counteis patouas*, Périgueux, impr. D. Joucla (don Annie Bélingard)
- Benoit (Robert), 1929. *Comédies et contes*, 3 tomes, Les Lèches, éd. La Diffusion félibréenne (don Annie Bélingard)
- Chastanet (Augusto), 1886. *Counteis e viorlas : Lou curet de Peiro-Bufiero e lou chavau de Batistou*, Périgueux, impr. Ronteix et Bonhur (don Annie Bélingard)
- Cazos (Bictor), ca 1851. *Massouquets de Sent-Biach*, Saint-Gaudens, impr. d'Abadie (don Annie Bélingard)
- Cazos (Bictor), 1859. *Claouarisses de Sen-Bertran*, Saint-Gaudens, impr. d'Abadie (don Annie Bélingard)
- Salles (Isidore), 1885. *Debis gascouns. Adou. Gabe. Nibe*, Paris, éd. Louis Hugonis (don Annie Bélingard)
- Foucaud (J.), 1866. *Poésies en patois limousin*, Paris, Librairie de Firmin Didot frères (don Annie Bélingard)
- Anonyme, 1902. *Les vieilles chansons patoises du Périgord*, Périgueux, Cassard jeune (don Annie Bélingard)
- Decoux-Lagoutte (Ed.), 1932. *La chambre de Commerce de Périgueux. Historique et résumé de ses travaux 1899-1931*, Périgueux, impr. Cassard (don Annie Bélingard)
- Chastanet (Auguste), 1890. *Per tuâloutems. Prumièro partido. Chansous*, Périgueux, impr. Delage et Joucla (don Annie Bélingard)
- Roux (E.), 1902. *Jasmin en Périgord. Conférences faites à l'école félibréenne de Périgueux « Lou Bournat », séances des 5 janvier, 9 mars et 20 juillet 1902*, Périgueux, imprimerie de la Dordogne (don Annie Bélingard)
- Chastanet (Auguste), 1902. *Obras*, Périgueux, impr. D. Joucla (don Annie Bélingard)
- *Annuaire du département de la Dordogne pour l'année sextile XI, de l'ère française*, Périgueux, impr. Dupont (don Annie Bélingard)

- *Calendrier des corps administratif, judiciaire, militaire, religieux, de l'industrie et du commerce de la Dordogne*, 1879, 70^e année, Périgueux, impr. Dupont (don Annie Bélingard)

- *Calendrier des corps administratif, judiciaire, militaire, religieux, de l'industrie et du commerce de la Dordogne*, 1880, 71^e année, Périgueux, impr. Dupont (don Annie Bélingard).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- « Albert Claveille (1865-1921). Portrait en actes », plaquette pour les Journées du Patrimoine de Bergerac, 18-19 septembre 2015

- Association SEM, 2015. Reproduction de *Tourny-Noël, 21^e année*, reproduction de la couverture et des 17 planches, exemplaire n°86/90

- *Messe de la félibrée 1980 en la cathédrale Saint-Front*, tapuscrit, 2 pages (don Annie Bélingard).

REVUE DE PRESSE

- *Lo Bornat*, n° 1905-1908 (reliés), 1909-1911 (reliés), 1979-4, 1980-1, 1980-2, 1980-3, 1980-3 (2^e édition), 1980-4, 1984-2 (don Annie Bélingard)

- *Église en Périgord*, n° 18, 2015 : « Les 900 ans de l'abbaye de Cadouin » (M. Grazziani).

COMMUNICATIONS

Le président annonce le décès de Jean Riboulet-Rebière : ce peintre célèbre (1920-2015) fut longtemps fidèle à nos réunions et nous a offert deux superbes tableaux représentant deux vues du quartier Saint-Front de Périgueux, qui ornent notre salle de réunion. Le président salue les nouveaux membres présents ce jour et annonce les manifestations à venir : en particulier, le samedi 10 octobre le colloque de l'Académie du Périgord sur le thème « Les femmes de caractère au fil de l'Histoire » à la médiathèque Pierre-Fanlac de Périgueux ; du 9 au 11 octobre, les manifestations variées pour fêter les 900 ans de l'abbaye de Cadouin, avec plusieurs temps forts (l'exposition du suaire de Cadouin du vendredi 9 à 16h30 jusqu'au samedi 10 à 16h30 ; des conférences le samedi après-midi ; une messe solennelle le dimanche matin présidée par l'archevêque de Toulouse et l'évêque de Périgueux). B. et G. Delluc feront plusieurs conférences ce mois-ci : à Coulaures le 11 octobre sur « Lascaux, histoire et archéologie », à Genève le 13 octobre sur le même thème et à la médiathèque de Périgueux sur « Cro-Magnon, humaniste ».

Gilles Delluc présente une communication intitulée *Autopsie d'une caverne*. C'est l'enquête scientifique menée il y a de nombreuses années en compagnie de Brigitte Delluc et de Bernard Galinat dans une grotte ornée pour

aboutir à la triste constatation d'une décoration fallacieuse et minutieusement maquillée. La caverne avait été décorée de gravures représentant des animaux (bisons, bouquetins...), des dessins bien imités pour certains, malhabiles pour d'autres, avec de curieuses bizarreries. Ce sont ces discordances stylistiques qui ont commencé à les alerter. Mais ce n'est qu'au bout de quelques visites et après discussions avec leur maître et ami le Pr André Leroi-Gourhan, à qui ils avaient envoyé les diapositives, qu'ils ont pu montrer au propriétaire que sa grotte était un faux manifeste, comment certains traits avaient été minutieusement régularisés au pinceau, comment certaines surfaces avaient été recouvertes d'un enduit de lait de chaux, avec des gouttes lancées obliquement ou consolidées en pâte sous les reliefs de la paroi. Conformément à la loi, la DRAC avait été tenue au courant de ces conclusions (résumé de l'intervenant).

Anne-Sylvie Moretti présente l'ouvrage *Vésone. Mémoire d'un quartier de Périgueux (1930-2014)*. C'est une enquête sur le quartier de Vésone au XX^e siècle, une histoire du temps présent, entre mémoire et histoire, rédigée par le Comité de quartier de Vésone et coordonnée par l'intervenante. « Nourrie des témoignages des habitants, de documents, de photos, cette histoire évoque un quartier autrefois dominé par les exploitations maraîchères et bordé par des marges industrielles, puis marqué par la disparition progressive de ces paysages et de ces activités traditionnelles (cafés, épiceries, artisans) (fig. 3, l'épicerie Gandois à l'angle des rues de La Tombelle et Ferdinand-Dupuy en 1937, extrait de l'ouvrage, p. 29. Photo coll. famille Marois). Ce secteur de Périgueux a été rattrapé par l'urbanisation des années 1960-1970 et par les mutations économiques et sociétales de cette période. Ce livre est le fruit d'une longue gestation. Recueillir les témoignages des habitants les plus anciens, pour que cette *mémoire* ne disparaisse pas au fil des générations,



Fig. 3.

a été une préoccupation majeure du Comité dès sa fondation en 2009. Conseillé par le responsable de la sonothèque des Archives départementales, un petit groupe s'est lancé dans une campagne d'enregistrements de 2011 à 2014 auprès de vingt-cinq personnes du quartier (nées entre 1930 et 1950). Les auteurs avaient un devoir de conservation de ce passé : une partie des enregistrements a été déposée aux Archives de la Dordogne. Ils avaient aussi un devoir de transmission : l'idée d'une histoire récente du quartier s'est vite imposée, sous forme d'un livre où les témoignages collectés seraient enchâssés, dans un contexte chronologique et spatial, pour qu'apparaissent les changements et

les mutations afin que tout cela ait un sens. Mais mémoire et histoire ne font pas forcément bon ménage : l'absence d'historicité de souvenirs embellis, lacunaires, a été dénoncée par les historiens. Il a fallu donc recourir à des sources complémentaires qui comblent lacunes et imprécisions, à une méthode plus historique. Les témoignages recueillis ont été insérés dans un récit construit, argumenté, complété par des photos fournies par les témoins ou découvertes dans les fonds des Archives départementales, par des extraits de la presse locale. Tous les textes, les photos, les cartes présentés sont inédits et référencés. L'ouvrage est collectif : six auteurs. Tous habitent Vésone depuis longtemps (de 20 à 40 ans). La diversité de l'équipe a aussi contribué à la richesse du travail. Les hommes et les femmes interrogés sont identifiés. Ils prennent la parole pour raconter mille choses qui ne sont pas contenues dans les documents écrits : sur les bruits du quartier, les petits métiers ambulants, l'équeutage des haricots verts, l'odeur de tabac que les ouvrières de l'usine transportaient sur elles. À partir de ces exemples particuliers, sont évoqués des souvenirs partagés largement sur tout le territoire national. Pour conclure, on trouvera une description des paysages, une réflexion sur le territoire du quartier, une inscription des récits de vie dans des lieux précis (Campniac, le Bassin, le Canal), une traduction des mutations en cartes. À la mémoire, au récit historique, est ajouté un autre point de vue délibérément subjectif : les « Figures » de notre poète, Patrick Chouissa. La fabrication de cet ouvrage s'est appuyée sur une volonté de transmission des témoignages, une occasion d'échanges, une méthode qui peut être reconduite dans n'importe quel autre lieu » (résumé de l'intervenante).

Le Dr Gilles Delluc résume l'action de la SHAP auprès du ministère de la Culture en 1991, qui fit avorter le projet d'une voie « pénétrante », avec murs anti-bruits, à travers le quartier gallo-romain de Périgueux.

Jean Pierre Bétoin conte ensuite l'histoire de *Ribérac durant la Grande Guerre* « en exploitant la presse ribéraçoise : *L'Étoile*, hebdomadaire républicain, et le *Journal de Ribérac*, l'hebdomadaire libéral. Avant la guerre, les édiles de Ribérac avaient souhaité obtenir une garnison militaire, un bataillon du génie en 1893, un bataillon d'infanterie en 1897, et enfin un régiment d'artillerie en 1908. Ce fut le 34^e régiment d'artillerie de campagne qui quitta Angoulême pour s'installer à Périgueux le 31 juillet 1914. En début août, c'est l'hôpital de Ribérac qui fut utilisé par les services de santé de l'armée sous le nom d'hôpital temporaire n° 37, avec comme annexes l'école Notre-Dame, la maison Magardeau et le temple maçonnique qui servait à l'hébergement des infirmiers. L'H.T. 37 avait comme autres annexes les hôpitaux bénévoles des communes avoisinantes, gérés par des œuvres humanitaires et les mairies. Devant le nombre de cas de tuberculose dont souffraient les militaires, il fallut également ouvrir les stations sanitaires de Vanxains et de la Meynardie à Saint-Privat-des-Prés. L'H.T. 37 fut dissous le 28 décembre 1918. À la mi-

août 1914, c'est le dépôt du 1^{er} escadron du train des équipages militaires qui s'installa à Ribérac avec ses 40^e et 41^e compagnies. Il devait quitter Ribérac le 11 décembre 1918 pour retourner dans sa caserne à Lille. La mortalité militaire à Ribérac ne fit que 36 victimes, le dernier étant un prisonnier allemand. Viennent en tête les maladies non renseignées (10), les suites de blessures de guerre (6) et la tuberculose (6). Cette mortalité toucha 16 territoriaux du 1^{er} ETEM et affecta durement les hommes de plus de 40 ans (13, soit 36 %). Pour les civils de Ribérac, le problème crucial fut celui du ravitaillement et principalement de la cherté de la vie. La taxation des prix se fit au détriment de la qualité et n'empêcha pas une inflation galopante des prix des produits de première nécessité. Dernier point, la dénatalité dont souffrit la commune à la suite de la séparation des couples, mais qui fut rattrapée après la guerre par leur réunion. La Grande Guerre a laissé à Ribérac deux souvenirs : le Monument aux morts et le carré militaire du cimetière » (résumé de l'intervenant).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

ADMISSIONS du 12 octobre 2015. Ont été élus :

- M. et M^{me} Bonvoisin Jean-Pierre et Jacqueline, 37, boulevard de Vésone, 24000 Périgueux, présentés par M. Michel Mallet et M. le président
- M^{me} Carbonnier Michelle, Résidence Cachepur 1 entrée C1, 2, rue du Pont-Japhet, 24000 Périgueux (réintégration)
- M. Demoures Luc, 24 rue Verdi, 92130 Issy-les-Moulineaux, présenté par M. Stéphane Baunac et M. François Michel
- M. Geneste Olivier, 9, rue Pasteur, appt 5, 36700 Châtillon-sur-Indre, présenté par M. le président et M. le vice-président
- M^{me} Guillaume-Charles Catherine, 16, avenue du Maréchal de Lattre-de-Tassigny, 24700 Montpon-Ménéstérol, présentée par M. le président et M. le vice-président
- M. Lacroix Daniel, 3541, route de Léojac, 82000 Montauban, présenté par M^{me} Madeleine Chabanne et M. le président
- M^{me} Leguay Christine, La Haute Roquette, 24330 Eyliac, présentée par M^{me} Marie-Rose Brout et M^{me} Mireille Miteau
- M. Lesigne-Godefroy Thomas, Les Boiges Ouest, 24350 La Chapelle-Gonaguet, présenté par M. le président et M. le vice-président
- M^{me} Mazet Annick Marie, 49, rue de la Libération, 24400 Mussidan, présentée par M^{me} Marie-Rose Brout et M. le président
- M^{me} Voisin-Paul Juliette, Le Sainte-Ursule, 8, allée d'Aquitaine, 24000 Périgueux, présentée par M^{me} Françoise Lassère et M. le président.

ÉDITORIAL

Année 2015 : Histoire, patrimoine et... terrorisme

Cet éditorial a été écrit au lendemain des attentats perpétrés à Paris le 13 novembre, pour un bulletin de la fin d'une année 2015 elle-même commencée avec des attentats. Il souhaite rappeler que l'histoire et le patrimoine, comme les êtres humains innocents, font l'objet de crimes répétés.

Sans vouloir en dresser le catalogue, souvenons-nous des statues de bouddhas, des musées d'Irak et des temples de Syrie. Les terroristes, qui s'acharnent sur ces trésors, et sur leurs gardiens, ont au moins compris que le patrimoine historique est un de leurs plus redoutables adversaires. Ils veulent le rayer de la carte.

Tant qu'existent une vie culturelle, une réflexion sur le passé et des témoignages des civilisations disparues, il est difficile, même par la terreur, d'imposer une dictature.

La connaissance de l'histoire, la réflexion sur l'évolution humaine et la méditation devant le chef d'œuvre forment des esprits libres. Nous sommes bien placés pour le savoir en Périgord grâce à nos compatriotes Montaigne et La Boétie. Encore faut-il que l'enseignement de cette sagesse figure clairement dans les programmes scolaires !

Notre société historique et archéologique voit donc, en cette année 2015, son rôle se confirmer après cent trente ans d'existence. Certes, elle ne vaincra pas les terroristes. Elle ne pourra non plus garantir sur tout le territoire du Périgord la défense du patrimoine, la recherche scientifique et l'éducation du grand public. Cela outrepassé ses forces et diverses institutions ont fort heureusement mission d'y veiller.

Mais, à son niveau, avec la persévérance qui est la sienne, avec la documentation dont elle dispose, avec les travaux de ses membres, elle peut contribuer à cette bataille pour la culture qui est en train de se livrer. Nous n'imaginions pas, qu'en ce début du vingt et unième siècle, nous aurions à assister à des massacres accompagnés de destructions systématiques du patrimoine de l'humanité. Cette effrayante réalité donne plus de sens à notre modeste action en faveur de notre histoire

Espérons qu'elle se poursuivra en 2016 dans un monde plus apaisé.

Gérard Fayolle

PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

1^{er} trimestre 2016

6 janvier 2016

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Louis Delluc, homme de lettres, cinéaste et malade*
2. Michel Combet : *Récits d'émigration de l'abbé Lespine et de Guillaume Gontier de Biran (1792)*
3. Gontran des Bourboux : *La première révolte des Croquants du Périgord sous Henri IV*

3 février 2016

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Dujarric de La Rivière et la grippe*
2. Jean-Marie Barbiche : *Acquisitions patrimoniales 2014-2015 de la Médiathèque Pierre Fanlac (Périgueux)*
3. Nicolas Savy : *Bertrucat d'Albret et le Périgord : 30 ans de liens étroits*

2 mars 2016

1. Assemblée générale, rapport moral et rapport financier
2. Gilles et Brigitte Delluc : *ADN et homme de Cro-Magnon*
3. Jean Rigouste : *Les clés et codes de la fin'amor. L'amour courtois au Moyen Âge*

Le pauvre Lazare de Cadouin était lépreux

par Gilles DELLUC¹

En Europe, la lèpre fut un terrible fléau, dans l'Antiquité et au Moyen Âge, avec une acmé du XIV^e au XV^e siècle. Cette endémie disparut rapidement en Europe à la fin du XV^e ou au début du XVI^e siècle, alors que la syphilis y apparaissait...

De nombreuses idées fausses entourent la lèpre. La « lèpre » est fréquemment citée dans les Écritures et les textes anciens, mais on a confondu souvent cette maladie avec d'autres affections cutanées chroniques. De même, si une riche iconographie, du Moyen Âge à la Renaissance, montre souvent des « lépreux », il n'est pas toujours aisé de confirmer ce diagnostic, appliqué à des affections autres que la vraie lèpre, avec souvent une interprétation incertaine, plus religieuse que médicale. Et, encore moins, de préciser la forme clinique de la lèpre représentée par les artistes.

De rares dessins et surtout deux sculptures le permettent : l'une du cloître de Moissac, l'autre de celui de Cadouin, respectivement datés du XII^e siècle et de l'extrême fin du XV^e siècle.

1. L'auteur adresse ses vifs remerciements à son ami cadunien Patrice Bourgeix, qui lui a fait connaître la publication de K. Manchester et C. Knüsel (1994). Cet article a réveillé son intérêt pour la sculpture du cloître de Cadouin que lui commentait souvent son aïeul, le colonel G.-B. Delluc. Ces quelques pages ont été rédigées en hommage au Pr Marc Gentilini, membre de l'Académie nationale de Médecine et du Conseil économique et social, ancien président de la Croix-Rouge française et membre d'honneur du Conseil de Surveillance de la Fondation Raoul-Follereau, en reconnaissance pour son amical enseignement clinique, « au lit du malade », à l'hôpital Antoine-Chantoin à Paris.

Le but des pages que voici est de les présenter. Mais, au préalable, pour bien situer ces deux sculptures exceptionnelles dans le cadre de la maladie lépreuse, on ne peut faire ici l'économie d'un rappel de l'historique et de la description clinique de cette affection à la fois dermatologique et neurologique, car elle est totalement oubliée chez nous, même des médecins, notamment depuis l'indépendance des colonies.

De la nuit des temps vers notre pays

Les premières descriptions indubitables de la lèpre proviennent de l'Inde et datent de l'an 600 avant Jésus-Christ. Peut-être née en Afrique, la pandémie s'étend lentement en Asie. Elle atteint le Moyen-Orient par les caravanes, se répand en Afrique, avant d'être apportée par les Phéniciens ou les soldats d'Alexandre le Grand dans la Méditerranée antique. Les légions romaines, puis les Barbares, les Sarrasins, les Croisés et les Normands la répandent en Europe.

Les léproseries, nommées ladreries, apparaissent au VI^e siècle, au temps de Grégoire de Tours, voire un peu plus tôt. Celle de Rome porte le nom de Saint-Lazare. En 1226, le testament du roi Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, dénombre 2 000 léproseries dans son petit royaume de France, qu'il a enrichi de l'Aquitaine et du Languedoc au cours de son règne de trois années ; on en comptera plus tard, dit-on, dix fois plus². Étonnamment, à la fin du XV^e siècle, la maladie régresse rapidement en Europe, et, dans notre région, les maladreries rurales sont abandonnées dès la fin de ce siècle-là³. Les Conquistadores, les marins, les émigrants et les traites négrières l'introduisent dans le Nouveau Monde dès le XVI^e siècle. Le Pacifique et l'Océanie seront atteints plus tard.

La première description médicale illustrée de la lèpre date seulement de 1847, peu avant la découverte du bacille en 1873 par le médecin norvégien A. Hansen (1841-1912), juste avant l'ère pastorienne. Pour la première fois, on démontrait une relation de causalité entre une bactérie et une maladie connue⁴.

Aujourd'hui la lèpre apparaît peu contagieuse⁵. Son éradication a été obtenue dans 119 des 122 pays où, en 1985, elle était considérée comme

2. LABOURT, 1854.

3. Comme le rappelait Jean Lartigaut.

4. BROWNE, 1969. Jusque là, suivant Hippocrate et Galien, on réfutait la contamination directe inter-humaine au profit des « miasmes » et autres « injures de l'air ». Faute de pouvoir le cultiver, Hansen tenta d'inoculer le bacille de Hansen (*Mycobacterium leprae*) à une patiente, sans son consentement. Il se retrouva au tribunal et perdit son poste de médecin hospitalier. Ce bacille est un assez proche cousin du bacille de la tuberculose (*M. tuberculosis*), découvert par Robert Koch en 1882. Ce dernier bacille serait apparu à partir du bacille bovin (*M. bovis*), lors de la domestication au Néolithique.

5. Les cas de lèpre conjugale n'excèdent pas 3 % (GRMEK, 1994).

un problème de santé publique. Dans le monde, le nombre des lépreux a beaucoup diminué avec la gratuité du traitement et l'élévation du niveau de vie : 5 000 000 en 1985, 800 000 en 1995. Elle frappe encore actuellement entre 100 et 200 000 êtres humains⁶, dans des régions intertropicales pauvres : Asie du Sud-Est (Inde), Amérique du Sud (Brésil), Afrique équatoriale⁷, sans oublier notre département de Mayotte et les nations limitrophes⁸.

Actuellement, les quelques cas constatés chaque année en France ont toujours été contractés outre-mer⁹. À Paris, à l'hôpital Saint-Louis, le pavillon de l'ordre de Malte, destiné aux lépreux, n'existe plus¹⁰.

Uniforme, brûlements et cérémonies funèbres en Périgord

L'Homme est l'unique source de contagion de la lèpre. Cette mystérieuse maladie de la pauvreté obséda hommes et femmes du Moyen Âge, plus que toute autre calamité, si on excepte la fulgurante Peste noire de 1347 à 1355, survenue en France alors que débute la guerre de Cent Ans. Elle était incurable et entourée de préjugés¹¹. C'est une maladie honteuse, une impureté voire une punition divine : « Salaire du péché, image de la déchéance humaine ou signe paradoxal d'élection rapprochant mystérieusement le ladre du Christ, la lèpre devient marque de damnation ou de salut ». Le pape Grégoire le Grand (v. 540 - 604) tient les lépreux pour des hérétiques, comme l'ont fait plus tard l'érudit Isidore de Séville (v. 560 - 636) et le moine Bède le Vénérable (v. 672-673-735). On leur prête un comportement sexuel débridé¹². Sous le pape Alexandre III, le troisième concile du Latran (1179) décrète leur ségrégation, avec des chapelles distinctes et des cimetières distincts¹³. La peur de chacun crée « une société d'exclus », parfois même déclarés « morts au monde » de leur vivant, lors de funèbres liturgies anticipées¹⁴.

Les lépreux deviennent des êtres à part, aux mains et pieds déformés et couverts d'ulcères, au visage défiguré et aux membres paralysés, aveugles et,

6. OMS, 2012.

7. *Médecine et santé tropicale*, 24/1, janvier-février-mars 2014.

8. On compte à Mayotte 30 à 50 nouveaux cas par an, plus que dans tous les DOM-TOM réunis (STEPHEN, 2013).

9. La comparaison du génome des souches anciennes de la maladie (recueillies en Grande-Bretagne et Scandinavie) montre que le bacille ne s'est guère modifié depuis un millénaire. La régression soudaine de la lèpre en Europe à la fin du Moyen Âge résulterait de l'apparition d'une résistance des humains vis-à-vis de la bactérie, de cause peu claire, et d'une amélioration des conditions de vie et non pas d'une moindre virulence de la bactérie (*Science*, 13 juin 2013). Certains auteurs avancent que la tuberculose, une maladie plus contagieuse encore et bien plus mortelle, a graduellement pris le pas sur la lèpre, tuant des millions de personnes à travers l'Europe, tandis que les conditions de vie se modifiaient (GRMEK, 1994).

10. L'ordre soutient la recherche d'un vaccin.

11. COCHRANE, 1963 ; GRMEK, 1994 ; COVEY, 2001.

12. COVEY, 2001.

13. COVEY, 2001.

14. BÉRIAC, 1988.

anhélant, toujours réputés très contagieux¹⁵. Ils devaient renoncer à se marier ou voyaient leur mariage dissous et étaient isolés dans des léproseries (depuis Charles VI le Fol) ; contraints de sortir pour mendier leur pain voire soumis à des mesures punitives, en compagnie de bien d'autres malades victimes d'erreurs diagnostiques¹⁶. La terrible discrimination des cagots en Aquitaine méridionale est bien connue et, en Grande-Bretagne, en 1346, le roi Edouard III les expulsa de Londres : il craint la propagation de la maladie et ces mendiants sont une nuisance publique¹⁷.

Les établissements recevant les « lépreux » portaient le nom de lazaret ou de maladreries¹⁸ (les lépreux étaient des ladres, du latin *lazarus*, qui au Moyen Âge a signifié à la fois lépreux et misérable¹⁹, en référence au pauvre Lazare, personnage de la Parole du Mauvais riche, « que le Moyen Âge disait lépreux²⁰ »). Mis à l'écart de la société, les lépreux devaient porter un uniforme spécial²¹ et manifester leur approche grâce à une claquette faite de lames de bois cliquetantes, une crécelle ou une clochette.

Selon L. Grillon et H. C. Covey, les lépreux, notamment périgordins, formaient une société à part. À la fin du XV^e siècle, leur uniforme comportait : tunique et chausses de gris, pantoufles, capuce, robe longue appelée « housse », pincée aux poignets, gants, avec un dessin sur la poitrine, une ceinture, un goblet, un entonnoir, un couteau, une écuelle et des « cliquettes ». Ils se mariaient entre eux, leurs enfants avaient pour parrain et marraine des lépreux et ils jouissaient souvent d'un cimetière particulier comme à Bruzac et à Nontron²².

En Périgord, selon l'ancien rituel du diocèse, de la fin du XV^e au début du XVII^e siècle, le lépreux bénéficiait, en l'absence de tout traitement et de pratiques hygiéniques, d'une grande cérémonie religieuse, quasi funèbre, barbare et à grand spectacle. Aspergé d'eau bénite, il se rendait *coram populo* en procession à l'église, suivait la messe sous un grand drap noir funèbre, tendu sur deux tréteaux. Il devait remercier Dieu de son triste sort et le supporter patiemment, en espérant la santé de son âme et son salut éternel. Il se confessait une ultime fois, avant son exclusion définitive du monde des gens en bonne santé. Heureusement, ce rituel précisait que saint Front aurait obtenu du Seigneur qu'aucun enfant né en Périgord ne vienne au monde atteint de lèpre. Grâce au bon saint Front, la maladie était donc réservée aux Périgordins adultes et aux étrangers...²³.

15. La répugnance initiale de saint François d'Assise vis-à-vis des lépreux en témoigne. Et, en 1922, le premier succès littéraire de François Mauriac se nommera *Le Baiser au lépreux*.

16. DAVIES, 1989.

17. COVEY, 2001.

18. HULSE, 1975.

19. Forme grecque de l'hébreu *ÉLeÂZâR* ou Éléazar qui signifie « Dieu a secouru ».

20. LITTRÉ, 1874. Le nom vulgaire de la lèpre médiévale était la ladrière.

21. GRILLON, 1960.

22. GRILLON, 1999 ; COVEY, 2001.

23. GRILLON, 1960.

Les Écritures : Job et les deux Lazare

La « lèpre » est souvent citée dans les Écritures²⁴. Mais la symptomatologie caractéristique de cette maladie n'est jamais mentionnée. Les dessinateurs puis les historiens de l'art ont souvent confondu la lèpre avec d'autres affections cutanées chroniques, comportant des nodules, des ulcérations, des taches ou des squames cutanées, souvent associées à l'indigence et à la mendicité²⁵.

Au V^e siècle avant Jésus-Christ, le *Lévitique* fournissait déjà une longue énumération des signes alors suspects de « lèpre », notamment « sur la peau un grosseur, une dartre ou une tache blanche...²⁶ ».

Plus de soixante versets de la Bible mentionnent le mot hébreu *tsara'ath*, mais ce mot imprécis, plus rituel que médical, est appliqué à la peau humaine mais aussi aux vêtements et aux maisons²⁷. Flavius Josèphe le traduira par le mot grec *lépra*, très trompeur lui aussi, mais qui fera fortune après le deuxième synode d'Orléans en 549²⁸.

Dès lors, le patriarche Job est parfois tenu pour « lépreux », atteint d'« un ulcère malin, depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête²⁹ ». Trois des évangélistes parlent de la « lèpre » et rapportent notamment comment Jésus toucha un « lépreux » (et même dix « lépreux »). Le patient est alors, non pas guéri de sa maladie, mais « purifié de sa lèpre » et « la lèpre le quitta³⁰ ». En Périgord au VI^e siècle, l'ermite Sour, premier abbé de Terrasson, guérissait les « lépreux », y compris le roi Gontran, petit-fils de Clovis, dont le royaume connut une épidémie en 580³¹. Quelques autres saints guérisseurs, spécialistes reconnus de léprologie, sont invoqués par les lépreux : Lazare, bien sûr, et aussi Mée, surtout, Érige et le sympathique Guignolet, bien oubliés aujourd'hui. Une douzaine d'autres saints font figure de généralistes et prennent en charge toutes les maladies de la peau, sauf le zona, réservé, comme on s'en doute, à saint Antoine (celui du feu Saint-Antoine ou mal des Ardents, *alias* ergotisme) et à saint Laurent (celui du gril).

24. COCHRANE, 1963.

25. GRMEK, 1994, p. 231-234.

26. Lv, 13 : 1-46 ; 14 : 2-57.

27. Lv, 13 : 47-52 et 14 : 34-53. On écrit aussi *sara'ath* (DAVIES, 1989), *sārat'at* (HULSE, 1975) ou *tsarā'ath* (GRMEK, 1994).

28. GRMEK, 1994. Tiré de l'adjectif grec *lepros*, écailleux, ce mot nous évoquerait plutôt les squames d'une autre maladie dermatologique chronique, le psoriasis. En outre, certaines « lèpres » étaient décrites comme « blanches comme neige » à cause de cette desquamation (HULSE, 1975). Pour Hippocrate, la lèpre est une éruption qui extériorise les humeurs en déséquilibre (GRMEK, 1994). À Rome, Galien nomme passagèrement la lèpre *Elephantiasis Græcorum* et Rufus d'Éphèse en fera une bonne description. Puis, le mot *Elephantiasis* sera donné à une toute autre maladie d'origine lymphatique. Ainsi les diverses formes de lèpre peuvent être confondues avec d'innombrables maladies dermatologiques ou neurologiques, bénignes ou non.

29. Job, 2.7.

30. Mt, 8 : 1-4, 10 : 8, 11 : 5 et 26 : 6 ; Mc, 1 : 40-45 et 14 : 3 ; Lc, 4 : 27, 5 : 12-16, 17 : 11-19.

31. PERGOT (A.- B.), *Vie de saint Sour*, Paris, éd. Lecoffre, 1857 et BSHAP, 1937, p. 388.

La célèbre Parole du Mauvais riche est rapportée par le médecin évangéliste Luc, compagnon de l'apôtre Paul³². En très peu de mots et sans aucune allusion à la lèpre typique mais seulement à des « ulcères » cutanés généralisés : « Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui chaque jour menait joyeuse et brillante vie. Un pauvre, nommé Lazare³³, était couché à sa porte, couvert d'ulcères³⁴, et désireux de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ; et même les chiens venaient encore lécher ses ulcères. Le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham ». Le riche mourut à son tour, s'en alla souffrir dans les flammes et demanda à Abraham de ressusciter Lazare et de l'envoyer attester de sa mésaventure auprès de ses frères. Abraham répondit assez sèchement : « Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent ».

L'assimilation de ce pauvre Lazare à Lazare de Béthanie, ami de Jésus, frère de Marthe et de Marie, « malade » (sans précision) et ressuscité par le Christ³⁵, a été discutée. Contrairement au pauvre Lazare³⁶, ce Lazare est souvent cité dans *La Légende dorée* : il aurait accompagné les Saintes Femmes, y compris Marthe, sœur de Marie de Magdala, et saint Maximin en Provence³⁷. Comme pour les précédents, le Moyen Âge l'imagina frappé d'une « lèpre lazarine » et le promut patron des lépreux sous le nom de saint Ladre³⁸. Le terme *ladre* (au féminin, *ladresse*) était jadis utilisé également pour désigner un vilain, un avare et aussi un pourceau³⁹.

Une société d'exclus. Les léproseries en Périgord

Au XIX^e siècle, la toponymie périgordine comportait encore 14 lieux-dits *maladrerie* et 4 *ladres* (dont un cimetière à Saint-Pierre-de-Côle et une fontaine à Sarlat, réservés aux lépreux)⁴⁰. La façade ouest de la chapelle des ladres de la Doumarias, à Bruzac (Saint-Pierre-de-Côle), comporte des colonnettes de pierre interdisant aux lépreux l'entrée de ce petit sanctuaire du

32. Luc, 16 : 19-27.

33. C'est la seule parabole où un nom est cité.

34. Ou de plaies, selon une autre traduction.

35. Jn. 11 : 1-44.

36. Celui-ci était un mendiant, selon *La Légende dorée*. Ce gros livre du dominicain J. de Voragine, prédicateur et évêque de Gênes, paru vers 1261-1266, est la source hagiographique de nombre de peintres depuis la Renaissance. Il cite, entre autres, un des lépreux guéri par Jésus, Simon, qui deviendra, selon lui, saint Julien.

37. Les funérailles de Marthe furent célébrées à Tarascon. Selon *La Légende dorée*, l'évêque Front y assista sur ordre du Christ, tout en célébrant sa messe à Périgueux.

38. Trois autres saints portent ce nom : Lazare l'Iconographe, Lazare le Confesseur et Lazare de Serbie. Ils ne furent pas décrits comme lépreux. Un autre Lazare, peut-être Lazare de Béthanie, l'ami de Jésus, vénéré à l'abbaye Saint-Victor de Marseille, devint le patron de Marseille. L'évêque d'Autun fit venir son corps et il devint le patron de son diocèse.

39. *Dictionnaire de l'Académie française*, 1605.

40. GOURGUES, 1873.

XV^e siècle. En 1768, on y voyait tout près « un bâtiment ruiné dont la chute paroit prochaine sil ny est promptement pourvu⁴¹ ».

Le très modeste bourg de Saint-Laurent-des-Bâtons aurait compté deux maladreries et des sources miraculeuses. Les pèlerins guéris auraient suspendu leurs béquilles à la voûte de l'église⁴². Une léproserie, fondée par Louis IX en 1264, est signalée à Sarlat⁴³. Saint-Lazare est aussi le nom d'une ancienne commune de Dordogne (rattachée au Lardin aujourd'hui)⁴⁴. La maladrerie Saint-Hippolyte, près de la Fontaine des malades à Périgueux, servit de lieu d'internement à des lépreux. Non loin de là, la bien attestée commanderie de Charroux, baptisée à tort la Maladrerie, ne servit jamais de léproserie : « La confusion vient du fait que les lépreux furent transitoirement enfermés dans le prieuré de la Daurade [aux moines de Cadouin] et la commanderie de Charroux avant leur brûlement cruel⁴⁵ ». Géraud Lavergne a narré comment, lors de la grande persécution de 1321, des biens des lépreux furent brûlés et une notable partie de ces dépouilles et immeubles fut acquise par des habitants⁴⁶.

La léproserie Saint-Lazare de Paris donnera son nom aux lazaristes de Vincent de Paul en 1632, avec mission d'évangéliser les pauvres et non de soigner les lépreux. Elle deviendra prison sous la Révolution puis hôpital-prison pour les prostituées, avant de rejoindre l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris jusqu'en 1998. La dernière léproserie française fut celle de Saint-Mesmin, près d'Orléans, qui ferma en 1700.

Louis XIV, qui avait fondé les hôpitaux généraux en 1656, s'occupe des derniers lépreux du pays en mars 1672 : « Il n'y a presque plus de lépreux dans le royaume, disait-il, ceux qui se trouveront atteints de cette maladie seront logés tous dans un même lieu et entretenus aux dépens de l'ordre de Saint-Lazare⁴⁷ ». Cet ordre avait été institué par les Croisés au XII^e siècle, à Jérusalem où existait déjà un hôpital de ce nom.

Le roi Soleil retira la direction de ces léproseries, devenues sans grand objet, à cet ordre et leurs revenus furent affectés à de nouveaux administrateurs. L'Hôtel-Dieu de Périgueux récupéra, non sans difficulté, les biens et les très modestes revenus de la léproserie Saint-Hippolyte, sise à Saint-Georges, et de celles de Bruzac et de Milhac-de-Nontron, dont Louis de Chancel de Lagrange, officier des vaisseaux du roi, avait été le commandeur. À Périgueux, existaient aussi des maladreries qui furent unies à l'hôpital

41. GRILLON, 1999, p. 449.

42. GOURGUES, 1873 ; SECRET (C.), *BSHAP*, 2011, p. 160.

43. SECRET (J.), *BSHAP*, 1974, p. 48.

44. Et aussi d'un quartier de Marseille et de Limoges, d'une île près de Venise, de trois villes au Canada et, à Paris, d'une gare, d'une station de métro, d'une rue et d'un cinéma. Deux généraux se prénomèrent Lazare : Hoche et Carnot.

45. GRILLON, 1999, p. 444. Voir aussi Granger (A.), *BSHAP*, 1948, p. 139 et 142.

46. LAVERGNE (G.), *BSHAP*, 1952, p. 195 ; LAVERGNE, 1955 ; VILLEPELET, 1908, p. 76-81, sur la conjuration des « mésels » et des juifs et leur persécution en 1321 (brûlés et emmurés).

47. DASTRE, 1901.

Sainte-Marthe, sis dans l'ancien couvent de Sainte-Claire⁴⁸. Les léproseries furent vendues en 1797⁴⁹.

De la lèpre tuberculoïde à la lèpre lépromateuse

La lèpre est une maladie endémique, strictement humaine, à tropisme cutanéomuqueux et nerveux⁵⁰.

Au terme d'une longue incubation de plusieurs années⁵¹, habituellement silencieuse, et d'une phase de début insidieuse et indolore, il existe schématiquement trois aspects cliniques principaux de l'infection à bacille de Hansen suivant les défenses immunitaires du sujet :

- La *lèpre tuberculoïde*, la plus fréquente et d'évolution très lente, parfois par poussées, chez des patients à résistance forte vis-à-vis du bacille. Elle est caractérisée par des léprides : taches cutanées (macules) (fig. 1a), unique ou peu nombreuses, à bords nets, planes ou à rebord saillant voire largement infiltrées, moins pigmentées que la peau voisine, sèches et glabres, non prurigineuses et insensibles au toucher, à la chaleur et à la douleur. Siégeant surtout au niveau du visage, des épaules, du dos et des membres, elles sont pauvres en bacilles de Hansen et peu contagieuses. Une atteinte asymétrique de certains nerfs périphériques, des membres surtout, peut lui être associée, évoluant vers une paralysie, avec anesthésie, puis déficit musculaire voire ulcérations torpides, volontiers surinfectées, atteintes osseuses et mutilations sévères, notamment dans la lèpre dite « lazarine ».

- La *lèpre lépromateuse*, à début insidieux, évolue lentement, vers un tableau spectaculaire, défigurant et mutilant, plus contagieux, chez des patients à résistance faible vis-à-vis du bacille. Le patient présente de nombreuses petites macules, diffuses et à limite floue puis des lépromes. Ce sont des nodules cutanés hémisphériques (fig. 1b) de quelques millimètres ou centimètres, très infiltrés et mal limités dans le derme et l'hypoderme, notamment du visage (front, arcades sourcilières, bord libre des oreilles, menton...) et des membres. Ils s'accompagnent d'anesthésie et peuvent s'étendre à une grande partie du corps. Ils fourmillent de bacilles de Hansen⁵² et peuvent s'ulcérer en les disséminant. Les boursoufflures faciales à gros plis peuvent donner au visage l'aspect bestial, « léonin », du *facies leprosum*⁵³.

48. GRILLON, 1999. Toutes les maladreries furent comprises dans les biens nationaux. La maladrerie Saint-Hippolyte était alors « une grande [s/c] maison composée de quatre chambres, avec plusieurs étables et autre offices, un petit lopin de jardin et deux journaux et demi de terre labourables ».

49. GRILLON (L.), *BSHAP*, 1998, p. 75-76.

50. GENTILINI *et al.*, 1986 ; BOBIN, 1995 ; BAKAYOKO, 2002-2003.

51. Sa longueur rend impossible la recherche de la source de la contagion, en pays d'endémie.

52. Jusqu'à 7 milliards de bacilles par gramme de tissu (SANSARRICO, 1995).

53. TOUATI, 1986.

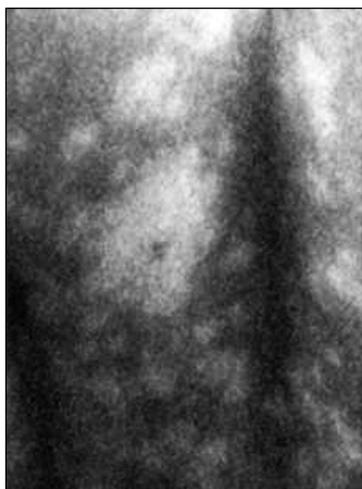


Fig. 1a. Macules dépigmentées.



Fig. 1b. Lépromes.

Le malade peut perdre cils, sourcils et même toute pilosité corporelle. Cette forme s'accompagne souvent d'une atteinte neurologique symétrique, avec parfois un envahissement privilégié de certains nerfs par les bacilles, source de complications localisées : notamment iridocyclite, glaucome, non-occlusion des paupières par atteinte du nerf facial avec kératite, ulcérations cornéennes, cicatrices et cécité ; rhinite hémorragique très contagieuse, avec perforation et affaissement « en selle » du cartilage nasal ; main en griffe ; boiterie et ulcérations secondaires des orteils suivies d'amputations ; gêne respiratoire par atteinte pharyngo-laryngée ; atteintes osseuses atrophiantes. La maladie peut évoluer par poussées inflammatoires. Dans la forme diffuse américaine, dite de Lucio, très contagieuse, une infiltration diffuse laisse vite place à des ulcérations ulcéro-nécrotiques, sévères. Elle est constamment fatale sans traitement.

- La *lèpre intermédiaire*, dite *borderline*, la plus sévère, se situe au milieu du spectre évolutif. Elle associe, en proportion variable, les caractéristiques des deux formes extrêmes et évolue lentement ou non.

Des thérapeutiques de plus en plus efficaces

Le diagnostic de la lèpre repose désormais sur l'aspect clinique du patient (mais les signes cutanés et neurologiques doivent faire éliminer bien d'autres diagnostics), les biopsies cutanées, les tests dermiques et la recherche d'anticorps sanguins.

Le traitement a été longtemps limité à l'isolement voire à la réclusion des malades, sans compter les remèdes de bonne femme (comme les bains

dans le sang de tortue), les prières, l'adoration des reliques (comme l'anneau de l'évêque Zénobius)⁵⁴ et la pratique des pèlerinages (comme Compostelle et Saint-Gilles). Puis il a reposé, depuis des siècles en Asie puis jusqu'au XX^e siècle dans monde entier, sur l'huile de chaulmoogra (produite par l'arbre asiatique *Hydnocarpus kurzii*) et ses dérivés⁵⁵, par voie orale ou en injections, peu active sur la lèpre lépromateuse.

Dans les années 1950, l'usine du pharmacien André Chambon, située à la Croix blanche, rue Chanzy à Périgueux, produisait une spécialité, injectable, l'*Hydrauchaulmoogréol A*, à base de cette huile⁵⁶, qu'il exportait largement dans les colonies⁵⁷ : elle donne « les meilleurs résultats ». L'isolement en léproserie s'est avéré être une mesure « absurde, inhumaine, inefficace et onéreuse⁵⁸ ». En 1941, compte tenu de la parenté des bacilles de Koch et de Hansen, on avait essayé avec succès les sulfones (proches des sulfamides), comme la dapsonne, traitement bactériostatique efficace mais lent et incapable de réparer les muscles paralysés, les tissus et les nerfs abîmés.

Depuis 1981, l'OMS recommande le dépistage et le traitement de tous les malades par une association bactéricide (dapsonne et deux antibiotiques) pour éviter les résistances. Mais le coût de cette polychimiothérapie, durant 6 mois à plus de 2 ans suivant les cas, est encore lourd pour certains pays. Faute de pouvoir cultiver le bacille⁵⁹, il n'existe pas de vaccin et les recherches sont difficiles.

Les lépreux des peintres et des sculpteurs

Au Moyen Âge et au début des Temps modernes, la Parole du Mauvais riche et la lèpre en général donnèrent lieu à de nombreuses peintures, gravures et même verrières, y compris de Mathias Grünewald (retable d'Issenheim à Colmar), de Dürer et plus tard même de Gustave Doré⁶⁰. Le malade, claquette ou clochette en main, présente, le plus souvent, une lèpre tuberculoïde, la plus fréquente et la moins contagieuse, avec des lésions cutanées diffuses, habituellement sous forme de banales taches, arrondies ou en virgule, figurées à tort de couleur rouge ou de teinte foncée et non dépigmentées (fig. 2a). Bien plus rarement, c'est une lèpre lépromateuse, plus grave et plus spectaculaire (fig. 2b).

54. MURRAY-KENDALL, 1972.

55. SIMOND (médecin de marine, ancien directeur de la léproserie de la Guyane), 1887 ; RADCLIFFE and PERNET, 1908.

56. Délactonisée, hydrogénée par catalyse et additionnée de 800 UI de vitamine A par gramme.

57. CHAMBON, 2015. Il proposait aussi de l'utiliser dans le traitement de la tuberculose.

58. GENTILINI *et al.*, 1986.

59. Sauf sur le coussinet de la patte de souris...

60. GRON, 1973 et recherche Internet.



Fig. 2a. Lèpre tuberculoïde (chapelle Saint-Érige à Auron, Alpes-Maritimes, XV^e siècle).



Fig. 2b. Lèpre lépromateuse (miniature de Bartholomeus Anglicus, XV^e siècle).

En revanche, quelques autres, dont le « Job sur son fumier », gravure de Hans Wechtelin en 1517, montre une peau de ce patriarche couverte de lépromes, traduisant certainement une lèpre lépromateuse⁶¹. Il en va de même sur une gravure colorée du Cabinet de gravure sur cuivre de Berlin (vers 1500) et sur une peinture de la *Marienkirche* de Francfort sur l'Oder⁶².

Mais, à notre connaissance, seules deux sculptures représentent un lépreux lépromateux, démontrant que l'artiste connaissait bien cette forme de la maladie : Moissac et Cadouin.

Le Lazare lépreux de l'abbaye de Moissac (Tarn-et-Garonne)

Une magnifique frise en bas relief du porche sud de l'abbatiale bénédictine (ébrasement gauche, partie supérieure) figure le « Repas du mauvais riche ».

À table, sous l'arc de leur demeure, sont assis celui-ci et son épouse, bellement vêtus et coiffés. Ils prennent leur repas et un serviteur leur présente un plat. À gauche de cette scène, Abraham, assis sur une cathèdre, porte l'âme du petit Lazare sur son sein, et, plus loin, un prophète désigne un phylactère représentant sans doute la parabole de Jésus (fig. 3a).

Entre Abraham et la scène du repas, séparés par la porte fermée de la demeure, figurent : 1 - en haut, un ange qui devait jadis tenir dans ses mains, aujourd'hui disparues (les membres supérieurs cassés sont réduits à des

61. Dans le *Feldbuch der Wundarznei*, manuel de campagne du chirurgien strasbourgeois Hans von Gersdorff (GRÖN, 1973, fig. 4, p. 251).

62. GRÖN, 1973, fig. 7, p. 254.

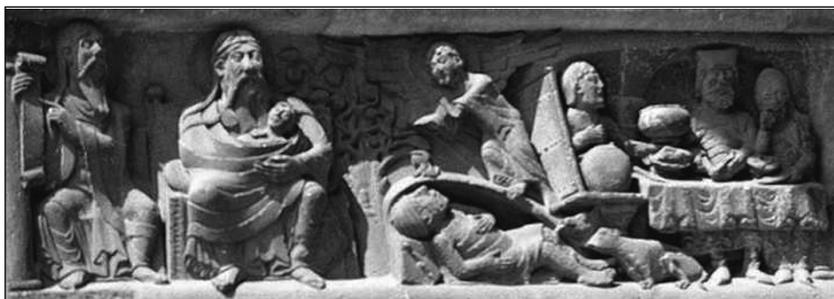


Fig. 3a. Le Repas du Mauvais riche. Abbaye de Moissac, Tarn-et-Garonne (XII^e siècle).



Fig. 3b. Lazare. Lèpre lépromateuse. Abbaye de Moissac, détail.

moignons), l'âme de Lazare (seuls les pieds subsistent) ; 2 - en bas, le corps de Lazare (fig. 3b). La sculpture est parfaitement conservée. Un tissu aux plis marqués enveloppe son crâne, la partie basse de son thorax, son abdomen et ses cuisses. Sa tête est posée sur un support carré, son corps sur un tissu replié.

Son visage, le haut de son thorax, ses épaules, ses membres supérieurs, ses genoux, ses jambes et ses pieds sont constellés d'innombrables lépromes, matérialisés par de petits reliefs non pas nodulaires mais en forme de pastilles rondes. Son œil droit, seul visible sur sa tête de profil, est clos. Son nez et ses lèvres sont boudinés, son oreille droite déformée. Sa main gauche est appliquée sur son thorax. Ses mains sont couvertes de lépromes et les doigts sont croûteux (et, sans doute aussi, épaufrés par le temps) et ses orteils droits, seuls visibles, paraissent de même irréguliers, déformés, voire plus ou moins raccourcis si on les compare au pied gauche de l'ange sus-jacent.

Une claquette à lames de bois gît à son chevet⁶³. À ses pieds, deux chiens lèchent ses jambes de leur très longue langue (celle du chien du premier plan est cassée à sa partie moyenne).

Le Lazare lépreux de l'abbaye de Cadouin (Dordogne)

Plusieurs sculptures du cloître de l'abbaye cistercienne de Cadouin, traitées dans le style gothique flamboyant, méritent d'entrer dans cette iconographie de la lèpre, à propos du pauvre Lazare. Sises dans la galerie orientale, dite *royale*, du cloître, elles datent de l'extrême fin du XV^e siècle⁶⁴. La Parole du Mauvais riche a donné lieu, dans la galerie orientale dite royale du cloître, à trois hauts-reliefs en calcaire campanien, blanc et lisse, tranchant sur le Maestrichtien, ocre et rugueux, des murs du vieux cloître roman.

Marquant l'entrée dans la salle capitulaire (angle NE de la travée XXIV), sculpté sur une colonne non engagée, traitée comme une tour avec créneaux et mâchicoulis, le mauvais riche prend son repas à la gauche de son épouse, sous un phylactère portant « *Le mauvais riche* » avec des S d'ornement (fig. 4). Il est somptueusement vêtu et arbore un large et lourd collier orné d'un pendentif. Une opulente barbe orne son menton et ses mèches masquent ses oreilles. Le revers de son chapeau est décoré d'un bijou. À sa gauche, la tête d'une jeune servante apparaît dans une petite fenêtre carrée.

Le pauvre Lazare, debout, coiffé d'un large bonnet (sur une coiffe ou un capuce) et cape sur les épaules, se présente, portant sa claquette dans sa main droite et son bidon de la main gauche. D'emblée, on est frappé par le caractère massif de son visage au nez



Fig. 4. Le Repas du Mauvais riche. Abbaye de Cadouin, Dordogne (fin du XV^e siècle).

63. C'est sans doute une des premières représentations de cet objet, car « la claquette n'apparaît guère dans les représentations de lépreux avant le XIII^e siècle » (BIAY, 2015).

64. En effet, parmi ces sculptures, un bas-relief représente en effet une scène de *La Nef des Fous*. Cet ouvrage, satire littéraire de Sébastien Brant, fut publié en latin pendant le carnaval de 1494 (*Stultifera navis...*), à Bâle puis en Allemagne. L'ouvrage fut illustré de 117 remarquables gravures sur bois par Albrecht Dürer. Les versions françaises sont éditées entre 1497 et 1499.



Fig. 5. Le Repas du Mauvais riche. Visage lépromateux de Lazare. Abbaye de Cadouin.

épaté, aux lèvres épaisses et aux plis marqué (fig. 5). Sa face est parsemée de nombreux lépromes disséminés, très réalistes, de la taille d'une noix à celle d'une petite noix. L'examen, sous un éclairage obliquement orienté, en dénombre non point deux, comme le signalaient K. Manchester et C. Knüsel en 1994⁶⁵, mais une bonne douzaine. Ils siègent notamment au niveau du front (2 lépromes), des arcades sourcilières (3), du nez (2 sur l'arête du nez typiquement effondrée en selle), de la lèvre supérieure (3 ou 4) et des joues (2 à droite et 2 ou 3 à gauche). Le globe oculaire gauche semble témoigner d'une certaine protrusion (exophtalmie), contrastant avec l'orbite droite. À ce niveau, on peut évoquer un syndrome de Claude-Bernard-Horner, bien connu des cliniciens. Cette atteinte du système nerveux sympathique, innervant l'œil et

l'orbite, est caractérisé par le ptosis de la paupière supérieure, l'énophtalmie, le rétrécissement de la fente palpébrale (et un myosis, non appréciable ici), avec une dépression en croissant de la paupière inférieure, effaçant le relief du bord libre de la paupière⁶⁶. Cet aspect est très différent de celui, normal, des yeux du Mauvais riche, indemne de lèpre. On le verra accentué, bilatéral et bien net sur la sculpture montrant Lazare mort.

Lazare porte des jambières de laine détendues en accordéon, visibles ici sur la jambe et le pied gauches, jusqu'au cou-de-pied. Ce dernier semble œdématisé, mais l'avant-pied a été cassé et on ne distingue que deux orteils. Ils paraissent déformés, déportés en hyper-extension sur le dos du pied (fig. 6). K. Manchester et C. Knüsel vont plus loin et signalent un « *swollen foot with clawed toes* » et décrivent un pied gonflé et des orteils griffus liés à une neuropathie⁶⁷. L'ensemble témoigne, pour eux, d'une lèpre dans la forme

65. Sans doute faute de macrophotographies.

66. Un élément de cette tétrade avait déjà été noté par MANCHESTER et KNÜSEL, 1994 : « *There is a crescentic everted depression of both lower eyelids, most marked on the right [...]. The lower eyelid deformity is indicative of lagophthalmos.* » La lagophtalmie (du grec *lagos* : lièvre, ophtalmie : œil), observée dans la lèpre, est une insuffisance de fermeture palpébrale (supérieure), découvrant la cornée y compris durant le sommeil. Elle peut provoquer des ulcérations, des cicatrices et la cécité.

67. Le « bandage » leur laissait soupçonner une infection. Il s'agit en fait d'une chausse banale, que l'on retrouve, enfilée aux deux jambes, sur le Lazare de « la Mort de Lazare », à quelques mètres de là.



Fig. 6. Le Repas du Mauvais riche. Lésion du pied gauche de Lazare.
Abbaye de Cadouin.

lépromateuse ou quasi lépromateuse⁶⁸. En tous cas, on peut conclure avec ces deux auteurs britanniques, à propos de cette sculpture de Cadouin : « *It is one of the most significant, clinically accurate, and best preserved objects in the art history of leprosy*⁶⁹ ».

Le cloître de Cadouin présente aussi, dans la même galerie, deux autres colonnes racontant la suite de l'histoire de Lazare, non citées par K. Manchester et C. Knüsel. La première décrit la Mort du Mauvais riche (colonne engagée, angle NW de la travée XXII), sans allusion directe à Lazare. Notons que, dans le registre supérieur, le mort est en proie aux tourments des flammes qui l'environnent, alors que la parabole ne parle que de sa langue : « Père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare, pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et me rafraîchisse la langue, car je souffre cruellement dans cette flamme. »

La seconde colonne représente la Mort de Lazare et la translation de son âme dans le sein d'Abraham (colonne non engagée, angle NE de la travée XXII). Elle montre quelques indices de la maladie de Hansen. Lazare y est représenté étendu, vêtu comme précédemment, mais sa position permet de détailler son costume : bonnet recouvrant une coiffe retenant les cheveux,

68. « *The clawed toes indicate extensor muscle paralysis consequent upon leprous motor neuropathy. The swollen foot is suggestive of deep tissue sepsis, and the bandage probably indicates ulceration and ascending infection into the lower leg. Thus Lazarus is portrayed as a man suffering from advanced lepromatous or near-lepromatous leprosy.* »

69. Sur la partie basse de la colonne, on décrit parfois « un petit escalier conduisant à une porte ouverte, sur le seuil de laquelle on voit le pauvre Lazare couché » (BEAUREGARD, 1878, p. 349). Ce qui n'est pas du tout évident.



Fig. 7. La Mort de Lazare. Abbaye de Cadouin (fin du XV^e siècle).
Cliché verticalisé pour faciliter la lecture.

cotte resserrée à la taille par une ceinture à ardillon portant la claquette, pèlerine nouée au col et couvrant les épaules, chausses distendues montant presque jusqu'aux genoux, cachant les sandales et dégageant les avant-pieds (fig. 7). Son tonnelet et son bissac sont suspendus au-dessous. Le pauvre Lazare est emporté par deux anges dans le sein d'Abraham, où il figure sous la forme d'un petit homme nu⁷⁰. Ses deux mains et ses deux avant-pieds ne semblent pas présenter de lépromes ni d'autres lésions. En revanche, son visage apparaît bouffi, mais sans lépromes évidents sur sa joue droite (le reste de la face est dégradé). Les yeux de ce mort sont clos, mais : 1 - les paupières supérieures relâchées et gonflées retombent, masquant les inférieures, non visibles (blépharochalasis), rappelant un peu celle du Lazare de Moissac ; 2 - la paupière supérieure gauche est encochée par une petite échancrure arrondie qui est probablement plus accidentelle que pathologique (fig. 8).



Fig. 8. La Mort de Lazare. Détail du visage de Lazare.
Abbaye de Cadouin. Cliché verticalisé.

70. Dont la tête a disparu.

Enfin, le cloître de Cadouin conserve, à quelques mètres de là, une colonne sculptée représentant Job sur son fumier⁷¹ (colonne engagée, angle NW de la travée XXIV). Aujourd'hui, la tête fait défaut et on ne décèle pas ici de lésions lépreuses évidentes, contrairement à ce que l'on observe sur quelques autres représentations traditionnelles du malheureux patriarche.

Depuis toujours, lors de la visite du cloître de Cadouin, il est traditionnel d'évoquer la lèpre dont souffrait le pauvre Lazare. Mais il faut bien reconnaître que les descriptions publiées des hauts et bas-reliefs du cloître, habituellement succinctes, ne mentionnent pas les détails des sculptures⁷². Sans doute en raison du nombre élevé de sculptures à décrire en ce lieu.

Les œuvres dessinées ou peintes au Moyen Âge et au début des Temps modernes fournissent donc assez souvent des indices de la pathologie légendaire du malheureux Lazare. Mais, parmi les sculptures, seules celles de Moissac et de Cadouin, l'une remontant au XII^e siècle et l'autre à la fin du XV^e siècle, en rendent compte avec précision. De surcroît, l'examen du pauvre Lazare de Cadouin permet de porter le diagnostic de lèpre lépromateuse dans sa forme typique, avec déjà une sévère lésion du pied et une atteinte oculaire.

On peut donc conclure que le sculpteur de Cadouin, sans doute un membre d'un groupe itinérant⁷³, connaissait bien les aspects dermatologiques et ophtalmologiques de la maladie, en ces dernières années du XV^e siècle. C'était juste le moment où ce terrible fléau était en train de disparaître de l'Europe, mais où, dans le même temps, la proportion des cas lépromateux, les plus spectaculaires et les plus graves, était en nette augmentation⁷⁴.

G. D.⁷⁵

Bibliographie⁷⁶

BAKAYOKO (C. O.), *Iconographie des lésions lépreuses au Mali*, thèse de médecine, 2002-2003, en ligne.

BEAUREGARD (M.-A.), *Guide du pèlerin au Saint-Suaire de Cadouin*, Périgueux, impr. Cassard frères, 1878.

71. Sous un phylactère indiquant *Sancte Job in dereclitione*.

72. BEAUREGARD, 1878 ; ROBERT-DELAGRANGE, 1912 ; GARDELLES, 1982 ; DELLUC *et al.*, 1990 ; DELLUC, 2008.

73. Comme le prouve la ressemblance des sculptures du cloître de Cadouin avec, entre autres, celles des cloîtres du prieuré de Carennac et de la cathédrale de Cahors, quasi contemporaines, aujourd'hui attribuées à l'atelier briviste Domenge-Constant (BOHL, 2013). Cette parabole orne aussi la cheminée de Carennac, aujourd'hui à l'abbaye du Loc-Dieu (Aveyron). Lazare n'y paraît point malade.

74. SANSARRICO, 1995, p. 51.

75. Médecin chef des hôpitaux (H).

76. Ne figurent dans cette liste que les références appelées dans le texte.

- BÉRIAC (F.), *Histoire des lépreux. Une société d'exclus au Moyen Âge*, Paris, éd. Imago, 1988.
- BIAY (S.), « Une claquette de lépreux dans la sculpture de Moissac (XII^e siècle) », ANR *Musiconis*, Université de Poitiers, CESCO, 2015, en ligne.
- BOBIN (P.), « Différentes sortes de lèpres », dans SANSARRICQ, 1995, p. 74-85.
- BOHL (T.), « Un atelier pour trois cloîtres : Carennac, Cadouin et Cahors (fin XV^e siècle-début XVI^e siècle) », *Livraisons de l'histoire de l'architecture*, 25, 2013, p. 41-53.
- BROWNE (Dr S. G.), *La lèpre*, London, édition de The Leprosy Mission, 1969.
- CHAMBON (P.), « Mon père a industrialisé l'Huile de Chaulmoogra... », *Association médicale missionnaire*, 2015, en ligne.
- COCHRANE (R. G.), « Biblical leprosy », *The Christian Medical Fellowship*, by Tyndale Press, avril 1963, 24 p., en ligne.
- COVEY (H. C.), « People with leprosy during the Middle Ages », *The Social Science Journal*, 38, 2001, p. 315-321.
- DASTRE (A.), « Questions scientifiques. La lèpre », *Revue des Deux mondes*, t. 4, 1901, p. 198-218.
- DAVIES (M. L.), « Leprosy. A comedy of errors », *Journal of Royal Society of Medicine*, 82, 1989, p. 622-623.
- DELLUC (B. et G.), LAGRANGE (J.), SECRET (J.), *Cadouin, une aventure cistercienne en Périgord*, Le Bugue, éd. PLB, 1990.
- DELLUC (B. et G.), « L'archéologie cistercienne de Cadouin », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord (BSHAP)*, t. CXXV, 1998, p. 383-416, ill.
- DELLUC (B. et G.), *Visiter l'abbaye de Cadouin*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 2008.
- GARDELLES (J.), « L'abbaye de Cadouin », dans *Congrès archéologique de France, 187^e session (1972), Périgord Noir*, 1982, p. 146-178, ill.
- GENTILINI (M.), DUFLLOT (B.) et al., *Médecine tropicale*, Paris, éd. Flammarion, 1986, p. 201-213 et pl. V et VI.
- GOURGUES (A. de), *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, Paris, impr. Nationale, 1873.
- GRILLON (L.), « Les rites ecclésiastiques de la séparation des lépreux en Périgord à la fin du XV^e siècle », *BSHAP*, t. LXXXVII, 1960, p. 187-190.
- GRILLON (L.), « Notes sur quelques léproseries du Périgord », *BSHAP*, t. CXXVI, 1999, p. 439-454.
- GRMEK (M.), *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, éd. Payot et Rivages, 1994 (lèpre, p. 227-260 et 291-306 ; bibliographie).
- GRÖN (K.), « Leprosy in Literature and Art », *International Journal of Leprosy*, vol. 41 (2), 1973, p. 249-283, bibliographie (2 p.) et nombreuses illustrations.
- HULSE (E.V.), « The nature of the biblical leprosy and the use of alternative medical terms in modern translations of the Bible », *The Palestine Exploration Quarterly*, 107, 1975, p. 87-105.
- LABOURT (L.-A.), *Recherches sur l'origine des maladreries, ladreries et léproseries*, Paris, éd. Guillaumin, 1854.
- LAVERGNE (G.), « La persécution et la spoliation des lépreux à Périgueux en 1321 », dans *Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel*, 1955, Paris, 7 p.
- LITTRÉ (E.), *Dictionnaire de la langue française*, Paris, éd. Hachette, 1874.
- MANCHESTER (K.) & KNÜSEL (C.), « A medieval sculpture of leprosy in the Cistercian Abbaye de Cadouin », *Medical History*, avril 1994, vol. 38 (2), p. 204-206, 4 ill.

- MURRAY-KENDALL (P.), *Louis XI*, Paris, éd. Arthème Fayard, 1972.
- RADCLIFFE CROCKER (H.) and PERNET (G.), « Two cases of *Elephantiasis Græcorum* », *Proceedings of the Royal Society of Medicine (Dermatological Section)*, 1908, p. 53-56.
- ROBERT-DELAGRANGE (alias Védrenne), *Cadouin. Histoire d'une relique et d'un monastère*, Bergerac, éd. Paul Nogué, 1912.
- SANSARRICQ (H.) (coordinateur), *La lèpre*, Paris, éd. Ellipses, 1995.
- SIMOND (P.-L.), *La lèpre et ses modes de propagation à la Guyane française*, thèse pour le doctorat en médecine, Bordeaux, impr. Cadoret, 1887.
- STEPHEN (M.), *Épidémiologie de la lèpre dans le département français de Mayotte (étude rétrospective entre 2002 et 2012)*, mémoire pour la capacité de Médecine tropicale, Paris VII, 2013, en ligne.
- TOUATI (F.-O.), « Faciès leprosororum : réflexions sur le diagnostic facial de la lèpre au Moyen Âge », 25 janvier 1986, *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, p. 58-66, en ligne.
- VILLEPELET (R.), *Histoire de la ville de Périgueux et de ses institutions communales jusqu'au traité de Brétigny (1360)*, imprimerie de la Dordogne, 1908.
- VORAGINE (J. de) (vers 1261-1266), *La Légende dorée*, Paris, éd. du Seuil, 1998.
- WARREN (H. de), « La cheminée monumentale de Carennac », *Société des Études du Lot*, 1999, n° 3, p. 175-192.

De Sainte-Ursule au Puy Abri

ou la difficile mutation de l'hôpital-hospice de Périgueux du XIX^e au milieu du XX^e siècle

par Jean-Marie CAZAURAN

L'hôpital de Manufacture est construit au XVII^e siècle, hors les murs, à la porte Taillefer, au début de la route de Bordeaux (fig. 1). La transformation de la fonction de l'hôpital, au XIX^e siècle, qui passe d'un lieu de recueil des indigents malades, des invalides sans ressources et des enfants abandonnés à un établissement de soins pour une clientèle dépassant largement les sans ressources, et la peur des miasmes en provenance de l'hôpital¹ rendent indispensables son évolution. Le XIX^e siècle est marqué par des améliorations des locaux et par un projet de réorganisation complète sur le site même de l'hôpital, quartier Sainte-Ursule. À la fin du siècle, la recherche d'une alternative, un peu éloignée et assurant des locaux plus vastes, préoccupe les autorités, mais le stade de projet sur plan, dans le meilleur des cas, n'est pas dépassé. C'est finalement sur le terrain du Puy Abri, offert par la famille Parrot, que

1. Théorie aériste des hygiénistes du XIX^e siècle.

le nouvel hôpital sera construit. Trois projets successifs accompagnent le changement de conception d'un hôpital. En effet, on passe de la conception pavillonnaire à la conception bloc et l'hôpital Dujarric de La Rivière est un compromis d'un bloc médico-chirurgical avec plusieurs pavillons. Le dernier plan date de 1934, le début des travaux de 1938 et l'inauguration de 1954.

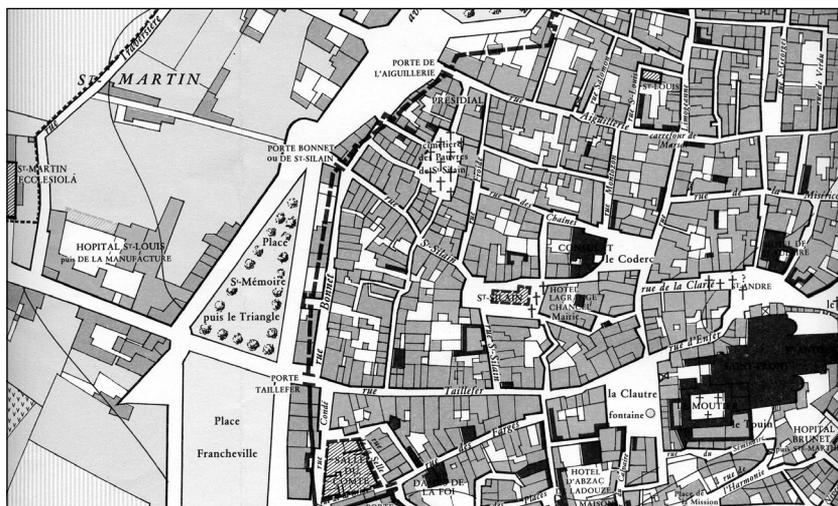


Fig. 1. Situation de l'hôpital de Manufacture, hors les murs, à la porte Taillefer, au début de la route de Bordeaux (extrait de HIGOUNET (C.), MARQUETTE (J.-B.) et WOLFF (Ph.), *Atlas historique des villes de France : Périgueux*, Paris, éd. CNRS, 1984).

Périgueux, au Moyen Âge, est bien pourvu en hôpitaux, hospices, léproseries et maladreries. Certains sont détruits ou ruinés lors des guerres de Religion, d'autres fusionnent à la suite de l'édit royal de 1665 avec l'hôpital de Manufacture (nom que l'on retrouve en 1659 dans les archives de la ville pour désigner le nouvel hôpital). L'hôpital de Sainte-Marthe, encore appelé Hôtel-Dieu, Maison-Dieu ou Hôpital Brunet, situé au bord de l'Isle tout près de l'actuel « moulin de Saint-Front », est réuni en 1701 à l'hôpital de Manufacture et fonctionnera jusqu'à la Révolution. Au XIX^e siècle, il n'y a plus qu'un hôpital à Périgueux.

L'hôpital de Manufacture, encore appelé Hospice, Hôpital général, hôpital de la Charité, hôpital du Saint-Sacrement, a été construit en 1664 grâce à Christophe de Raymond, seigneur de Saint-Paul, ancien curé de Varetz en bas Limousin, retiré au château de Sallegourde, puis à l'abbaye de Chancelade, qui fait don de sa propriété de Chapeau Rouge, paroisse de Saint-Martin, pour

l'accueil des pauvres et des orphelins. L'emplacement de l'hôpital est hors les murs, au début de la route de Bordeaux (actuellement rue Wilson).

En avril 1665, une déclaration de Louis XIV lui donne son existence légale « pour y eslever les pauvres dans la crainte de Dieu et leur apprendre des mestiers ». Il est inauguré le 22 février 1669 sans être achevé. L'ensemble est démoli en 1955 lors du percement de l'avenue d'Aquitaine et de la réhabilitation du quartier Sainte-Ursule².

La tourmente révolutionnaire a bouleversé le système hospitalier. Mais, quand la nécessité de structures pour les indigents, les invalides et les enfants abandonnés est redevenue une évidence, le pouvoir central a préconisé les soins à domicile en priorité et s'est déchargé sur les autorités locales de la gestion des hôpitaux. La vétusté des locaux et le manque de place imposent, tout au long du XIX^e siècle, un minimum de travaux pour accueillir décemment les populations traditionnelles des hôpitaux-hospices.

Le 2 juillet 1850, pour la première fois, M^{gr} Georges Massonais, évêque de Périgueux, demande la construction d'un nouvel hôpital. La Commission des hospices de Périgueux va dans le même sens en estimant que la vétusté de l'hôpital constitue un danger pour les hébergés et qu'un aménagement sur place est difficile. Les maires successifs de Périgueux abondent dans ce sens. Une épidémie de variole en 1885, atteignant la population périgourdine et ayant pour origine un malade de l'hospice, amène le conseil municipal à déclarer que la situation en centre-ville est un « danger permanent d'épidémie ».

La première pierre d'un nouvel hôpital hors la ville est posée le 3 juin 1895 par le président de la République, Félix Faure, sur le terrain du Puy Abri légué par le docteur Parrot. Le nouvel hôpital entrera en service seulement en 1954.

Les tribulations des projets d'amélioration de la structure principale d'accueil des indigents à Périgueux, de reconstruction sur place ou d'éloignement du centre-ville, donnent raison à Jean Imbert³ quand il avance que « si l'économie hospitalière s'est profondément transformée pendant la période 1795-1941, c'est sous la pression des faits et de la conjoncture et non par l'effet d'une politique globale dont on chercherait vainement la ligne directrice dans les textes réglementaires ».

Dans une première partie, nous décrivons les transformations du vieil hôpital-hospice de Manufacture (fig. 2), comment l'hébergement et la qualité des soins furent améliorés en attendant le déplacement hors la ville. En deuxième partie, seront examinés les projets de transfert. Et, enfin, nous nous intéresserons plus particulièrement au projet qui devait aboutir : la construction d'un nouvel hôpital sur le site du Puy Abri.

2. Renseignements sur l'histoire des établissements hospitaliers de Périgueux tirés de la plaquette *Historique du patrimoine hospitalier du Périgord* éditée par l'Association nationale des hospitaliers retraités - Section de la Dordogne.

3. IMBERT, 1982, p. 333.



Fig. 2. L'hôpital de Manufacture (Archives départementales de la Dordogne, fonds Roger Henrard, 6 Fi Périgueux 09).

I. Réparations et maintien à Sainte-Ursule

A. Amélioration de l'accueil avant la pose de la première pierre du nouvel hôpital (1895)

Au début du XIX^e siècle, l'hôpital de Périgueux est dans un triste état d'inconfort et sa rénovation est une nécessité, ne serait-ce que d'un point de vue humanitaire. Grâce à des aliénations de biens immobiliers et à des revenus de rentes, il a été possible de construire sur place, et progressivement en fonction des possibilités financières, de nouveaux locaux qui remplacent des bâtiments particulièrement vétustes.

1. Les premiers travaux

Dans les archives de l'hôpital, il est possible de retrouver des devis de travaux d'amélioration. Ainsi, en 1826, un devis porte sur l'élévation d'un étage du bâtiment central pour faire face au « grand nombre de malades, d'infirmiers et de vieillards⁴ », le coût des travaux étant autour de 20 000 F et un autre devis pour travaux dans la grande salle du rez-de-chaussée pour « les galeux et les vénériennes⁵ ». L'hôpital de Périgueux est un hôpital civil et militaire avec des salles réservées pour les soldats de la garnison et des

4. Archives départementales de la Dordogne (ADD), H DEP 11.

5. ADD, H DEP 11.

chambres pour les officiers. En 1828 est envisagée la construction dans les combles d'une salle de 30 lits et 5 chambres pour les officiers pour un coût de 9 000 F. Toujours en 1828, il est prévu la réfection du plancher de la salle de police appelée « salle de la consigne » (163 m²) avec, pour des raisons d'économie, la réutilisation maximale des planches d'origine. Mais, dans une délibération de la Commission de l'hospice en 1825, il était déjà question de la réfection de ce plancher. De plus, on apprend par ce document qu'il est question de réaménager la salle basse recevant les femmes malades et les infirmières (capacité de 18 lits recevant 30 à 33 malades). La solution est de déplacer la salle des femmes dans un bâtiment appelé « salle des filles de service » et de mettre les filles de service dans le grenier du même bâtiment. Pour les années 1833 et 1834, nous avons les détails des travaux d'entretien des bâtiments payés au sieur De Fougère. En 1833, il est payé 200 F de travaux divers (entretien des murs d'enceinte, réparation du grenier à blé, travaux de couverture...) et 431 F pour la réalisation d'une salle de bains. À plusieurs reprises, dans les années 1830-1840, les travaux portent sur des écoulements d'eau avec construction de puisard, et aussi de vidanges, de réfection et d'évacuation des fosses d'aisances.

Ces quelques exemples montrent que la commission administrative fait face au plus urgent dans des locaux anciens.

2. Le plan de Louis Catoire

En 1829, Louis Catoire⁶, architecte du département de la Dordogne, propose plan et devis (montant 78 000 F) pour la construction de 4 nouvelles salles pour l'hôpital militaire, le ministère de la Guerre ayant trouvé les locaux particulièrement insalubres. En 1833-1834, les nouveaux locaux, correspondant aux deux ailes de l'hôpital militaire, sont livrés. En 1834 également sont payés des travaux de la partie centrale : chambres des officiers et bains. Dans le même bordereau, on trouve la fourniture de poêles pour les officiers et l'installation de calorifères pour les grandes salles.

En 1835, Louis Catoire propose une construction équivalente pour l'hôpital civil⁷ (fig. 3). Son projet s'inscrit dans les plans de création des nouveaux quartiers de Périgueux au-delà des anciens remparts. L'hôpital civil et l'hôpital militaire s'organisent autour de deux cours intérieures, séparées par la chapelle et le bâtiment de l'administration. L'entrée des malades se fait par la route de Bordeaux qui est élargie et alignée. L'entrée de la chapelle

6. Louis Catoire (1805-1864), diplômé de l'École des beaux-arts de Paris, est nommé architecte du département et de la ville en 1826. Au-delà des remparts, il édifie la ville nouvelle avec des rues rectilignes et des places en demi-lune. Il dessine le palais de justice, le théâtre, les abattoirs, la halle du Coderc et l'immeuble de commerces fermant la place du triangle (siège actuel de Monoprix). Il assure l'approvisionnement en eau de Périgueux par la construction d'un aqueduc. Il travaille à la réfection de la cathédrale Saint-Front de 1840 à 1849, date à laquelle il quitte ses fonctions.

7. ADD, H DEP 11.

projet, on peut noter la petitesse du laboratoire et de la pharmacie, l'absence de lieu de consultations externes et d'accueil des aliénés et l'existence de chambres pour malades civils payants. Il n'est pas possible de connaître ni les pathologies des malades payants ni leur appartenance sociale.

Un long rapport du 1^{er} août 1835 de M. Gourlier au Conseil des bâtiments civils critique le plan de Louis Catoire. En premier lieu, il note l'étroitesse de l'espace hospitalier et propose l'annexion du triangle derrière le théâtre et l'aliénation des constructions entre l'hôpital et le cours des Princes (place du Triangle, future place Bugeaud). Il est demandé de revenir à une seule entrée de l'hôpital. En plus de remarques architecturales et de discussions sur les devis, une interrogation paraît de bon sens : « Je ne sais s'il est possible de placer les fiévreux dans la même salle que les blessés et les vénériens avec les galeux⁸ ».

3. Les suites du plan de 1835

En 1840, en suivant les plans de Louis Catoire, une aile de l'hôpital civil est terminée sans que nous connaissions l'affectation des nouvelles salles.

La construction de 5 cabanons « à l'usage des fous », autorisée par le conseil général sur les terrains de l'hospice de Périgueux, est achevée au fond du jardin, le 25 août 1847 (coût de 5 500 F). La construction d'un mur de clôture avec un préau est envisagée, la surveillance étant assurée au travers d'une fenêtre grillagée au milieu du mur séparateur (coût supplémentaire de 1 200 F).

Dès 1851, un éclairage au gaz est proposé : 2 candélabres, 2 lanternes et une lyre pour la cuisine, le tout pour la somme de 594 F.

En 1852, le 20 août, la Commission administrative suggère la construction de nouveaux bâtiments : ce projet est présenté comme un « achèvement » du plan de 1835 mais, en fait, il représente une évolution importante (fig. 4). Le nouveau plan est de la main de A. L. É. Bouillon⁹. L'hôpital militaire ne change pas sauf que les chambres des officiers sont au-dessus des salles des soldats. Le préau des militaires est fermé par les bâtiments pour les civils hommes. Symétriquement se situe le préau des femmes et des enfants. Une salle pour les filles publiques est prévue, avec un préau particulier et sans communication avec les autres structures de l'établissement. Une seule cour d'entrée sur la route de Bordeaux avec, à droite en entrant une salle pour civils hommes, à gauche le bâtiment d'administration et en face la chapelle. Deux galeries indépendantes, une pour les femmes et une pour les hommes, évitent la promiscuité à l'étage de la chapelle. Le rez-de-chaussée

8. ADD, H DEP 11.

9. Auguste Louis Édouard Bouillon (1810-1864) est architecte du département et du diocèse de 1848 à 1863. Il dessine la préfecture, la prison de Belleyme, le séminaire, la chapelle de l'hôpital et la caserne de gendarmerie.

sœurs, les ouvrières de la couture et les petites filles naturelles sont placés au centre de l'établissement¹¹ ». Les dépenses supplémentaires occasionnées par les modifications apportées par le plan Bouillon sont couvertes à hauteur de 24 000 F par un don de l'évêque de Périgueux, le résultat des quêtes de charité, un don anonyme, une quête lors de la cérémonie présidée par le cardinal et un legs. La charité privée vient au secours d'une structure communautaire.

La construction de la chapelle est achevée en priorité, en 1854. Le coût initial de 41 000 F, ramené à 34 000 F, est quasiment couvert par des dons. En 1858-1859, l'aile droite, quatrième côté du préau des femmes, est achevée. Un bâtiment pour les incurables est bâti en 1880 au niveau de la cour des femmes¹².

Le compte rendu d'une réunion de la Commission administrative du 19 décembre 1854 évalue les dépenses de rénovation déjà engagées depuis 1828 à 164 000 F, dont 144 000 F sur les fonds propres de l'hôpital¹³. Mais il reste encore, en 1854, des bâtiment à refaire¹⁴.

L'hôpital est essentiellement un lieu d'hébergement pour les indigents, les invalides et les enfants abandonnés où les préoccupations médicales n'ont pas leur place. Dans le rapport moral de 1853¹⁵, le docteur Vidal, médecin-chef de l'hôpital, adresse des remerciements anticipés pour la construction d'une salle d'opération, une salle d'autopsies et une salle pour les consultations gratuites. On ne retrouve pas de traces de la construction d'une salle d'opération autonome : les opérations chirurgicales et la petite chirurgie continuent à être réalisées dans les unités d'hébergement.

Malgré les constructions nouvelles, l'hôpital manque de place et, surtout, à la notion d'hébergement se substitue très progressivement la notion de soins avec des différenciations de malades et des besoins nouveaux.

B. Projet de rénovation sur place

Le projet de rénovation sur place peut être décrit en deux temps.

Dans un premier temps, le périmètre hospitalier doit être agrandi dans un souci d'aération et pour construire de nouveaux locaux, mais aussi pour harmoniser l'espace en vue d'une vente future.

Les rapports de la Commission administrative adressés au préfet et les rapports moraux rédigés par les médecins de l'hôpital mettent en avant la satisfaction d'avoir de nouveaux locaux d'accueil. En même temps, des plaintes sur l'insalubrité de l'hôpital sont mentionnées. Un rapport d'inspection de

-
11. ADD, H DEP 6, rapport moral 1854.
 12. Pas de plan et difficulté de localisation.
 13. ADD, 1 X 40, hôpital de Périgueux, 1851-1895.
 14. ADD, H DEP 6, rapport moral 1854.
 15. ADD, H DEP 6.

l'hôpital¹⁶ (1890) signale l'insalubrité du fait du manque d'aération¹⁷. L'hôpital, construit hors les murs, a été progressivement enserré par des constructions privées, ce qui a nui à son aération. Par exemple, la ventilation est insuffisante dans le dortoir des enfants assistés, les locaux de maternité ne sont pas assez grands pour permettre l'aération prolongée après les accouchements.

Ce souci de l'aération en éloignant les constructions privées qui enserraient les locaux d'hospitalisation n'est pas permanent. C'est ainsi qu'en 1873, un accord de location d'un terrain de l'espace hospitalier, donnant sur la route de Bordeaux, est signé : un minotier souhaite y construire une maison sur cave à deux niveaux, à usage professionnel et de résidence¹⁸.

L'expansion la plus facile du terrain disponible pour agrandir l'hôpital peut se faire vers le nord. Les maisons entre l'hôpital et la place du Triangle sont trop importantes pour envisager leur destruction. Une déclaration d'utilité publique, pour l'achat d'immeubles mitoyens côté nord (maison Theulier) et la cession gratuite par la ville d'une voie urbaine entre le théâtre et la traverse Saint-Martin, est prise en 1882 par le ministre de l'Intérieur. Parmi les raisons invoquées, il y a le désir de permettre l'aération de l'hôpital, mais aussi le projet de construction d'une salle d'isolement et de locaux plus vastes pour « les fous ».

En fait, une autre raison est ouvertement avancée par la Commission administrative qui pense avant tout à l'équilibre financier de l'hôpital : « la translation de notre établissement dans un quartier extérieur est une amélioration désirable que réclame l'opinion publique et que notre devoir est de préparer dès maintenant l'exécution. Or ce projet ne deviendra réalisable un jour que par l'aliénation avantageuse des locaux et emplacements actuellement occupés par l'hospice et ce résultat devient possible si l'administration hospitalière peut offrir à la spéculation un vaste emplacement sans enclave limité d'une part par la route de Bordeaux et de l'autre par la place du 4 Septembre ». À côté de raisons médicalement justifiées, s'ajoute l'anticipation spéculative des administrateurs de l'hôpital.

Dans un deuxième temps, il est envisagé, selon les plans de 1902 de Jean Louis Daniel (1861-1929), architecte, directeur des travaux de la ville, un projet « d'agrandissement et de modifications » des anciens locaux (fig. 5)¹⁹, en raison des difficultés du transfert de l'hôpital sur les terrains de Puy Abri²⁰. Les maisons situées le long de la place du 4-Septembre sont démolies. Les constructions séparant l'hôpital du cours Montaigne sont respectées.

16. ADD, 1 X 40, Périgueux, 1851-1894.

17. L'environnement aérien est un facteur majeur de salubrité pour les hygiénistes du XIX^e siècle.

18. ADD, H DEP 11.

19. ADD, H DEP 12.

20. Difficulté de l'approvisionnement en eau potable et éloignement du centre-ville sans moyen de transport, arguments avancés dans le rapport descriptif du plan de 1902.

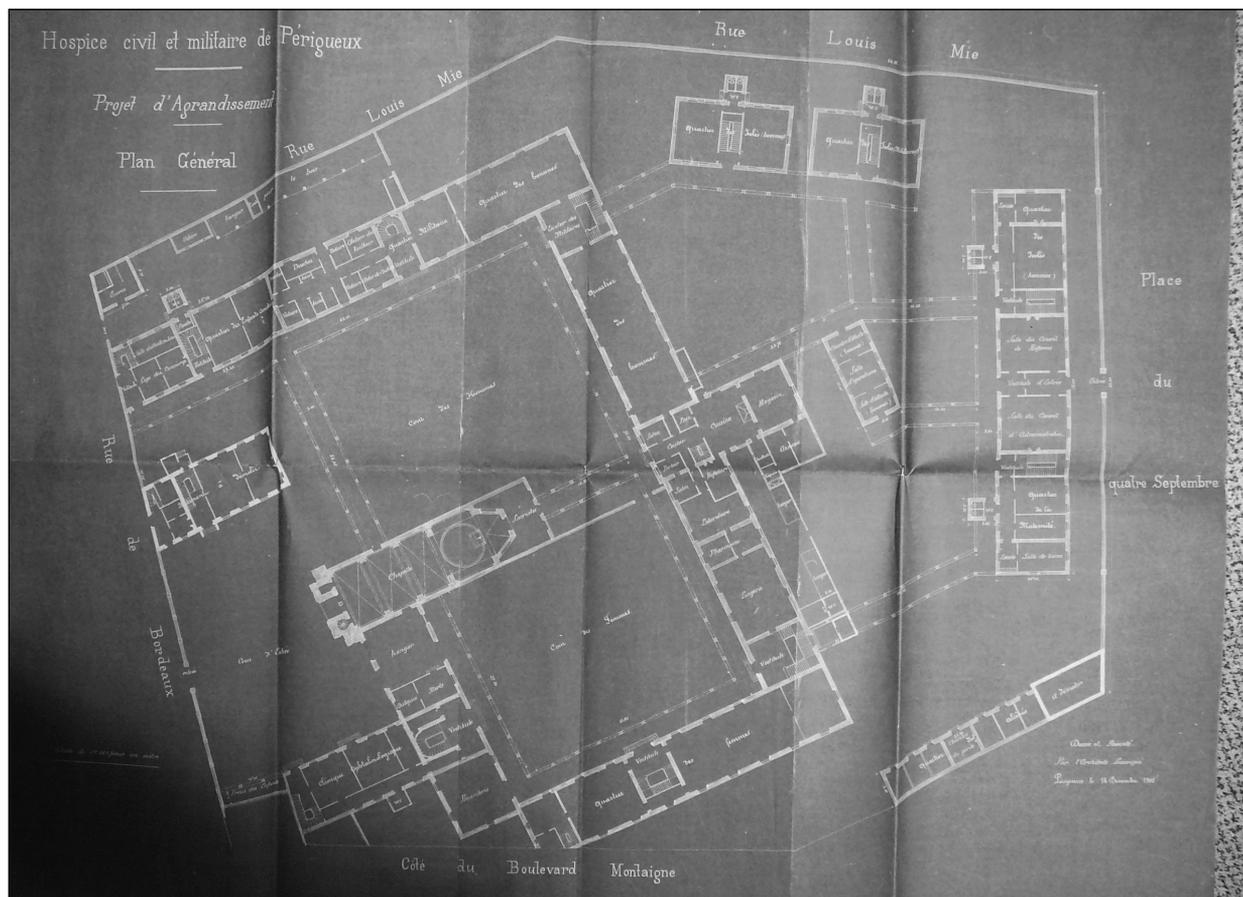


Fig. 5. Plan agrandissement (architecte Daniel).

Sont maintenus la cour d'entrée avec la chapelle et le principe de deux cours symétriques et carrées, les hommes à gauche en entrant et les femmes à droite. La cour des hommes est formée de deux côtés recevant les enfants assistés, l'hôpital militaire, les civils hommes, une partie de l'administration à l'étage, la loge du concierge et l'atelier de couture. Deux pavillons d'isolement pour les militaires et les civils hommes sont prévus le long de la rue Louis-Mie (ancienne traverse Saint-Martin). L'arrière de la chapelle est dégagé et les services sont plus en recul et débordent sur l'aile nord de la cour des femmes. Le long de la place du 4-Septembre (aujourd'hui place André-Maurois), un nouveau bâtiment pour l'administration, un quartier d'isolement et la maternité, seront construits. Entre ce bâtiment et l'arrière de la zone des services, apparaît une salle d'opération avec deux salles d'attente séparées pour chaque sexe et

des annexes pour le matériel. Les aliénés sont isolés contre le mur séparant l'hôpital et les constructions du boulevard Montaigne. Une salle d'autopsies est prévue près de la cour d'entrée. La clinique ophtalmologique occupe le côté est de la cour d'entrée. Des galeries couvertes relient en rez-de-chaussée la majorité des bâtiments.

À la suite des remarques du ministère de l'Intérieur et des Cultes, des modifications sont apportées en 1904. Les salles d'isolement pour les femmes en couches suspectes de maladies contagieuses sont nettement séparées du reste de la maternité. Le pavillon d'isolement des hommes servira aux deux sexes. Le dépôt mortuaire et la salle d'autopsies sont éloignés des lieux d'hospitalisation et déportés à côté des écuries le long de la rue Louis-Mie. Les enfants assistés garçons sont en instance de transfert vers l'asile Jay de Beaufort.

Même si les remarques du ministère sont pertinentes, il reste de nombreuses anomalies dans le projet proposé : l'administration et les services sont disséminés dans l'hôpital, la maternité est isolée, la salle d'opération est mal placée et la place des « vénériennes » n'est pas déterminée.

Le coût total est évalué à 442 000 F.

C. Les améliorations en attendant la réalisation du rêve hospitalier

Entre la pose de la première pierre en 1895 sur le terrain du Puy Abri et l'ouverture de l'hôpital Dujarric de La Rivière en 1954 s'écoule une longue période marquée par des projets les plus divers, que nous verrons plus loin, mais surtout par la nécessité d'adapter le vieil hôpital de Manufacture aux exigences de la santé. Il est possible de suivre les évolutions de l'organisation intérieure des locaux et leur affectation grâce aux enquêtes administratives et aux différents règlements intérieurs. Il faut être conscient que, pour ces derniers, il s'agit de la description de la situation idéale et pas forcément de la réalité du moment.

Le 10 octobre 1913, un rapport d'enquête sur l'hôpital-hospice est remis au ministre de l'Intérieur. On y apprend d'abord que le règlement intérieur fait défaut, alors qu'il est obligatoire depuis 1899. L'hôpital possède 221 lits, y compris ceux du personnel (78). L'hôpital héberge les religieuses, mais aussi une partie des servants et des infirmières, souvent des anciens enfants assistés. Les militaires ont 80 lits, dont 3 chambres d'officiers, 1 chambre pour officier supérieur et 2 chambres pour subalternes. La répartition des locaux montre un quartier pour les hommes, avec séparation chirurgie et fiévreux, alors que, du côté femmes, chirurgie et fiévreuses sont dans la même salle. Il n'y a pas de pavillon pour les contagieux ni de local spécial pour les tuberculeux. Le local d'hydrothérapie « laisse à désirer ». Les WC ne sont pourvus de chasse d'eau que chez les hommes. L'étuve de désinfection ne fonctionne pas. Il manque un véhicule pour le transport des malades et il n'y a pas de prises d'eau pour

l'incendie. Un dispensaire du Bon Pasteur pour les filles vénériennes est géré par l'hôpital en dehors des bâtiments de la rue de Bordeaux. L'état de l'hôpital ne donne pas l'impression d'avoir évolué depuis le siècle précédent.

Le règlement intérieur de 1919 décrit dans son chapitre VI, article 28, la répartition des lits existants ou possibles. Le service de médecine compte 31 lits, celui de chirurgie 38 lits. La clinique ophtalmologique a 28 lits. Les contagieux sont reçus à l'isolement (3 lits), les lits de maternité sont au nombre de 12 avec 5 berceaux. Il existe toujours 5 postes d'observation des aliénés et 12 lits pour les « vénériennes ». Les militaires ont 82 lits comprenant 6 lits pour les sous-officiers et 4 lits pour les officiers. Les incurables femmes ont 12 lits gérés par des fondations. Il commence à y avoir des spécialisations mais l'évolution est lente, peut-être par manque de place. Ainsi, en 1905, la préfecture approuve la demande du conseil municipal de créer, sur le modèle de la clinique ophtalmologique, une clinique des maladies des oreilles, du nez et du larynx²¹. En fait, il n'y aura pas de clinique ORL mais des lits sont occupés par des malades de cette spécialité avec un et même des médecins spécialisés.

En 1923, est créé un pavillon pour grands opérés à l'hôpital-hospice de Périgueux, signe d'une orientation vers la chirurgie, en concurrence avec les cliniques privées (Francheville et Parc). Deux salles d'opération existent avant 1939, une au rez-de-chaussée et une à l'étage au-dessus. Dans les années qui suivent la première guerre, on trouve mention d'une salle de radiologie avec médecins spécialistes, les docteurs Colombet et Bertrand, et une manipulatrice, très compétente selon les témoignages. À partir de 1933, le chef de service est le docteur Paul Delbès, mais son fils, le docteur Jean-Edmond Delbès, lui-même radiologue, parle d'un matériel vétuste.

Des chiffres tirés des statistiques des hôpitaux de Dordogne concernant les années 1930 nous permettent de mesurer l'évolution de l'hôpital de Périgueux²². En 1934, on dénombre 17 médecins et chirurgiens et 12 religieuses. Il y a 1 249 entrées et 109 décès. La réalisation de journées s'élève à 16 368 pour les civils hommes, 9 170 pour les militaires, 18 111 pour les femmes et 5 786 enfants. En 1936, 1 828 entrées (en augmentation) sont comptabilisées avec 129 décès. Les journées augmentent en proportion : 19 914 pour les civils hommes, 11 935 pour les militaires, 17 947 pour les femmes et 5 052 pour les enfants. En 1938, l'augmentation des entrées se poursuit (2 367), avec une baisse relative des décès (142). L'amplification du nombre des journées civiles se confirme (20 884 hommes, 21 966 femmes et 9 697 enfants), alors que le chiffre des journées pour les militaires reste stable (10 936). La statistique précise bien un compte à part pour les vieillards en hébergement

21. ADD, 1 X 42, hôpital de Périgueux, 1900-1940.

22. ADD, 6 M 549, statistiques générales, hôpitaux et hospices, 1853-1939.

(presque 100 000 journées) et pour enfance abandonnée (12 001 journées), qui ne sont plus hébergés dans les locaux de l'hôpital de Manufacture. À côté de l'augmentation d'activité, il est constaté une augmentation du personnel : 22 médecins et chirurgiens, 27 religieuses et 117 infirmiers et servants.

Le règlement intérieur de 1937 marque une évolution vers la médicalisation des services hospitaliers. La médecine générale se divise en 4 secteurs avec chacun un médecin-chef et un adjoint : hommes, femmes, contagieux et enfants. La chirurgie générale est divisée en deux, hommes et femmes, avec, pour chacun des secteurs, un médecin-chef et un adjoint. La maternité a un médecin-chef, un adjoint et deux sages-femmes. Les spécialités comprennent l'ophtalmologie (médecin-chef et adjoint), oto-rhino-laryngologie (un chirurgien, chef de service, et un adjoint), urologie (un chirurgien), électroradiologie (un médecin radiologue et deux adjoints), odontologie (un dentiste, chef de service), pharmacie (un pharmacien titulaire). Les spécialités entrent à l'hôpital, le nombre de médecins augmente mais les locaux restent les mêmes avec quelques améliorations probables. Les lits d'hospitalisations sont distribués par service sans individualisation de toutes les entités. Le total des lits est de 327, dont 87 pour les militaires.

En 1934, une unité de 4 lits pour vieillards incurables est créée (donation de Madame de Gamenson).

L'étroitesse des locaux oblige à déplacer le service médecine femmes (20 lits) et la maternité (34 lits et berceaux) vers l'annexe de Trélassac, en 1934. En 1935, une unité de 25 lits est ouverte à l'annexe de Trélassac pour les tuberculeux.

La diversification de l'offre de soins à l'hôpital, comme l'augmentation du nombre des médecins ayant accès à l'hôpital, vont dans le sens d'une réponse aux désirs de santé d'une clientèle en augmentation en relation avec la nouvelle prise en charge. On peut cependant se poser la question : comment se concrétisent ces intentions dans des locaux trop petits et vétustes ? L'enquête sanitaire de 1935 décrit l'hôpital-hospice comme la somme de 469 lits répartis entre services de médecine, de chirurgie, d'accouchements et de vieillards. Cette vision est réductrice et la vérité se situe probablement entre la vision idyllique du règlement intérieur de 1937 et la schématisation de l'enquête administrative.

Nous avons vu que, dès 1850, des voix s'élèvent pour demander le transfert de l'hôpital-hospice. Le projet de rénovation sur place se heurte à l'exiguïté du terrain disponible en ville. Avec l'orientation vers le soin et malgré la création de structures extérieures pour les vieillards et pour l'enfance assistée qui libèrent de l'espace, l'hôpital souffre du manque de place dans des locaux inadaptés. Malgré ces handicaps, les modifications de la prise en charge sociale de la maladie amènent une population plus nombreuse à recourir à l'hôpital.

Nous allons reprendre les projets successifs de transfert, ceux d'avant la pose de la première pierre sur les terrains du Puy Abri comme ceux qui sont envisagés devant la lenteur de la réalisation du nouvel hôpital.

II. Les alternatives

La volonté d'améliorer l'hébergement et de différencier l'accueil des malades existe tout au long du XIX^e siècle avec le plan Catoire de 1835, le plan Bouillon de 1852 et le plan Daniel de 1902 sur le site de Sainte-Ursule. La difficile adaptabilité de l'hôpital en ville est de plus en plus évidente et la recherche d'un lieu pour construire un nouvel hôpital préoccupe les autorités. L'évolution des conceptions médicales amène à des projets successifs à travers lesquels on peut mesurer les changements de la place de l'hôpital dans l'économie médicale.

A. Le projet de 1882

Un rapport de la Commission administrative au maire de Périgueux²³ envisage la vente en parcelles de l'emplacement de l'hôpital de Manufacture et la construction d'une structure de 270 lits sur un terrain situé sur le chemin de la Croix du Duc, près de la route d'Angoulême, en face de la rue Icarie selon un nouveau procédé de construction à ossature en fer de forme ogivale (système Tollet) (fig. 6).

L'ensemble de l'hôpital se compose à l'entrée d'un pavillon administratif avec le laboratoire et la pharmacie et, derrière ce bâtiment, de la cuisine et de deux groupes de pavillons symétriques : à gauche, malades hommes, civils et militaires ; à droite, les pavillons pour les femmes et la maternité. Au

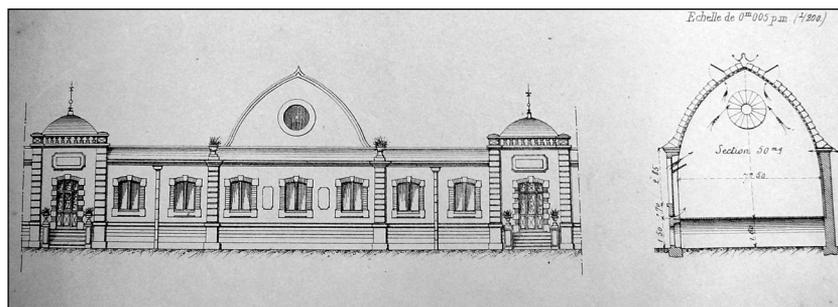


Fig. 6. Exemple de construction selon le procédé Tollet.

23. ADD, H DEP 12.

fond du grand jardin central, le pavillon des enfants assistés et la chapelle. Au fond du terrain, une buanderie, la morgue et deux pavillons de contagieux. Des galeries unissent les différents pavillons.

La seule innovation est l'affirmation de deux pavillons de contagieux autonomisés. Pour le reste, la conception reste classique dans la séparation entre les sexes et entre les civils et les militaires. Ce projet n'a pas de suite.

B. Le projet de 1893

En 1893, est faite la première demande de subvention de 600 000 F sur les fonds du Pari Mutuel pour construire un nouvel hôpital²⁴. Le conseil général ne participe pas aux dépenses, il est trop pris par la mise en place de la loi d'Assistance médicale gratuite. La mairie est trop endettée (emprunt de 3 534 600 F) par un programme de grands travaux pour apporter sa contribution. L'hôpital ne peut apporter que le produit de la vente en parcelles des terrains que le transfert libère (estimation à 500 000 F). Le coût total est estimé autour de 1 million de francs, il faut ajouter 100 000 F pour l'achat du terrain.

Ce projet de transfert, accompagnant la demande de subventions, est présenté sous forme d'un « Avant projet de construction d'un hospice pour 350 malades ». L'emplacement exact n'est pas donné mais il est hors la ville, à 500 mètres, sur la route de Paris. L'alimentation par les eaux de la ville est facile. La conception est pavillonnaire, au nombre de 14, avec une galerie couverte reliant les bâtiments et la chapelle. Après les critiques portant sur les conditions d'accueil des aliénés, un pavillon isolé de 10 « cabines » est prévu, plus la chambre du surveillant. Il est prévu un pavillon spécial pour l'hydrothérapie, un pour la buanderie, un pour les morts avec une salle d'autopsies et une salle d'exposition des corps, un pour le concierge, un pour le jardinier et une écurie pour quatre chevaux. Le bâtiment de l'administration regroupe de nombreuses fonctions : l'économat, le logement de l'économe, les magasins, la pharmacie, le laboratoire et les cuisines. À l'étage de l'administration, le « cabinet du docteur », la salle de la Commission administrative et la bibliothèque.

La structure pavillonnaire permet la séparation entre civils et militaires et entre hommes et femmes. Chaque pavillon est construit autour d'une cour intérieure arborée. Dans les pavillons de malades, on note un dortoir de 34 lits, mais surtout « trois petits pavillons de deux lits chacun pour les malades payants ». Ceci marque bien l'importance des payants dans le fonctionnement de l'hôpital. « Le médecin et la surveillante auront chacun leur cabinet » et un local abrite la tisanerie, une salle de bains et des lieux d'aisances. Cette conception des salles d'hospitalisation se perpétue durant le XX^e siècle. Le texte ne précise pas l'orientation de chaque pavillon. Le devis des travaux,

24. ADD, 1 X 40, Périgueux, 1851-1894.

daté de 1895²⁵, spécifie les affectations de certains pavillons : incurables, « vénériennes », contagieux. Un bâtiment central accueille les enfants assistés et la communauté des religieuses, « derrière la chapelle ». La lingerie est dans ce bâtiment. Quarante lits en dortoir sont prévus pour les enfants.

L'hôpital « sera entouré de murailles de 4 mètres de hauteur » (encore ce vieux réflexe de séparation de deux mondes).

La chirurgie est mal individualisée et on ne parle pas de bloc opératoire.

L'année 1894 est occupée aux demandes de compléments de dossier, les ministères (Intérieur, Guerre et Agriculture pour le Pari Mutuel) donnant l'impression de se renvoyer le dossier. Compte tenu des réductions espérées aux adjudications et du versement par le ministère de la Guerre, la demande au Pari Mutuel n'est plus que de 300 000 F. La réponse du ministère de l'Agriculture est une subvention de 400 000 F, à condition que les travaux ne dépassent pas 850 000 F et que le paiement de la subvention se fasse en plusieurs étapes selon l'avancement des travaux et la vente de l'espace libéré. L'argument suprême de la mairie de Périgueux, argument qui ne choquerait pas encore aujourd'hui, est le rappel d'une subvention accordée par le ministère de l'Agriculture à la ville de Bergerac, sous-préfecture, pour son hôpital : le chef-lieu de département mérite au moins autant, proportionnellement. En novembre 1894, la subvention du Pari mutuel n'est que de 200 000 F et vu le coût total, le projet en reste là.

C. Projet de 1905

L'architecte Daniel, auteur du projet agrandissement-amélioration sur place de 1902, reconnaît l'insuffisance de place (1,3 hectare) pour des extensions prévisibles. Son nouveau projet prévoit donc le transfert dans les terrains Bellussière²⁶ (3,2 hectares), situés sur la route de Paris, au-dessus de l'établissement Saint-Joseph, à l'emplacement actuel du lycée Laure-Gatet.

Le plan général (fig. 7 et 8)²⁷ conçoit deux groupes de bâtiments placés symétriquement par rapport à un axe nord-sud parallèle à la route de Paris. Le bâtiment de l'administration est placé au bas de la côte perpendiculairement à l'axe général. Deux pavillons encadrent la porte d'entrée : un pour le concierge et le receveur et un pour l'économat et un cabinet médical pour l'examen des entrants et les consultations gratuites. Près de l'entrée se trouvent la clinique ophtalmologique et le pavillon des enfants assistés. Les pavillons à l'ouest de l'axe comprennent les salles pour les blessés civils (un pavillon pour les

25. ADD, 1 X 41, Périgueux, 1895-1899.

26. Il s'agit de La Garde, une vaste propriété route de Paris comprenant « une maison principale spacieuse avec de beaux appartements de réception et une vue très étendue sur Périgueux ». Jean-Armand Grant de Bellussière et son épouse, née Hermine Le Roy de Barde, l'avaient acquise en 1864, après avoir vendu le château de Laxion (informations C.-H. Piraud).

27. ADD, H DEP 12.

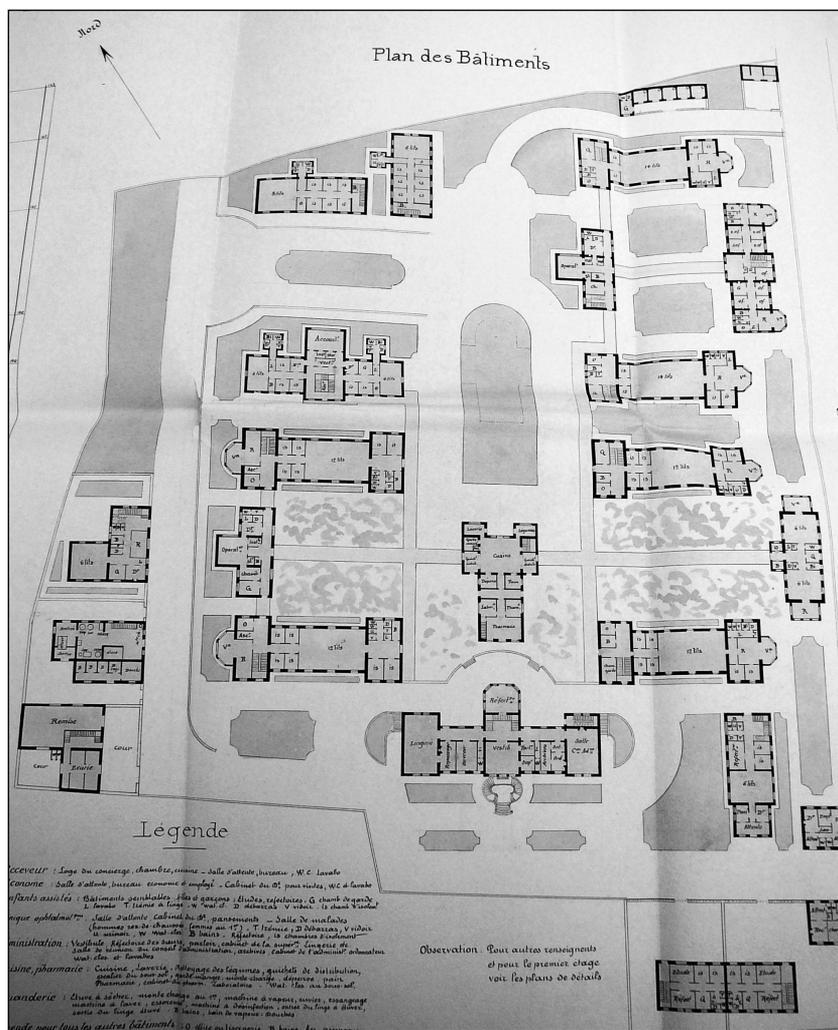


Fig. 7. Plan sur terrain Bellussière, 1902.

hommes et un pour les femmes) avec une salle d'opération et la maternité. Les pavillons à l'est de l'axe comprennent les salles pour les fiévreux civils (même disposition selon le sexe) et au-dessus l'ensemble de l'hôpital militaire avec une salle d'opération. À la périphérie de l'espace hospitalier, se situent la morgue, les « fous », les deux pavillons de contagieux, civils et militaires, les « vénériennes » avec une cour clôturée par un mur, la buanderie et l'écurie. La cuisine et la pharmacie sont installées en arrière de l'administration, entre les pavillons. Des galeries de circulation sont prévues. Parmi les innovations, sont

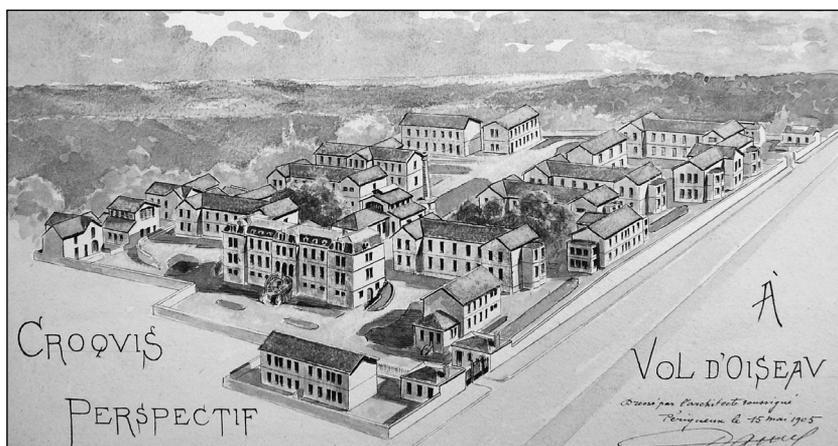


Fig. 8. Croquis du projet d'hôpital sur les terrains Bellussière, 1905.

mentionnés des ascenseurs et un réseau téléphonique géré par le concierge. La médecine (les fiévreux) se distingue de la chirurgie (les blessés) et les salles d'opération sont organisées. Le total de lits pour malades est de 397 dont 116 lits militaires. Le coût global est estimé à 1 700 000 F. Ce projet reste lui aussi sans suite.

D. Le projet de 1913²⁸

Le 27 avril 1914, l'hôpital fait une demande de subvention auprès du Pari Mutuel pour un transfert dans l'ancien grand séminaire, situé rue Victor-Hugo à l'emplacement de l'actuel lycée Claveille. En fait, depuis 1907, la Commission administrative envisage l'utilisation de l'ancien séminaire, devenu disponible après la loi de séparation de l'Église et de l'Etat. Cette construction date de 25 ans. Le terrain et son orientation « offrent toutes les garanties d'hygiène désirables ». L'architecte du département, Lagrange, propose plan et devis. Le bâtiment existant est affecté à la médecine, à la salle du conseil d'administration, aux magasins et aux services. Sur le terrain disponible seront construits des pavillons pour la chirurgie (hommes et femmes), les salles d'opération et la maternité. Un pavillon pour les bains est prévu. Le quartier militaire est à part. Au fond du parc, on bâtit la morgue, la salle d'autopsie et le quartier des contagieux (hommes et femmes). Rien n'est prévu pour les enfants, et les tuberculeux sont envoyés vers des locaux à construire sur le terrain du Puy Abri. Les « vénériennes » ont 12 lits mais ils ne sont pas situés dans le projet. En dehors du fait que certaines catégories de

28. ADD, H DEP 12.

malades ne sont pas hébergées, les patients sont répartis par pathologie, sans volonté de séparer totalement les sexes. Le total des lits civils est de 198 avec des répartitions posant question. Ainsi, il y a 22 lits ophtalmiques hommes et 15 lits ophtalmiques femmes. Le quartier militaire est prévu pour 114 lits (40 de fiévreux, 40 de blessés, 30 de contagieux et 4 lits d'officiers). Les besoins exprimés par les autorités militaires sont de 50 lits pour les fiévreux répartis en salles de 1 à 6 lits avec un laboratoire, de 50 lits pour les blessés répartis en petites unités avec bloc opératoire, salle de pansements et stérilisation et de 32 lits pour les typhiques, dont 2 d'isolement, avec des locaux de désinfection (rapport du docteur Montané adressé au Bureau du Génie à Périgueux). Les conceptions des militaires représentent un progrès organisationnel certain, mais l'ampleur du projet est un obstacle. Le ministère de la Guerre paye à la journée et la garnison n'ayant pas augmenté, le nombre de journées est resté stable durant la première moitié du XX^e siècle. Le coût est de 770 000 F contre 1,5 million pour le projet du Puy Abri et la somme est presque rassemblée²⁹. Ce projet reste sans suite parce que, malgré des avancées conceptuelles, le manque de place est évident.

Coexistent alors la nécessité de rénover les bâtiments vétustes, hérités du XVIII^e siècle, afin d'assurer un hébergement décent, et la conscience de l'inadaptation de l'hôpital en ville et de la non-réponse aux avancées de l'art de soigner. La séparation entre hôpital militaire et hôpital civil reste constante. La conception pavillonnaire l'emporte dans tous les projets, même dans la rénovation sur place de 1902. L'affectation des pavillons à des catégories de malades de plus en plus précises se retrouve dans les projets successifs.

Le choix des terrains du Puy Abri pour le transfert de l'hôpital n'est pas évident, même après la pose de la première pierre le 3 juin 1895 par Félix Faure, président de la République, accompagné de plusieurs ministres.

Le 1^{er} mai 1929, par testament, Napoléon Magne, petit-fils de Pierre Magne, ministre de Napoléon III, natif de Périgueux, fait don à l'hôpital de Périgueux de son château de Trélissac, ses annexes et 150 hectares de terres. Dès 1934, le château et ses annexes hébergent des malades femmes de médecine, la maternité et, en 1936, 60 personnes âgées. En 1935, il est avancé la possibilité de transférer l'ensemble des activités hospitalières sur le site de Trélissac. Ce projet ne reçoit pas le moindre début de matérialisation.

III. Le choix du Puy Abri

Dans les années 1894-1895, sachant que la ville de Périgueux cherche des emplacements pour le transfert de l'hôpital, trois propositions de vente

29. ADD, 1 X 42, hôpital de Périgueux, 1900-1940.

sont connues. Robert de Malet propose un terrain de 4 hectares à 2 F le mètre carré dans la plaine du Petit-Change. Les époux Siorac mettent en vente un terrain de 4 hectares à Tréllissac près du village des Morilloux (*sic*), au lieu-dit Barnabé au prix de 1 F le mètre carré. Une troisième proposition émane d'un anonyme sur une localisation non retrouvée au prix de 2 F le mètre carré.

Par testament, le docteur Parrot, mort en 1894, lègue à l'hôpital de Périgueux l'ensemble de sa propriété du Puy Abri avec la maison, qui deviendra l'orphelinat Parrot, et les terrains de la Croix Ferrade, de l'autre côté de la route de Paris, où se bâtira la partie principale de l'hôpital Dujarric de La Rivière.

La gratuité du terrain, mais aussi l'importance du legs en plus des terrains de Puy Abri et de la Croix Ferrade, la place du docteur Parrot dans la vie médicale et sociale de Périgueux, et peut-être aussi le drame personnel du couple Parrot, ont amené l'acceptation du legs et le rejet des autres propositions de vente.

En 1904, la Commission administrative déplore encore les inconvénients du transfert au Puy Abri (compte rendu de la réunion du 3 novembre 1904)³⁰ : éloignement de 3 kilomètres du centre avec une côte sur tout le parcours, situation sur la commune de Tréllissac, absence d'arrivée d'eau potable, absence d'égout, nécessité de déplacer l'octroi, nécessité de créer à Périgueux un bâtiment pour recevoir malades et blessés avant leur transfert en voiture-ambulance avec chevaux et domestiques vers l'hôpital.

Trois projets successifs d'un nouvel hôpital sur les terrains légués par le docteur Parrot sont proposés.

A. Le projet de 1895³¹

Les terrains sont situés au nord de la ville avec une pente orientée au sud, à une distance raisonnable du centre de Périgueux (1 kilomètre)³². La situation apparaît comme très favorable pour les tenants des théories aéristes : protection des vents du nord, au-dessus des brouillards de l'Isle, éloignement des bruits et de toutes fumées.

Le plan (fig. 9)³³, de l'architecte Gabriel Lagrange, montre une entrée sur la route de Paris avec une cour flanquée du pavillon du concierge et du pavillon du jardinier. La cour est fermée au fond par le bâtiment de l'administration qui regroupe l'administration proprement dite et la communauté des religieuses, le laboratoire, la lingerie et la pharmacie. La conception est pavillonnaire avec des galeries de liaison en rez-de-chaussée. À gauche en entrant, le quartier des femmes comprend deux pavillons de

30. ADD, H DEP 12.

31. ADD, 1 X 41, hôpital de Périgueux, 1895-1899.

32. On notera que, selon son adhésion au projet, la distance du centre-ville varie de 1 à 3 kilomètres.

33. ADD, H DEP 12.

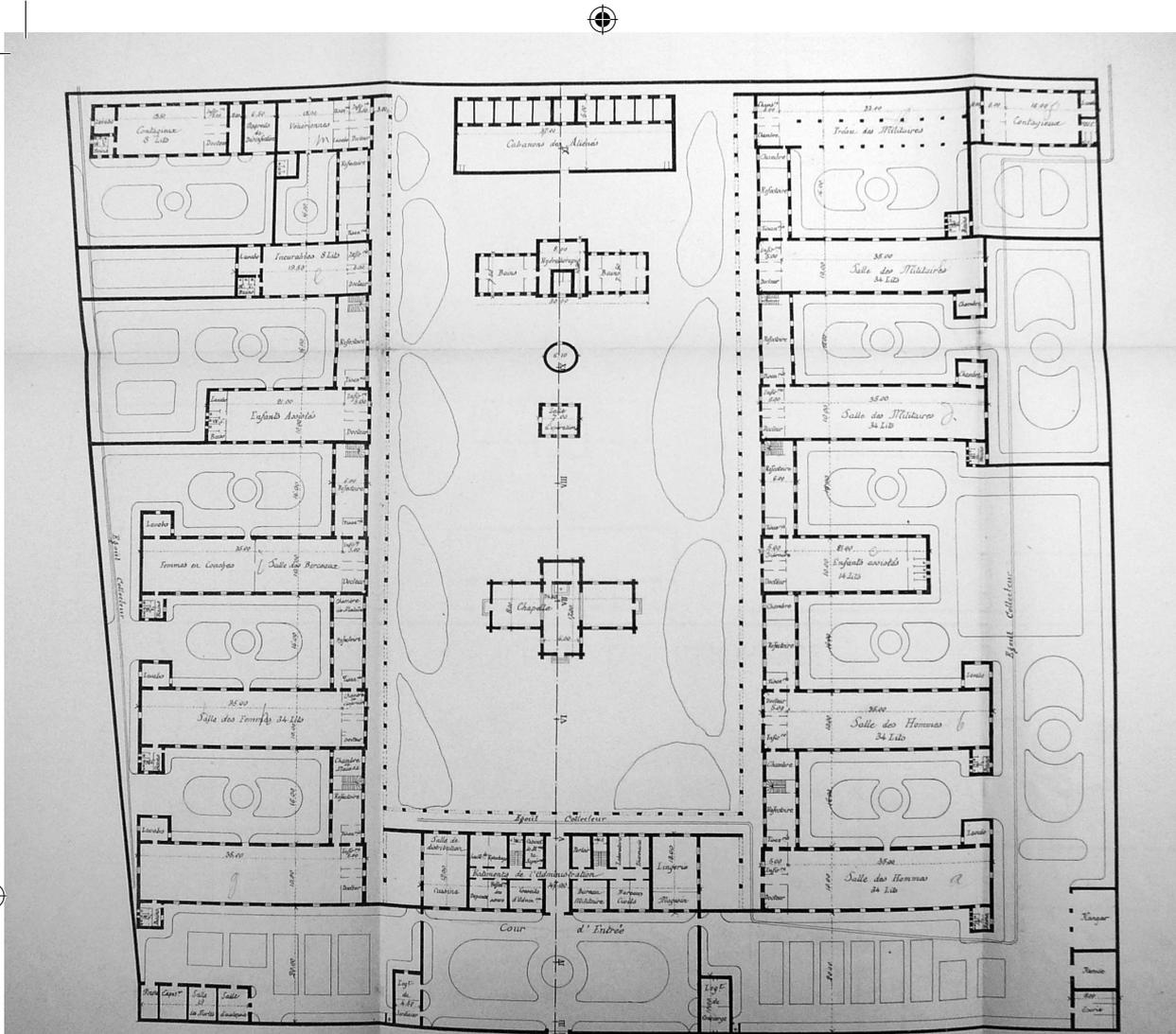


Fig. 9. Plan de 1895 sur les terrains du Puy Abri.

malades (68 lits chacun), une maternité de 26 lits, une salle de berceaux de 18 lits, une salle d'enfants assistés de 14 lits (enfants féminins), une salle d'incurables de 8 lits, une salle de « vénériennes » de 8 lits, une salle pour les contagieuses de 8 lits et 3 chambres pour malades payantes. Le deuxième quartier, à droite, est pour les hommes. Deux pavillons de 68 lits pour les militaires avec, en plus, 2 chambres d'officiers et 2 chambres de sous-officiers, un pavillon pour les civils, une salle pour les contagieux (8 lits) et une salle pour les enfants assistés masculins (14 lits). Les cabanons pour aliénés (10) sont situés à la limite est du terrain entre les deux quartiers. Dans l'espace libre entre les deux quartiers, on place la chapelle, une minuscule salle d'opération sans annexes et un pavillon d'hydrothérapie. Le nombre total de lits est le même que dans l'avant-projet de 1893 (334) et le coût sur devis reste à 1 000 000 F. Les plans de la cuisine et d'un pavillon des « ophtalmiques » sont dans les projets mais pas sur le plan général. Le pavillon des « vénériennes » accueille les maladies de peau (pas d'équivalent côté hommes).

La libération des terrains du vieil hôpital pourrait rapporter à la vente en parcelles 460 000 F³⁴.

Les premières critiques sont émises par la Commission administrative (23 novembre 1895). Il faut un pavillon pour les contagieux civils hommes soit 3 pavillons de contagieux de 20 lits chacun, un pavillon pour les « vénériens », une salle pour les blessés civils, une salle de consultations externes gratuites, une extension des galeries couvertes vers l'hydrothérapie et la salle d'opération qui aura des annexes, un agrandissement des hangars, un vaste jardin potager avec basse-cour et volière et des salles de bains dans chaque pavillon.

La première pierre posée par le président de la République en 1895 correspond à ce plan.

B. Les modifications du plan de 1895

À la suite de critiques du ministère de l'Intérieur (direction de l'Assistance et de l'Hygiène publiques), un nouveau plan est proposé en 1896³⁵ par le même architecte (fig. 10). Le « mini » bloc opératoire isolé est remplacé par des possibilités opératoires dans chaque grand pavillon. La cuisine et le pavillon des « ophtalmiques » apparaissent (16 lits et 2 chambres à 1 lit). La séparation malades et femmes en couches est réelle. L'éloignement des contagieux est une priorité.

La demande de salles de 20 lits maximum, de salles de jour pour les vieillards et pour les enfants et d'augmentation des lits de maternité n'est pas suivie d'effet. Le reproche qui semble marquer le retard périgourdin est l'absence de séparation entre malades et blessés et entre malades ordinaires et malades graves. Le coût en 1896 est estimé à 1 450 000 F.

Le ministère répond le 10 juillet 1900 aux modifications du plan de 1896. Il faut séparer hôpital et hospice pour les vieillards infirmes et incurables et les enfants abandonnés³⁶.

En 1904, l'hôpital envisage des modifications du plan de 1896. Les pavillons sont divisés en salles d'au maximum 14 lits. Les salles d'opérations sont prévues dans chacun des grands pavillons. L'estimation de coût monte à 1 500 000 F pour 360 lits.

La discordance entre le coût des différents projets et les promesses de prêt de l'État incite la Commission administrative à rechercher des solutions alternatives. Nous avons vu l'agrandissement-amélioration sur place (plan Daniel de 1902), le projet sur les terrains Bellussière de 1905, le projet de réutilisation du séminaire en 1914. Encore en 1935, l'idée de transfert sur les terrains entourant le château de Trélissac est proposée comme solution.

34. ADD, H DEP 12.

35. ADD, 1 X 41, hôpital de Périgueux, 1895-1899.

36. ADD, 1 X 42, hôpital de Périgueux, 1900-1940.

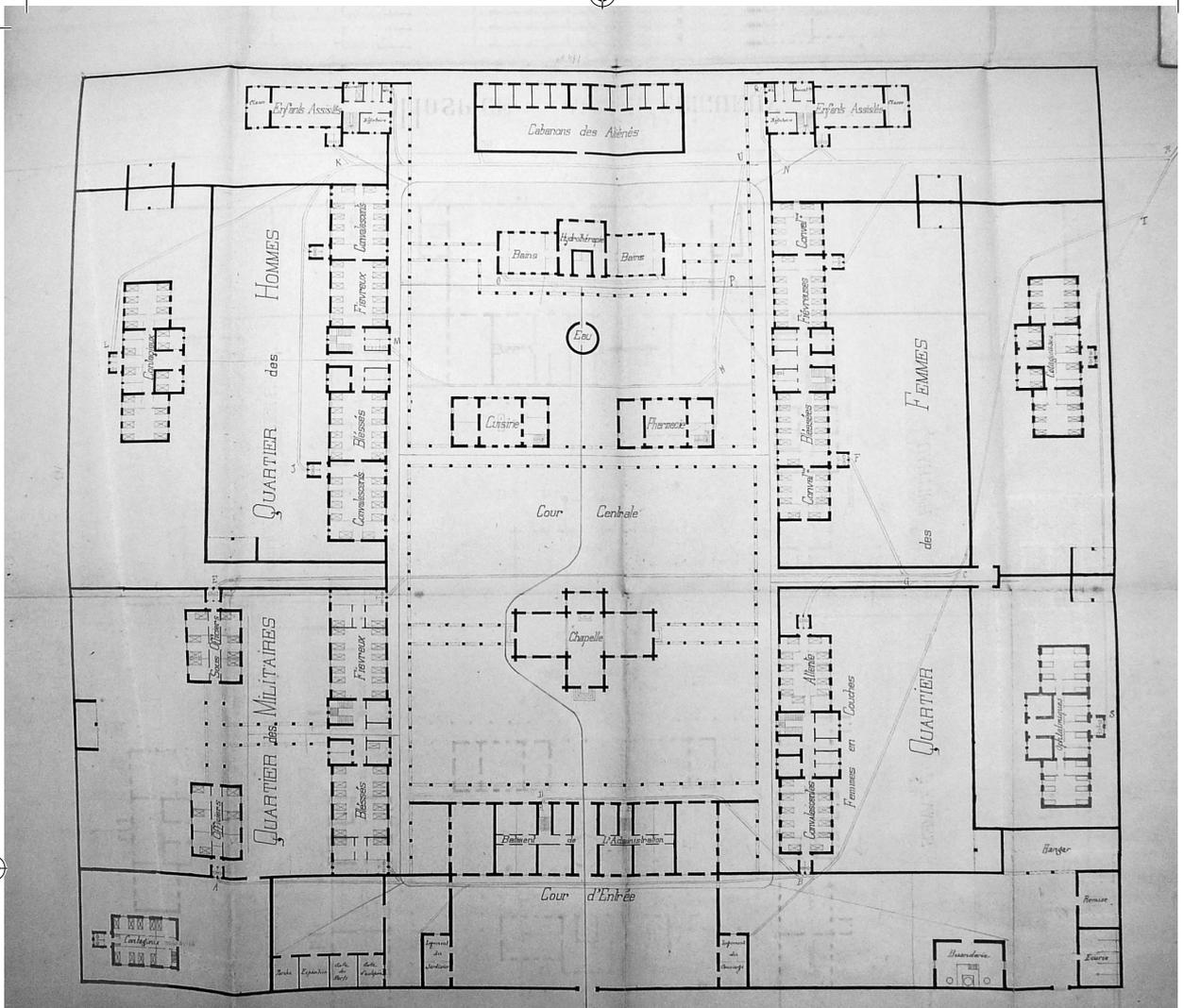


Fig. 10. Le plan de 1896 sur les terrains du Puy Abri.

C. L'hôpital Dujarric de La Rivière. Plan de 1934

L'architecte principal est Daniel Beylard, de Paris. Le professeur René Dujarric (1885-1969), sous-directeur de l'Institut Pasteur, originaire de la Dordogne, s'intéresse à la réalisation et participe aux discussions avec l'architecte. Dans ses *Souvenirs* (Périgueux, éditions Fanlac, 1966), il écrit avoir porté grand soin à la conception du bloc opératoire et à la maternité. De plus, il fait partie de la commission pour l'attribution de subventions sur l'argent du Pari Mutuel. L'hôpital de Périgueux fait partie des grands travaux lancés pour sortir de la crise de 1929.

La construction du nouvel hôpital est décidée lors de la réunion de la Commission administrative du 28 mars 1936. La plaquette éditée à l'occasion de l'inauguration du 26 mars 1953 nous servira à analyser le projet et les conceptions de 1936.

La conception générale de l'hôpital est une formule mixte entre un hôpital-bloc³⁷, le bloc médico-chirurgical, pour des raisons d'organisation, et un hôpital pavillonnaire pour les autres services, pour des raisons, entre autres, de convivialité, selon le professeur Dujarric (fig. 11).

Le programme est de 572 lits. Sur la partie ouest du terrain, autour de la maison du Puy Abri, se trouvent le pavillon mère-enfant de 35 lits et le pavillon des enfants assistés de 44 lits. Le pavillon mère-enfant n'est que la maternité, les enfants étant hospitalisés au 5^e étage du bloc médico-chirurgical. La maternité de Trélassac disparaît dès la mise en service du pavillon en 1939-1940. Les accouchements, pour la majorité de la population périgourdine, continuent à avoir lieu à domicile, ce qui explique le nombre de seulement 25 lits d'expectantes. Dans le pavillon, il y a des logements pour les sages-femmes et les infirmières, des chambres d'isolement, des salles d'accouchement et un bloc opératoire. La conception du pavillon de maternité semble tout à fait satisfaisante et le modèle perdurera. La maternité est détachée de l'hôpital. Ainsi, les mères périgourdines n'ont pas l'impression d'accoucher à l'hôpital.

Le pavillon des enfants assistés de 44 lits reste important avec, au rez-de-chaussée, les enfants de 2 à 21 ans et, à l'étage, une pouponnière avec box. Le transfert de l'orphelinat Parrot, initialement dans la maison de Puy Abri, se fait dans cette structure, qui est ouverte le 1^{er} juin 1939.

Sur la partie est du terrain, la plus vaste, à l'est de la route de Paris (terrain de la Croix Ferrade), sont prévus le bloc médico-chirurgical et des pavillons.

Les militaires sont dans un pavillon isolé de 141 lits. L'organisation interne de ce pavillon n'est pas connue.

La structure pavillonnaire, en raison du risque infectieux, se justifie pour les phtisiques (76 lits), à l'extrémité est du terrain, et pour les contagieux (20 lits).

Des pavillons pour les laboratoires (le laboratoire doit remplacer le laboratoire départemental d'hygiène), pour un centre de transfusion sanguine, pour la communauté religieuse, pour l'administration et pour le directeur et l'économiste sont également créés. Les services généraux (chaufferie, buanderie, morgue, transformateur, garages) sont regroupés au nord du terrain. À ces derniers sont associées, curieusement, trois chambres d'aliénés, hébergés avant transfert vers l'asile d'aliénés de Vauclaire.

Le bloc médico-chirurgical (256 lits), de forme curviligne, est orienté au sud sur un plan dit en peigne. Il est symétrique par rapport au hall d'entrée, au grand escalier et au groupe des ascenseurs (à noter, pour l'anecdote, qu'un

37. Inspiré des hôpitaux américains et de l'hôpital Beaujon (Paris) construit en 1932-1935 (BSHAP, 2010, p. 423) (information G. Delluc).

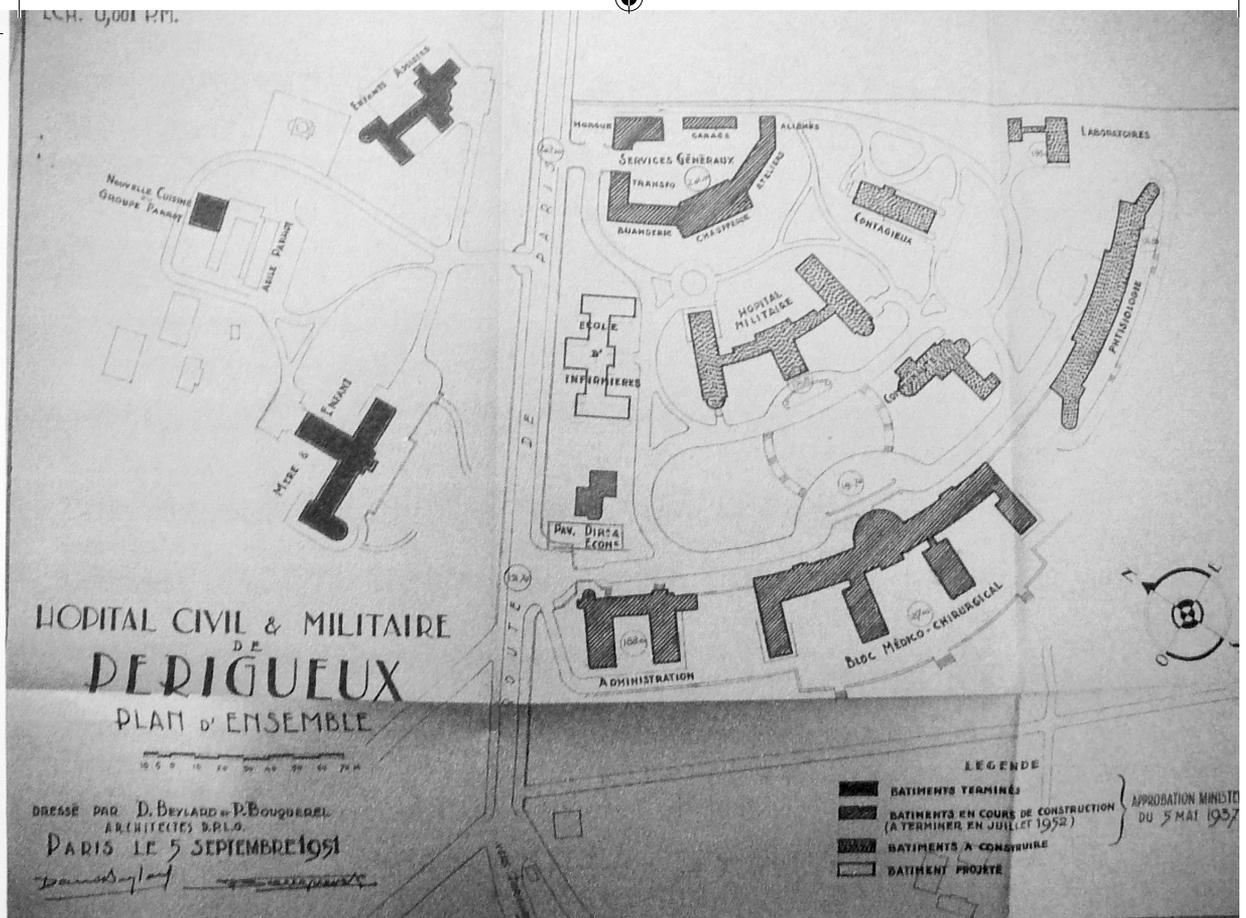


Fig. 11. Plan de 1936.

ascenseur est réservé aux docteurs). Le premier étage est attribué à la médecine, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, avec de chaque côté 10 chambres individuelles et 4 dortoirs de 6 lits chacun, ce qui représente un progrès par rapport à bien des lieux d'hospitalisation. Les deuxième et troisième étages sont dévolus à la chirurgie avec la même disposition. Alors que fonctionnent trois cliniques chirurgicales privées sur Périgueux, les lits de chirurgie sont pourtant nombreux. Le quatrième étage est constitué de chambres individuelles pour les grands malades et les cas particuliers (derrière ce terme se cachent des malades payants en « clinique ouverte »). Le cinquième étage accueille les enfants, médecine et chirurgie mélangées.

La description du rez-de-chaussée et du sous-sol permet d'appréhender le découpage de l'hôpital en services spécialisés. En effet, au rez-de-chaussée, côté ouest, nous avons les consultations d'oto-rhino-laryngologie, d'ophtalmologie, de stomatologie et leur service commun d'hospitalisation et, côté est, les consultations de médecine et chirurgie ainsi que les consultations et l'hospitalisation du service d'urologie. Au sous-sol, se trouvent les caves, la cuisine, la salle à manger du personnel, mais aussi la radiologie et, bien isolé, le service des « vénériennes » qui prend le nom de service de dermatologie par la suite.

Un soin particulier a été apporté à la conception des salles opératoires. Elles sont situées aux deuxième et troisième étages, au niveau des zones d'hospitalisation de chirurgie. Il est adjoint une salle de plâtres et une salle de réanimation-anesthésie. Des circulations indépendantes sont prévues pour les malades, les chirurgiens, le personnel, le matériel stérile et le matériel souillé. L'air, la température et l'humidité sont contrôlés. La distribution d'oxygène, de protoxyde d'azote et de carbogène ainsi que le vide sont assurés dans chaque salle à partir d'une centrale. L'ouverture des portes des salles est automatique par pédales et le scialytique est mobilisé par un servomoteur.

Le bloc opératoire est conforme aux normes de l'époque (avec probablement des différences dans les aménagements entre le projet de 1936 et la réalisation terminale en 1954). Il fonctionnera sans modification notable jusqu'aux années 1980. La seule modification a été le carrelage des salles. Au départ, les carreaux étaient bleu foncé et les parois en aluminium teinté en bleu. Les Périgourdins ont très vite trouvé l'ambiance mortuaire et les carreaux furent changés pour la classique couleur blanche (d'après le témoignage du docteur Marty).

Le matériel médical, en particulier pour la radiologie et la radiothérapie, installé en 1953, qui est à la pointe du progrès nous assure-t-on, ne correspond pas forcément à celui prévu en 1936.

L'hôpital de 1936, même s'il ne fut totalement réalisé qu'en 1954, représente les conceptions du progrès médical du début du XX^e siècle. La médecine et la chirurgie restent les deux pôles majeurs mais, progressivement, se détachent des spécialités : la médecine des enfants, la maternité-obstétrique, l'urologie, l'oto-rhino-laryngologie, l'ophtalmologie, la stomatologie, l'infectiologie et, bien sûr, la pneumo-phtisiologie. Le soin mis à l'élaboration des blocs opératoires est remarquable. Le laboratoire et la radiologie trouvent leur place. Même si le prix de revient peut paraître élevé, l'hôpital de Périgueux semble correspondre à la meilleure conception de l'époque, un modèle entre le pavillonnaire et le monobloc.

L'histoire de l'évolution de l'hôpital de Périgueux au début du XX^e siècle est difficile à écrire : d'un côté, un vieil hôpital vétuste et inadapté et, de l'autre, des projets de transfert dans une structure idéale, voire idéalisée. Pourtant, durant les quarante premières années du XX^e siècle, l'hôpital a évolué. L'augmentation de l'offre de soins, la spécialisation médicale, le projet chirurgical répondent à une demande de la population de la ville et de l'arrondissement. Le transfert devient une nécessité impérieuse pour concrétiser la rencontre de la demande sociale et de l'offre de santé. Les Périgourdins ne contrediront pas le préfet quand il écrit dans un rapport de 1930 que « nul n'ignore combien l'hôpital est défectueux au point de vue

sanitaire³⁸ ». Il est facile d'adhérer à l'avis de Jacques Léonard qui pense que les « petits hôpitaux de province rendent alors des services appréciés³⁹ » au XIX^e siècle, en prolongeant cet avis au XX^e siècle et en l'appliquant à l'hôpital de Périgueux.

J.-M. C.

Bibliographie et sources

Historique du patrimoine hospitalier du Périgord, éd. Association Nationale des Hospitaliers Retraités - Section de la Dordogne.

CAZAURAN (Jean-Marie), *Développement d'une économie de santé à Périgueux de 1848 à 1939*, mémoire de Master, Histoire contemporaine, Bordeaux Montaigne, 2015.

ÉLOI (Jean Serge) et LACHAISE (Bernard), « Une ville républicaine et calme en proie aux bouleversements des guerres mondiales », dans COCULA (Anne-Marie) (dir.), *Histoire de Périgueux*, Périgueux, éd. Fanlac, 2011.

IMBERT (Jean), *Histoire des hôpitaux*, Toulouse, éd. Privat, 1982.

LÉONARD (Jacques), *La France médicale au XIX^e siècle*, Paris, éd. Gallimard/Julliard, 1978.

Archives départementales de la Dordogne : H DEP 6, H DEP 11, H DEP 12, 6 M 549, 1 X 40, 1 X 41, 1 X 42.

38. ÉLOI et LACHAISE, 2011, p. 265.

39. LÉONARD, 1978 p. 147.

Jean Gaussen : médecin dans la Résistance et combattant dans la Brigade Alsace-Lorraine¹

par Jean-Pierre DUHARD

C'est au village de Linceuil, où ses parents étaient propriétaires-agriculteurs, que naquit Jean Gaussen, le 19 novembre 1919. Linceuil est situé dans la commune de Neuvic-sur-l'Isle (Dordogne) dont son père et son grand-père furent maires. Les Gaussen appartenaient à une famille issue d'un vieux lignage de la bourgeoisie terrienne ancrée en Périgord au XV^e siècle², comptant des magistrats aux XV^e et XVI^e siècles, des maîtres chirurgiens aux XVII^e et XVIII^e siècles puis un authentique médecin au XIX^e siècle. Aussi, était-il naturel que Jean Gaussen, suivant l'exemple de son frère aîné André, devienne également médecin.

Établi dans sa commune natale, à une époque où le « docteur » était un omnipraticien, capable aussi bien de soigner une angine que

1. Sans l'aide de Marie-Louise Gaussen, veuve du Dr Gaussen, qui a pris le temps et la peine de lire la première ébauche du texte, et de le corriger et de le compléter, il aurait souffert d'inexactitudes et d'insuffisances ; je lui renouvelle mes affectueux remerciements. Je remercie également J.-J. Gillot pour sa relecture et ses commentaires ; membre de la SHAP, il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la Résistance en Périgord.

2. La généalogie de la famille Gaussen avait été établie par l'abbé Pierre Lespine des Colombies (1757-1831), avec qui elle était apparentée par mariage. M^{me} M.-L. Gaussen possède l'original du document, et son fils Jean-Louis habite le manoir de Lespine à Linceuil, où la famille directe de J. Gaussen s'est installée en 1595.

de suturer une plaie, de réduire une fracture ou faire un plâtre, que de mettre au monde un bébé, Jean Gaussen y acquit très vite une notoriété méritée et l'estime de ses compatriotes. Un témoin de son temps le jugeait « dynamique, affable, dévoué pour ses malades », pour lesquels il était toujours disponible.

Homme d'action, donnant tout son temps à ses patients, son dynamisme le conduisit à devenir de surcroît, à partir de 1952, le médecin d'entreprise des établissements Marbot-Bata. Il s'y empressa de réorganiser le service de santé et de s'occuper de culture générale en créant une chronique de Préhistoire dans le bulletin bimensuel de l'entreprise. Car, malgré des activités professionnelles déjà contraignantes, il s'était pris d'intérêt pour la recherche des origines de l'Homme.

Le professionnel en médecine qu'était Jean Gaussen, n'avait jamais voulu être autre chose qu'un amateur en préhistoire, « effectuant des recherches à titre personnel », précisait-il. Ces recherches, qu'il publia, il les avait menées dans la grotte ornée de Gabillou qu'il releva, dans la vallée de l'Isle où il découvrit des habitats paléolithiques de plein air, et dans le Nord-Est du Mali, où il étudia, avec son cousin Michel Gaussen, différents faciès paléolithiques et néolithiques de la vallée du Tilemsi.

Son passage dans la Résistance et son engagement militaire, une période pourtant courte de son existence, l'avaient profondément marqué et il en cultiva le souvenir, voire la nostalgie, sa vie durant.

Après la « drôle de guerre » et la calamiteuse « bataille de France », sanctionnée par l'armistice de la défaite³, commença une période troublée, où les contraintes de l'Occupation et ses conséquences ne permettaient pas de suivre un parcours normal.

Jean Gaussen avait opté pour une carrière médicale et subi avec succès en juin 1940 les épreuves du P.C.B. à la faculté des sciences de Bordeaux⁴, préalable nécessaire avant le passage en première année de médecine. L'occupation et l'instauration d'une ligne de démarcation l'incitèrent à partir poursuivre ses études à Lyon. L'envahissement de la zone non occupée le 11 novembre 1942 et la suppression de la ligne de démarcation, trois mois plus tard, firent qu'il décida de revenir dans son Périgord natal. En 1943, sa 3^e année de médecine validée, il obtenait un poste de « faisant fonction d'interne en chirurgie » (terme administratif) à l'hôpital de Périgueux.

3. Voir DUHARD, 2013 et 2015.

4. C'était un certificat d'études physiques, chimiques et biologiques, dit P.C.B.

I. La Résistance

À l'hôpital de Périgueux, Jean Gaussen fut amené à donner des soins aux partisans blessés, ce qui vint aux oreilles de l'occupant. Prévenu qu'il allait être inquiété par les Allemands, il dut précipitamment quitter son service pour gagner le maquis, rejoignant successivement les groupes Mireille, Roland et Ancel (février 1944). Mireille était l'alias de Mojzesz Goldman (jeune juif polonais⁵), Roland celui de Roland Clée⁶, et Ancel celui d'un enseignant alsacien, Antoine Diener.

La famille Diener, évacuée de Strasbourg dès la déclaration de la guerre et réfugiée en Dordogne⁷, était tout entière entrée dans la Résistance, avec Paul (Popaul) et Ferdinand (Ferdy). Paul figure, avec Jean Gaussen, sur la photographie prise en 1944, à l'époque du camp Durestal, dans le jardin de M^{me} Boubaut. M^{me} Gaussen témoigne :

« Ancel était un homme remarquable pour lequel mon mari avait une très grande estime, une très grande amitié. C'était un homme très droit, d'une grande moralité. Il avait un grand ascendant sur ses hommes, qui l'admiraient. Quand il devait prendre une décision face à un dénonciateur, c'était toujours un drame pour lui. »

C'est dans sa thèse en médecine au sujet original (*Activité médico-chirurgicale dans les formations militaires du Secteur Centre de la Dordogne avant la Libération*) que Jean Gaussen a développé ce que fut son activité médico-chirurgicale dans la Résistance. Dès l'introduction de sa thèse⁸, il prévenait :

« Soucieux de présenter notre sujet de façon objective et impartiale, nous ne relaterons ici que des faits dûment contrôlés ou auxquels nous avons directement participé. Bien des détails resteront de ce fait dans l'ombre. Les conditions inhérentes à la clandestinité n'ont permis de conserver que peu de documents. Des quelques archives établies alors, une forte proportion a été détruite. Des témoins ont disparu. La tâche en est d'autant plus malaisée⁹. »

Le groupe Mireille avait été créé par Mojzesz Goldman, sur l'ordre du chef départemental des maquis, le 1^{er} juin 1943, dans la région de Sainte-Alvère, et fut dispersé en octobre suivant, après l'arrestation de Goldman à

5. Voir LE BAIL, 2001.

6. Le groupe Roland, au faible effectif, était spécialisé dans les « mauvais coups », précise M.-L. Gaussen.

7. Périgueux avait accueilli plus de 11 000 Strasbourgeois, dont près d'un tiers se fixa en Périgord et y fit souche.

8. Thèse soutenue à la faculté de Bordeaux qui obtint la mention honorable et les échanges.

9. Pour davantage de précisions, se référer à GILLOT et MAUREAU, 2011.

Périgueux. Une fraction composa le corps franc Roland en janvier 1944, formé d'un officier saint-cyrien et de huit hommes, ayant mission de reconnaître les itinéraires, d'assurer la sécurité et de ravitailler les maquis. Le groupe Ancel se constitua à Durestal, sur la commune de Cendrieux, dans un massif forestier de plusieurs centaines d'hectares, formé de taillis épais et difficile d'accès. Ce village du maquis dans les bois avait tenu bon pendant deux années, au point de devenir un lieu mythique de la Résistance en Dordogne¹⁰ et quand, le 13 mai 1972, André Malraux revint à Cendrieux, il salua ces maquisards qui avaient eu l'honneur de croire, comme le général de Gaulle, en « la France en haillons ».

Le groupe Durestal devenant trop important, avec les difficultés inhérentes d'approvisionnement, Mireille dut le limiter à 200 hommes, invitant les autres à créer ailleurs de nouveaux foyers de résistance. D'abord traqués¹¹, les maquisards devinrent plus offensifs, menant des actions de sabotage et de guérilla, mais subissant en retour à plusieurs reprises des attaques de l'occupant nazi.

S'il y avait des sympathisants à la cause de la Résistance, il y avait malheureusement aussi des délateurs, et les maquisards étaient régulièrement dénoncés et leurs camps attaqués, les contraignant sans cesse à déménager. C'est pourquoi ils sont restés peu de temps à Durestal. Le 24 juin 1944, les Allemands arrivés en force lancèrent un assaut inutile au lance-flammes : le maquis en était parti.

Mais, laissons parler Jean Gausсен :

« Il y avait, paraît-il, en temps de paix trop de médecins militaires : il a fallu constater qu'en temps de guerre, on en manquait vraiment, et c'est l'absence de secours médical immédiat qu'une dizaine de formations militaires vécurent dans le secteur centre de Dordogne, et eurent des morts, des blessés, des malades. Il y avait eu cependant, à la formation Mireille, la première constituée en Dordogne, deux étudiants en médecine. Leur présence fut de courte durée, car ils tombèrent aux mains de la police au cours de l'automne 1943. Pour avoir une formation dotée d'un médecin, il fallut attendre l'arrivée au groupe Roger du docteur Wachteille¹², puis en avril 1944, la nôtre au groupe Ancel (fig. 1). Devant l'absence du personnel médical à demeure, on devait faire appel aux médecins civils.

Malgré toutes les difficultés, ils furent largement mis à contribution. Il était parfois difficile, à cette époque, dans la pratique civile, de trouver un médecin et de l'amener auprès d'un malade. [...] Pour le médecin, les dangers

10. Le 15 juin 2013 a été inauguré à Cendrieux le chemin de la mémoire, avec une reconstitution du camp de la Résistance de Durestal, autour d'une stèle élevée en 1990 sur la position même de ce camp : « En ces lieux ont séjourné et combattu successivement le Groupe Mireille (été 1943) et le Groupe Ancel, inspecté en juin 1944 par le colonel Berger-André Malraux. »

11. Le 2 octobre 1943 eut lieu un coup de filet des GMR et de la Garde au Maine-du-Puy, commune de Saint-Vincent-de-Connezac.

12. Il s'agirait plutôt de Jean Walther : voir notice dans GILLOT et MAUREAU, 2011.

n'étaient pas négligeables à une époque où les autorités d'occupation interdisaient assistance et soins aux "terroristes". Visites et soins n'étaient pas d'ailleurs le seul service demandé au corps médical civil : il fallait y ajouter les conseils, les certificats, et enfin les transports effectués malgré la pénurie d'essence. [...]

Le groupe Mireille avait réquisitionné une ambulance automobile [une camionnette Peugeot] ; à plusieurs reprises il avait établi des listes des produits et matériels nécessaires. Tout cela n'avait pas malheureusement grande utilité dans un milieu où il n'y avait pas de médecin et où les connaissances médicales étaient forcément assez réduites. Il n'y avait heureusement que peu de malades, chose d'ailleurs aisément compréhensible dans un milieu de jeunes et d'importance numérique très restreinte. Une seule fois nous fûmes personnellement dans la nécessité d'évacuer un malade. Il s'agissait d'un jeune homme atteint de pleurésie sérofibrineuse. [...] Pendant une huitaine de jours, il dut coucher à même

le sol, protégé uniquement par quelques couvertures et par un toit de feuillage. Il dut assister à deux attaques du camp et par conséquent à deux replis. Au bout d'une semaine, la situation s'étant améliorée, on put le placer dans une maison où il attendit la guérison.

Si la maladie grave était une exception, l'état sanitaire n'en était pas meilleur pour cela. Les poux et la gale n'étaient que trop répandus. Il n'y avait pas assez de vêtements de rechange. Le savon manquait. L'eau elle-même était rare. Les conditions les plus élémentaires de l'hygiène ne s'alliaient pas toujours avec celles de la prudence. Le lavage du linge était toujours difficile et sa désinfection presque irréalisable, car on ne pouvait faire beaucoup de feu, non pas que le bois manquât, mais les flammes ou la fumée pouvaient faire repérer un cantonnement et le signaler à l'attention ennemie. [...] Il fallait apprendre aux hommes les règles de l'épouillage soigneux, non pas pour supprimer ce fléau, mais pour en arrêter les progrès. Les produits anti-gale, rares dans les pharmacies civiles, n'étaient que difficilement trouvés : ils étaient d'ailleurs inefficaces en raison du caractère généralisé de l'affection. Poux, gale et leur cortège habituel d'affections cutanées furent en définitive nos principales préoccupations.

À part cela, le domaine médical est assez restreint : traitement des bronchiteux, catarrheux et autres toussieurs par les pilules de Terpine Codéine ; distribution de caféine aux guetteurs enclins au sommeil ; soins aux pieds



Fig. 1. Jean Gausсен en tenue de maquisard avec une mitraillette, été 1944 (coll. Gausсен).

fatigués par les marches ou le port de chaussures trop grandes ou trop étroites. Parfois aussi, explications aux hommes affolés par la nouvelle de la maladie de l'un de leurs parents : tel celui qui, mortellement inquiet, voulait, malgré tous les dangers, retourner chez lui pour voir sa sœur atteinte du mal des trente-six semaines¹³ [*sic*].

Le service médical n'eut donc à s'occuper que de peu de malades ; il n'eut également que peu, très peu de blessés. C'est dans les conditions militaires de l'époque qu'il faut en rechercher l'explication. Les ordres reçus étaient formels : pas de combats rangés¹⁴. Ne pas chercher à résister devant un adversaire supérieur en nombre et se replier. Éviter toujours les effusions de sang inutiles. [...]

Pour les blessés, le résultat était malheureusement toujours le même : ils tombaient aux mains de l'adversaire. Au mois d'octobre 1943, une quarantaine d'hommes du groupe Mireille, cantonnée dans une ferme abandonnée, était encerclée et attaquée par 300 G.M.¹⁵ environ. Trois blessés tombaient aux mains de l'adversaire : l'un, le thorax perforé par une chevrotine (la police se servait alors de fusils de chasse), les deux autres servants d'une arme automatique avaient les mains et les avant-bras hachés par une rafale de mitrailleuse. Le combat nous coûtait en outre deux morts et le reste de la troupe prisonnier, hormis quelques hommes qui, se frayant un chemin à la grenade, réussissaient à échapper¹⁶.

Au mois de mars 1944, le groupe Ancel, plus heureux, put se replier, mais laissait à l'adversaire un homme atteint d'une balle dans l'abdomen¹⁷. Nous bornerons là ces quelques exemples destinés à prouver ce fait : beaucoup de nos blessés ne purent être récupérés par nous. [...] C'était toujours pour le médecin un problème moral angoissant que d'être en face de ce dilemme : ou bien envoyer le blessé dans un hôpital civil et l'exposer à la police française et, bien plus grave encore, à la police allemande, ou bien le garder au camp, lui faire courir le risque du manque de soins et de surveillance médicale, et l'exposer sans défense à tous les dangers de la vie du partisan. Si, pour une plaie de l'abdomen ou une blessure superficielle, le doute n'était pas permis, d'autres, par contre, nous laissaient dans un cruel embarras. Le cas Pauly, par exemple.

13. Allusion à la 36^e semaine de grossesse, où le terme est proche et la gestante, dolente, impatiente d'en voir le terme.

14. Sur la stratégie et la tactique relevant du cycle attentats-répression des groupes FTP, voir GILLOT, 2007a et 2007b.

15. Les Groupes mobiles de réserve étaient des unités paramilitaires créées par le gouvernement de Vichy, et dont le développement fut l'affaire de René Bousquet, directeur général de la police nationale.

16. Un Géorgien déserteur (Abouladzéin) suicidé et 5 autres pris (voir notices dans GILLOT et MAUREAU, 2011).

17. En mai 1944, une dizaine de garçons de 15 à 24 ans attendant leur départ pour le groupe Ancel cachés dans une ferme à Marsaneix sont mitraillés ; un seul en réchappa. Il s'agit de M. Albert qui, chaque année, était présent à la journée du souvenir en juillet à Marsaneix où se retrouvaient tous les anciens résistants du groupe Ancel. Le 16 juin, à Marsaneix, les Allemands attaquent le camp de Martel du maquis Ancel sur dénonciation de deux Français ; René Krig fut tué au combat (LAGRANGE, 1993).

Au mois de mai 1944, le lieutenant Francine¹⁸, chef des maquis A.S. du secteur centre, nous prévenait à l'hôpital de Périgueux où nous assurions alors les fonctions d'interne en chirurgie qu'il y avait un blessé grave au groupe Ancel : cette formation cantonnait alors à Cheaulnes sur la commune de St-Astier [en fait, Chaulnes à Grignols, canton de Saint-Astier]. Nous trouvions là, dans une maison abandonnée, un jeune homme, blessé quatre heures auparavant par une balle de revolver américain type Colt, calibre .440 (soit 12 mm environ). Il présentait une plaie transfixiante du cou avec un orifice d'entrée punctiforme exactement à un centimètre au-dessus de la partie moyenne de la clavicule droite, un orifice de sortie situé entre les saillies des sixième et septième apophyses épineuses cervicales. On notait une hémiparésie droite avec syndrome de Claude Bernard Horner¹⁹ et rétention vésicale. À part cela, rien de notable à signaler.

Pas de choc, l'état général était bon. Le traitement était aussitôt entrepris : sérum antitétanique, sérum antigangréneux, pansements humides, sulfamides à titre préventif. Nous n'avions pas de sonde vésicale ; un agent de liaison dut, en pleine nuit, parcourir en vélo une vingtaine de kilomètres pour en rapporter une. On avait envisagé son transport dans un hôpital civil. Avec l'amélioration constante qui se manifesta les jours suivants, nous n'eûmes pas à nous résoudre à cette solution. Le quatrième jour, les mictions revenaient spontanément. Deux mois plus tard, ne conservant qu'une très légère hémiparésie, il reprenait sa place de combattant. [...] »

L'état-major FFI²⁰ avait partagé la Dordogne en trois zones triangulaires²¹ de surface comparable : les secteurs nord, centre et sud. Le centre était étendu de la Gironde à la Corrèze et couvrait une zone d'environ 300 km² ; il était lui-même découpé en trois sous-secteurs : de Ribérac (extrémité ouest) où opéraient les groupes Roland, Pichardie et Éric ; de Vergt (centre) avec le groupe Ancel, une partie du groupe Roland et l'état-major FFI ; de Thenon (est) où se trouvaient les groupes Roger et Mercèdes. Celui de Vergt, où exerça Jean Gaussen, avait la particularité de disposer d'un système médico-chirurgical autonome.

« Parmi tous les problèmes posés par le soulèvement du 6 juin 1944²² et le déclenchement des opérations militaires, la question du service de santé était de toutes, celle dont la solution paraissait la plus malaisée. Nos craintes sans doute avaient été vaines, car, en quelques jours, une organisation définitive fut étudiée et mise au point jusque dans ses moindres détails. Nous eûmes il est

18. Joseph Francheteau (notice dans GILLOT et MAUREAU, 2011) qui fut présent lors du mariage de J. Gaussen.

19. Quatre signes cliniques le caractérisent : chute de la paupière, fermeture de l'iris, œil rentré et dilatation vasculaire ; ils témoignent d'une atteinte du tronc sympathique cervical.

20. Plutôt de l'Armée secrète et les Francs-tireurs et partisans, selon J.-J. Gillot.

21. PENAUD, 2013, p. 76-77.

22. Le 6 juin 1944, jour du débarquement allié sur les plages de Normandie, les mouvements de la Résistance lancèrent différentes actions : sabotages ferroviaires, attaques de garnisons ennemies, aménagement d'aires de parachutages, etc. On assista aussi à la constitution de groupes armés et à des exodes vers les maquis.

vrai quelques organisateurs très compétents. C'est aux environs du 10 juin, au cours d'une réunion qui se tint au P.C. de l'état-major départemental F.F.I., que fut débattue la question du service de santé et qu'un plan d'ensemble applicable à tout le département nous fut proposé. »

C'est le professeur René Fontaine, chirurgien à l'hôpital de Clairvivre²³ à Salagnac, où avaient été transférés les services de l'hôpital civil de Strasbourg en septembre 1939, et qui avait refusé de retourner en territoire annexé par les Allemands, qui proposa l'organisation d'un service de santé départemental. Mais il se heurta à des réticences, tant des médecins, qui voulaient rester au contact des hommes, que des militaires qui doutaient à la fois de la sécurité des routes pour évacuer les blessés, et de l'aide étrangère espérée. Pourtant, dans les débuts, les troupes allemandes s'étant regroupées dans les localités importantes, laissant les routes secondaires relativement libres, ce système centralisé fonctionna assez bien. Mais, avec l'arrivée de renforts allemands, les résistants se firent massacrer sur les positions qu'ils essayaient de tenir, et ce fut du 18 au 21 juin 1940, les affaires de Mouleydier, Saint-Germain-et-Mons, Pressignac, Vicq et Grand-Castang, avec les villages incendiés et pillés par la 11^e *Panzer Division*. C'est une des colonnes de cette unité, surnommée la *Gespenster Division* (division fantôme), commandée par le major Karl Bode, qui fut à l'origine de ces événements tragiques²⁴. À l'issue de ces événements, J. Gaussen écrit dans sa thèse : « On ne revit plus M. le professeur Fontaine ».

Le 25 juin, deux médecins installés à Lamonzie-Montastruc, les docteurs Foster et Schiffmann, tombaient aux mains allemandes²⁵. Le système des centres médico-chirurgicaux fut alors abandonné, car il n'était pas adapté aux conditions de la guérilla :

« Le système de centres importants drainant blessés et malades de toutes nos régions nous parut toujours d'une pratique par trop dangereuse, et nous nous ingéniâmes constamment à éviter cette solution. L'absence voulue de grosses formations sanitaires, la dispersion systématique des blessés furent les principales caractéristiques de l'organisation du service de santé dans le secteur centre de la Dordogne. Ce fut notre souci constant que de lutter contre une centralisation trop dangereuse dans les conditions inhérentes à la guérilla. [...]

Engagés d'ordinaire par petites formations, ne disposant pas de brancard et encore moins d'ambulance, les hommes déposaient généralement leurs blessés dans la première maison qui leur paraissait réaliser le maximum de sécurité possible. L'attitude de la population civile fut, à cet égard, admirable. Ce furent les civils qui ramassèrent les blessés isolés, leur donnèrent les premiers soins et enfin les hébergèrent malgré les risques que leur faisait courir une telle présence.

23. Au début de 1940, Clairvivre accueillit Irène Joliot-Curie, enfuie de Paris, qui partit installer avec son mari leur centre de recherche à Clermont-Ferrand, en cachant leur radium aux Allemands.

24. Il y aurait eu 175 maisons détruites et 65 morts probables, selon Jean-Jacques Gillot.

25. Notices sur eux et Fontaine, dans GILLOT et MAUREAU, 2011.

À maintes reprises, les troupes allemandes incendièrent des fermes où avaient séjourné des partisans, et exécutèrent ceux qui leur avaient porté secours. Malgré cela, nous n'enregistrâmes jamais un seul refus.

La manière dont nous étions prévenus variait toujours selon les cas. Les comptes rendus envoyés aussitôt au P.C. du groupe par la formation engagée nous indiquaient l'endroit où nous devons nous rendre. S'il s'agissait d'un isolé, comme c'était souvent le cas, les A.S. locales nous prévenaient par un agent de liaison ou par message téléphonique. Nous partions alors, utilisant le moyen de locomotion qui nous paraissait le plus approprié. Au début, le vélo fut notre moyen de déplacement favori. Nous pouvions aller ainsi partout, emprunter les routes interdites, utiliser les chemins de traverse, voire même sous les apparences d'un paisible voyageur, traverser une localité occupée par l'ennemi. Sauf nécessité contraire, nous circulions de nuit, ce qui réduisait au maximum les risques de rencontre avec l'adversaire. Plus tard, dès que les circonstances le permirent, nos déplacements se firent en automobile, moyen certes bien plus préférable, car moins fatigant et combien plus rapide. [...]

Le 12 juin 1944, une petite formation motorisée allemande, forte de 9 automitrailleuses, se dirige vers Manzac. À 1 km environ de cette localité, une quinzaine d'hommes de l'A.S. locale sont en position. Devant la supériorité de l'adversaire, ils se replient et, à travers un espace découvert, sont pris sous le feu des mitrailleuses et des canons légers ennemis. Un des hommes est atteint d'une balle de mitrailleuse. Les Allemands hésitant sans doute à entreprendre une poursuite sur un terrain propice aux embuscades s'éloignent rapidement. Peu après, le blessé est ramassé par ses camarades qui, aidés de quelques civils, le pansent sommairement et le transportent chez ses parents qui habitent non loin de là dans une maison isolée.

Prévenus, nous partons aussitôt, accompagné de notre frère qui, interne aux Hôpitaux de Bordeaux, est certainement plus compétent en matière chirurgicale. La bicyclette est le seul moyen de locomotion raisonnablement praticable. Certaines routes sont barrées, les autres sillonnées par les patrouilles allemandes. Quelques heures auparavant, un véhicule de notre groupe a été pris en chasse par un blindé allemand et incendié. Les deux occupants ont été retrouvés carbonisés. À 3 heures du matin, après avoir parcouru une vingtaine de kilomètres, nous sommes auprès du blessé [...]. »

Il s'agit, expliquait Jean Gausson, d'un jeune homme de 20 ans, en état de choc, présentant un vaste épanchement sanguin dans la région dorsale supérieure, avec une trace d'impact par balle. Intransportable, il doit être laissé sur place, après administration de tonicardiaques et de sulfamides. Son état s'étant amélioré, un médecin de passage le fait transporter au douzième jour sur le centre médico-chirurgical de Trémolat, mais il doit être déplacé d'urgence vers Belvès, puis Sagelat où on lui extrait le 25 juin une balle de 8 mm de la fosse sous-épineuse gauche. Le lendemain les blessés du centre doivent être de nouveau évacués sous le feu de mitrailleuses et aboutissent à Saint-Germain, à la limite de la Dordogne et du Lot-et-Garonne, pour revenir à Sagelat le 28. Le 6 juillet, le jeune homme, remis de sa blessure, est amené au P. C. Ancel, qu'il

quitte le lendemain, quelques heures avant une attaque allemande. Il survivra, mais aura un accident de chemin de fer, nécessitant une amputation de jambe...

« Le système du traitement sur place imposé par les circonstances nous donna toujours des résultats très satisfaisants. Il présentait néanmoins des inconvénients assez nombreux et surtout n'était pas toujours applicable. La nécessité d'une surveillance médicale constante ou l'emploi d'un matériel difficilement transportable nous obligèrent à créer un centre d'hospitalisation. Dès les premiers jours de juin, nous envisageâmes la création d'un petit hôpital aux conditions suivantes :

1°) Ne pas être à proximité immédiate d'un groupe de partisans ou d'un centre d'activité clandestine, afin d'éviter au maximum les dangers d'une incursion allemande. 2°) Être suffisamment simple pour pouvoir être évacué dans les plus brefs délais. 3°) N'y recevoir que des blessés ou malades capables de marcher et dont l'évacuation ne pose, de ce fait, pas de problème délicat. 4°) Dans le cas contraire, n'admettre que ceux dont l'état nécessite une surveillance médicale constante. »

Recherchant un local offrant le maximum de sécurité possible, c'est le village de Vergt (entre Bergerac et Périgueux) qui fut choisi, étant au centre de tout le mouvement clandestin du secteur et à proximité de l'état-major et de la préfecture (à Breuilh, château de Mondignéras, propriété de Marcel Jeammet). Une infirmerie fut installée dans une ferme isolée un peu à distance et à l'orée d'un bois. Elle resta là jusqu'à la Libération, même si, à plusieurs reprises à la suite d'alertes, les malades et blessés durent être répartis dans des maisons accueillantes, comme la famille Dubost, qui eut presque en permanence un partisan à cacher. Ce n'était pas sans risques, les Allemands étant très vigilants : le 12 juin 1944, Marie Dupuy, agent de liaison du maquis, était arrêtée à Église-Neuve-de-Vergt et fusillée le lendemain à Limoges.

L'épicier Gabriel Beney, caporal des Chasseurs alpins, fait prisonnier, évadé de son stalag et devenu le capitaine Marianne, créa le noyau de résistance locale, et Vergt devint la « petite capitale du maquis ²⁶ », qu'elle contribuait à ravitailler. Malgré l'occupation et les restrictions, les boulangeries Jerva et Saintouis fournissaient les hommes du maquis – 3 000 pains mensuels pour M. et M^{me} Saintouis ! Le jeune Lafon, fils du boucher, aurait voulu rejoindre le maquis, mais resta au magasin pour ravitailler ses camarades. M. Teillaud, derrière sa façade d'inoffensif quincaillier, était le grand agent ravitailleur des groupes de résistants. M. Chapoulie, le coiffeur, faisait régulièrement le tour des camps pour offrir ses services, résistant à sa façon, au ciseau et au rasoir. Les gendarmes ne se contentaient pas de protéger les maquisards, comme le

26. Le village a fait l'objet d'un article illustré avec ce titre dans la revue *Voir*, n° 22 (archives Duhard). *Voir* était publié en français par l'O.W.I. américain (Office of War Information) ; d'abord édité sous forme de tracts, le magazine est publié en grand format à partir du n° 11 (fin août 1944) et vendu dans les zones libérées. Sa parution prend fin avec le n° 36 du 15 septembre 1945.

lieutenant Levêque, ils s'y joignirent eux-mêmes. La jeune préparatrice en pharmacie Marcelle Murat, 18 ans, « la plus héroïque femme de Vergt », mérita par son dévouement la croix de guerre.

Le ravitaillement était un problème récurrent pour ces hommes qui devaient se cacher et pour ceux qui les aidaient, le risque d'une dénonciation pesant sur les uns et les autres. Leur quotidien était fait de viande bouillie et de patates, une nourriture devenue lassante à la longue, sans l'apport de vivres frais. M^{me} Gaussen se souvient qu'un jour où Ancel et son mari avaient été priés de rester déjeuner dans une ferme, on leur avait demandé ce qu'il leur ferait plaisir de manger : « De la salade » avaient-ils répondu sans se concerter ! Il y eut aussi des sardines. Paul Meyer raconte :

« Le 30 avril 1944, un ami nous signale en gare de Marsac, un convoi de ravitaillement allemand. C'est une bonne aubaine et une opération est aussitôt mise sur pied. Une équipe est désignée, qui se rend un soir dans l'enceinte de la gare à bord de l'habituel camion Bata, conduit par son chauffeur alsacien. Celui-ci gare son véhicule en travers des rails devant la porte scellée d'un wagon que les camarades fracturent aussi discrètement que possible. Le contenu est constitué de cartons dont un, éventré, laisse voir des sardines à la tomate. Le camion est chargé à plein de cartons à tel point que son chauffeur se demande comment il va bien pouvoir sortir son engin surchargé sans rien casser²⁷ ».

Les hommes se réjouirent d'abord de cette manne, eux pour qui le quotidien était fait davantage de privations que de bombances. Mais au bout de quelques jours de ce menu d'abord apprécié, mais invariable, ce « plat de Résistance » devint écœurant et plus personne ne voulut en manger.

Cette mainmise sur les sardines des Allemands eut lieu le jour où J. Gaussen fut transféré du groupe Rolland (dans lequel il n'était resté que très peu de temps) au groupe Ancel. En effet, ce dernier, bien que plus important que le groupe Rolland, était dépourvu de médecin. Le transfert du « toubib » (J. Gaussen) à la demande d'Ancel eut lieu ce jour-là. Le groupe Rolland était venu des environs de Mensignac et Ancel et les siens étaient venus de Durestal. Les hommes parlaient ensuite du « camp des sardines ».

En raison de la possibilité de combat régulier entre les quelque 2 000 résistants armés et les forces allemandes, et de l'arrivée massive de blessés, un centre d'hospitalisation avait été exigé des A.S. (autorités sanitaires), et préparé au Fraysse près de Sarlat, mais ne fonctionna jamais. De tout temps, les directives supérieures ignorèrent les réalités de terrain...

« Il n'était pas dans l'ambition des médecins du maquis de créer des formations chirurgicales importantes et inutiles. Nous n'avions, de militaires, que la nécessité de porter des armes et de soigner des combattants. Nous restions

27. *Bulletin de l'Amicale des anciens de la Brigade Alsace-Lorraine*, n° 1, 1947.

civils de tempérament et de doctrine et, dès que cela nous fut possible, nous fîmes transporter dans les centres chirurgicaux civils déjà institués, les malades et les blessés qui étaient encore sous notre garde à la libération du département. Selon leur convenance, les blessés furent évacués sur les hôpitaux civils de Périgueux ou Bergerac. Ceux qui pouvaient être soignés à domicile furent envoyés chez eux. À tous, nous avons établi un certificat détaillé des circonstances et de l'état des blessures, des soins reçus. Une copie de ce certificat a été remise par nos soins au service de santé militaire qui, à cette époque, commençait alors à se recréer. Notre rôle de médecin du maquis était terminé. »

Le nombre de pertes humaines qu'eut à déplorer Jean Gausсен pendant son temps de maquis fut restreint, mais les blessés furent aussi peu nombreux, beaucoup moins que les morts : un blessé pour quatre tués, environ. Car, aux francs-tireurs qu'ils étaient, il n'était pas fait de quartier ni par les Allemands, ni par la Milice. Les tracts distribués, signés par *Der Oberbefehlsaber* (le Commandement suprême), ne laissaient aucune place au doute : « Quiconque poursuit la lutte et ne dépose pas les armes sera considéré comme franc-tireur et fusillé sans rémission. »

Et Jean Gausсен en rapporte de nombreux exemples, dont ceux du lieutenant Mary et de l'adjudant Wirth blessés lors de l'attaque du P. C. Ancel à La Porcherie, découverts achevés d'une balle dans la nuque, et d'un autre atteint d'une dizaine de balles de mitraillette et retrouvé le massif cranio-facial intégralement écrasé.

« Le 22 juin [1944], le groupe Roland, cantonné au château de la Feuillade [Coursac], était attaqué par les troupes allemandes. Après un vif combat, les hommes étaient obligés de se replier. Seuls restaient sur place un grand blessé et l'infirmier porteur d'un brassard à croix rouge. On les retrouva plus tard, tous deux exécutés.

Le 27 juillet, à Lespinasse [Saint-Germain-du-Salembre], un détachement du groupe Roland était encerclé puis parvenait à se dégager. La formation F.T.P. François, venue lui porter aide, était encerclée à son tour et perdait vingt-neuf hommes. Le bilan total du combat s'établissait ainsi : trente et un tués, pas un seul blessé. À cette règle, il ne fut fait qu'une seule fois exception à notre connaissance. Il s'agissait d'un homme du groupe Roland blessé à l'abdomen lors d'une attaque d'un train²⁸. Ses camarades crurent bon de l'évacuer à Périgueux. La voiture fut arrêtée, le chauffeur exécuté ; le blessé par contre fut admis à l'hôpital allemand et opéré. Il mourait d'ailleurs quelques jours plus tard. [...]

Simon, par exemple, homme d'un certain âge, avec un éclatement de la tête humérale droite pouvait encore, de sa main gauche, se défendre et continuer à tirer. Le lieutenant Roland, blessé au genou, tirait encore à travers sa voiture renversée, abattait deux Allemands puis prenait la fuite sous le tir de l'adversaire. [...] Le capitaine Éric, grièvement blessé le matin même avec

28. Il ne s'agit pas du coup de main du 26 juillet en gare de Neuvic.

section de l'artère poplitée et, violemment choqué, donnait encore des ordres de son lit et se réjouissait en entendant le bruit des canons de 75 qu'il avait pris à l'adversaire quelque temps auparavant et qu'il avait, ce jour-là, donné ordre d'essayer [...] ».

Par un miraculeux hasard, les frères Gausсен se trouvaient chez le capitaine Éric ce jour-là. Leur intervention rapide et efficace lui sauva sans doute la vie.

« L'affaire d'Atur, le 15 août 1944, nous mit dans la nécessité d'aller sur le lieu de combat, de pratiquer en passant quelques examens médico-légaux sur des cadavres découverts dans les bois, ou que nous dûmes faire déterrer, d'amener ensuite les deux blessés graves découverts chez les paysans qui les avaient hébergés. »

Le premier avait été blessé par trois projectiles à la face avec arrachement de la lèvre et destruction du maxillaire inférieur, et au thorax avec fracture claviculaire et hémorragie veineuse, outre une plaie en séton. Le second portait une blessure du bras gauche qui était tendu et augmenté de volume. Toute une nuit fut nécessaire pour soigner, sans aide, ces deux hommes, qui guérirent d'une façon parfaite. Une nuit du 6 juillet, opérant un blessé atteint au poumon gauche et à la fesse, Jean Gausсен dut à deux reprises interrompre ses gestes pour ranimer les porte-lanternes, incommodés par l'éther anesthésique et la vue du sang.

À la pénurie de personnel, s'ajoutait le manque de matériel, de médicaments et de fournitures médicales. Il dut opérer souvent à mains nues, avec des instruments simplement flambés à l'alcool. Quand la petite trousse d'urgence péniblement réunie fut détruite par l'ennemi, il dut faire appel au Dr Jean Poinot, responsable depuis novembre 1943 du groupe de résistants Tête à l'hôpital Saint-André de Bordeaux. Qu'il me soit permis d'évoquer un souvenir personnel : quand je préparais l'externat des hôpitaux en 1962, mais encore étudiant-stagiaire, je fis connaissance avec la salle du Dr Poinot (salle 10, je crois), et entendis parler alors de son rôle dans la Résistance et de son amitié avec l'ex-général Chaban, devenu Chaban-Delmas et député-maire de Bordeaux²⁹. On racontait que Poinot avait eu recours, avec succès, à de l'alcool iodé en perfusion pour traiter une septicémie chez un maquisard blessé par les Allemands.

Le Dr Poinot, entré très tôt en Résistance, dès juin 1940, alors chirurgien-résident à l'hôpital Saint-André, avait constitué la première

29. Le Dr Poinot fait l'objet d'une vitrine dans les salles du Centre national Jean Moulin, à Bordeaux, musée et centre de documentation de la seconde guerre mondiale, qui présente des collections consacrées à la Résistance, à la Déportation et aux Forces françaises libres. Ce centre a été créé en 1967, à l'instigation de Jacques Chaban-Delmas.

ambulance chirurgicale clandestine de Dordogne, envoyée à partir du 6 juin 1944 et commandée par un interne en chirurgie, André Gaussen, le frère aîné de Jean. Les interventions délicates qu'avait à pratiquer Jean Gaussen se faisaient généralement avec son frère aîné, plus expérimenté :

« Nous opérions généralement à deux. Notre frère assurait le rôle de chirurgien, nous-même celui d'aide. Deux personnes n'étaient généralement pas de trop pour une intervention où l'acte chirurgical proprement dit ne constituait qu'une partie du travail. Il nous fallait souvent lâcher la pince ou le ciseau pour surveiller le blessé, examiner l'état de sa pupille ou de son pouls ou venir en aide aux assistants. Il fallait s'arrêter parfois pour orienter la table et obtenir un meilleur éclairage, distribuer des conseils sur la manière d'ouvrir un tube de catgut, de fabriquer un drain ou une mèche. On était donc obligé d'évoluer parmi un groupe nombreux de personnes dont le sens chirurgical n'était pas toujours très avisé. L'anesthésie produisait toujours sur ces hommes peu habitués à la chirurgie une forte impression, car nous opérions sur des malades à la limite du sommeil et qui s'agitaient énormément. Nous terminions ces séances opératoires couverts de sang, fatigués, et surtout avec un mal aux reins provoqué par une position si inconmode.

À l'occasion, nous servions de médecin légiste. Non pas qu'il nous fut demandé souvent de constater un décès, mais nous étions les mieux qualifiés pour apprécier sur les cadavres les causes de la mort. Des différentes constatations que nous avons pu faire, il ressort nettement que les troupes allemandes achevèrent systématiquement les blessés. Durant l'attaque du P.C. Ancel à La Porcherie³⁰, nous voyons personnellement tomber un homme à un moment où, l'ennemi en progression à une vingtaine de mètres, le temps de laisser aux Allemands le loisir de prendre quelques parachutes et d'incendier la masure qui nous servait de gîte. Une demi-heure après, nous revenons sur la position. L'homme tombé est retrouvé atteint de deux balles : une dans la région thoracique, l'autre dans la tête avec orifice d'entrée dans la région occipito-bulbaire et sortie dans la région malaire gauche. La blessure thoracique à trajet antéro-postérieur a manifestement été faite la première. La seconde, faite à bout portant, est simplement un coup de grâce. »

Mais, outre son activité chirurgicale et médico-légale, on demandait parfois conseil à Jean Gaussen quand il y avait lieu de juger et condamner des responsables de collusion avec l'ennemi, de dénonciation, ou de port d'armes contre la Résistance :

« Bien des individus que nous avons approchés et qui s'étaient rendus effectivement coupables d'actions criminelles contre nous étaient des débiles mentaux. En dehors de voyous que seul l'argent attirait, il y avait des imbéciles, des diminués chez qui l'inconscience, une cupidité puérule, la peur surtout étaient des cordes que les Allemands utilisaient dans leurs desseins policiers. À

30. Il s'agit sans doute du lieu-dit Les Porcheries, à Cendrieux.

côté de ces gens effectivement coupables sinon responsables, il y avait ceux que la rumeur publique accusait par méchanceté, jalousie, ou passion politique et aussi ceux dont la bêtise ou la peur étaient seules responsables de leurs ennuis. Il nous fut souvent donné d'intervenir auprès des autorités responsables pour essayer de disculper certains dont l'inconscience nous paraissait expliquer l'attitude suspecte, pour charger d'autres, au contraire, dont le comportement spécial nous donnait à croire qu'ils jouaient ce rôle de simulateur bien connu en médecine légale et en psychiatrie.

Les prisonniers, surtout ceux-ci ne pouvaient être gardés longtemps en raison de notre instabilité militaire. Une relaxation pouvait nous faire prendre. D'un interrogatoire long et difficile auquel nous assistions généralement et où nous n'avons personnellement jamais vu exercer de violences, il devait résulter un verdict. Les chefs militaires, du moins ceux que nous avons personnellement connus, préféraient dans le doute épargner un coupable plutôt que de punir un innocent. Les débiles et les tarés furent toujours l'objet de mesures particulières. Camarades habituels de ceux qui décidaient, nous avons toujours, dans ces cas, cherché à minimiser les délits invoqués. Trop souvent, nous avons demandé grâce pour des individus repentants d'abord qui, relâchés, retombaient aussitôt par faiblesse dans les mains de la "Gestapo"³¹ : tel celui par exemple qui, dans les rues de Périgueux, accompagné de deux policiers, devait reconnaître, parmi les passants, les hommes armés qu'il avait vus dans les bois.

Par contre, il nous arrivait parfois de charger certains, dont la vie privée antérieure nous paraissait plus punissable que les faits criminels récents. C'est ainsi que nous ne regrettons pas l'exécution d'un dénonciateur avéré dont le crime principal à nos yeux était d'être depuis longtemps un tortionnaire et un bourreau d'enfants. Il fut toujours reproché à notre groupe par la population civile d'être trop clément et d'avoir épargné des coupables. Nous avons la satisfaction morale de n'avoir pas exécuté d'innocents. [...] »

Parmi ceux qui venaient rejoindre la Résistance, rend compte Jean Gausсен, il y avait des malades, voire des infirmes, qu'il était difficile de renvoyer dans leurs foyers, leur absence ayant souvent attiré l'attention de l'autorité occupante, les rendant hors-la-loi. Pour éviter des revendications ultérieures, la direction du service départemental FFI avait décidé de faire dresser un bilan complet de leur état physique. Mais, témoigne Gausсен :

« Ces hommes ne nous causèrent que peu d'ennui, et nous n'eûmes jamais à enregistrer ces réclamations continuelles qu'émettent d'ordinaire les malades désireux d'obtenir la réforme. [...] »

Pour terminer, nous citerons brièvement le cas d'un de ces soi-disant inaptes. Au groupe Ancel se trouvait un jeune homme porteur d'un pied bot d'origine traumatique. Il était venu là, échappant ainsi au travail outre-Rhin, dont ne le dispensait pas son infirmité, car les Allemands se montraient à cet

31. Terme convenu, mais en fait, il conviendrait mieux de dire la *Sipo-SD* (*Sicherienstpolizei*), car la Gestapo « exerçait » dans les frontières du Reich allemand, précise J.-J. Gillot.

égard beaucoup moins difficiles que nos médecins militaires. Il nous rendit de très grands services. Coiffeur de métier, il continua tout naturellement à exercer sa profession. Entre-temps, employé aux travaux auxiliaires, il fut tour à tour cuisinier, garde-magasin, radio, armurier. Il participa même à quelques opérations militaires. Au mois d'octobre 1944, au sein de la Première Armée française, notre groupe devint une unité régulière. Des visites d'incorporation eurent lieu. Sur sa demande et en dépit des règlements, nous le classâmes service armé. Prenant dans les services auxiliaires la place d'un combattant, il sut, comme auparavant, se rendre très utile. Il fut blessé au cours de la campagne d'Alsace. Il ne nous causa qu'un seul ennui : ce fut le jour où M. l'intendant, examinant les comptes de l'Officier des détails, découvrit une somme d'argent portant en regard cette mention : achat de chaussures orthopédiques. »

Le « jeune homme au pied bot » était M. Mazière, qui fut par la suite coiffeur à Saint-Laurent-des-Hommes. Il décéda en 1999.

Après avoir parlé de l'hygiène des cantonnements et de l'alimentation des Résistants, Jean Gausсен abordait le recrutement médical : faute de médecins militaires de carrière, le poste de médecin-chef dut être attribué à un civil :

« Cela ne fut pas plus mal. Le docteur Meredieu remplit ce poste difficile avec un tact, une libéralité intelligente et consciencieuse à laquelle on n'est pas habitué dans la pratique de la médecine militaire. Il le fallait, d'ailleurs, car ses subordonnés n'auraient pas été autrement faciles à commander. »

Et Jean Gausсен, un jeune homme alors âgé de 25 ans, était de ceux qui réclamaient une indépendance dans les initiatives à prendre en matière médicale, car seul le praticien confronté aux problèmes sanitaires sur le terrain, était à même de prendre la bonne décision. Cette indépendance, tout en observant les contraintes légales, il la manifesta dans sa pratique de préhistorien, ne se réclamant d'aucune école, et ne sollicitant aucune aide de personne. Ce qui ne l'empêcha nullement d'établir des relations d'amitié avec François Bordes, autre esprit indépendant, et Denise de Sonnevill-Bordes.

Il poursuivait :

« Périgourdins et Alsaciens, tous constituaient une équipe cohérente où les différents éléments ne demandaient qu'à s'entre aider dans le sens général de la sauvegarde commune. Tous solides et pleins de santé, ils pouvaient assurer ce service médical difficile, qui consistait alors à dormir dehors, à circuler toujours, à soigner un peu, à combattre quelques fois et à vivre dans l'angoisse perpétuelle et la prévision des catastrophes. Tous sont en effet dans la nécessité de porter les armes avec la trousse à pansements. Certains ont une prédilection pour le revolver qui se camoufle et reste efficace, d'autres portent la mitrailleuse anglaise si précieuse dans les rencontres inopinées, certains circulent même avec un mousqueton. Nous préférons la grenade qui se dissimule et reste une arme

dans les cas désespérés. Pour nous, médecins de réserve, ces armes redoutables n'étaient pas comme la badine ou la sacoche parfois vide des instruments de parade. Pris et considérés comme francs-tireurs, nous aurions été passés par les armes. Tout était préférable à la capture. »

À propos de ces armes, M^{me} Gausсен évoque un autre souvenir. Une nuit, le groupe Ancel devait récupérer un agent anglais parachuté. Ils virent tomber du ciel un petit bonhomme, tenant à la main un grand pistolet, qu'il ne lâcha pas le temps qu'il roula dans l'herbe. Il s'agissait de Peter Clark, alias Jean-Pierre, parlant très bien le français, mais avec un accent britannique prononcé. Il s'en inquiétait d'ailleurs, demandant si, en cas d'arrestation les Allemands, avec ce prénom de chez nous, se rendraient compte qu'il n'était pas Français ? Il lui fut répondu par un éclat de rire, avec le conseil de se garder de parler.

Ce « Jean-Pierre » avait pour mission d'apprendre aux jeunes résistants le combat individuel et le maniement des armes et des explosifs, également parachutés, et nouveaux pour eux. C'est au moulin du Rosier (dans les environs de Saint-Paul-de-Serre) où ils s'étaient réfugiés que ces jeunes maquisards suivirent leur instruction, groupés devant l'agent anglais, qui s'était hissé sur une meule de foin pour mieux leur faire les démonstrations. Il avait dû apprécier les spécialités périgourdines, car il avait fait la promesse qu'en cas de victoire, il irait faire « chabrol » dans un des plus chics restaurants de Londres. Et il paraît qu'il tint sa promesse. Il n'est pas dit si, devenu plus tard ambassadeur, il habitua ses hôtes à cette vieille pratique typique du Périgord qui consiste à verser du vin dans le bouillon d'une assiette de soupe et à boire le mélange directement à partir de l'assiette. M^{me} Gausсен précise :

« Au cours des dernières années de sa vie, Peter Clark et mon mari entretenaient une correspondance empreinte d'estime et d'amitié. Lors de son décès (le 26 juin 2009), des amis anglais eurent l'amabilité de m'envoyer l'article de presse paru en son honneur ».

La thèse de Jean Gausсен s'achevait sur un exposé de ses rapports avec le commandement, « toujours empreint de la plus franche cordialité et souvent même d'une parfaite camaraderie ».

« Nous avons affaire à des gens énergiques, autoritaires, mais intelligents. Tous ceux que nous avons connus ne combattaient pas par passion politique. Il y avait tous les degrés : du catholique mystique à l'athée convaincu, du monarchiste au communiste. C'était une chose appréciable pour la plupart des médecins dont le caractère un tantinet sceptique se serait mal plié à des règles issues d'une doctrine politique trop étroite.

Au point de vue médical, nous fûmes toujours facilités par une très large et intelligente compréhension de la part des autorités. Jusqu'à la libération totale de la Dordogne et avant que l'arrivée des persuadés de la dernière heure

ne vienne donner à beaucoup l'envie des "parachutages de galons", la question des grades ne se posait guère. Les ordres médicaux du médecin n'étaient pas discutés : il faut dire que nous avons toujours soin de les donner de façon telle qu'ils soient conciliables avec les nécessités et les possibilités militaires [...]. S'il nous fut donné parfois de participer sur ordre à des opérations militaires ou de remplir des missions de renseignements extra-médicales, ce fut toujours que l'affaire pouvait paraître en accord avec les conditions morales et techniques que nous conférait notre métier de médecin.

Notre autorité sur les hommes découlait naturellement de notre plein accord avec les chefs [...]. Ce bon fonctionnement des rapports entre le médecin et les chefs, et entre le médecin et les hommes, nous ne l'avions que peu rencontré auparavant dans les formations militaires, ni ne l'avons souvent retrouvé depuis. À l'époque où tous sentaient la nécessité de se serrer les coudes, s'il s'éleva parfois des différends, ce ne fut jamais à l'occasion de mesquineries ou de questions de préséance³². »

II. La guerre

Après la libération de la Dordogne, une partie des maquisards rejoignit les troupes alliées occupées à réduire la poche de Royan, alors que le groupe Ancel en totalité se portait volontaire pour rejoindre le front des Vosges. C'est Antoine Diener (Ancel) qui prit contact avec le commandant Jacquot et Malraux (alias Berger) et permit à ceux-ci, appuyés par le général de Lattre de Tassigny, de constituer la Brigade indépendante Alsace Lorraine (B.A.L.)³³ (fig. 2, 3, 4).

Cette Brigade, forte de 3 500 hommes, comportait trois bataillons : « Metz », originaire des maquis d'Aquitaine, « Mulhouse », originaire de Savoie et Haute-Savoie, et « Strasbourg », originaire des maquis de Dordogne, avec des Alsaciens en majorité. Ce dernier bataillon, que commandait Ancel, comportait lui-même trois compagnies : Verdun (capitaine Figuières³⁴), Valmy (capitaine Gandouin) et Bark (capitaine Gossot), dans laquelle était le médecin-lieutenant Jean Gaussen.

C'est avec des véhicules hétéroclites, ambulances, tractions avant, camions à gazogène, et avec un équipement et un armement composites que ces hommes prirent la route de Strasbourg. Jean Gaussen rapporta plus tard des anecdotes sur cette remontée du bataillon Bark avec la Brigade Alsace-

32. Jean Gaussen ne citait que trois références bibliographiques en fin de sa thèse : *Messages personnels* de B. et H. Grégoire (éd. Biere), *Dordogne en armes* de R. Bellanger (éd. Fontas, 1945) et *Histoire d'un groupe franc du maquis de la Dordogne* de J. Bart (éd. Fanlac, 1945). Ce dernier, de son vrai nom Jean Constantin, avait rejoint le maquis en mars 1943 et créé à Mensignac l'hiver 1943-1944 le groupe franc « Jean Bart ». En août 1944 il rejoignit le 50^e RI et participa à la réduction de la poche de Royan. On lui doit un autre ouvrage, *La Dordogne martyre* (1946), consacré aux villages victimes des Allemands.

33. <http://www.brigadealsacelorraine.fr/>

34. Tué le 23 novembre 1944.



Fig. 2. Jean Gaussen (2^e en partant de la gauche) avec des camarades de la B.A.L. en octobre 1944 (coll. Gaussen).



Fig. 3. Le bataillon Strasbourg à Strasbourg-Neuhaus, décembre 1944 sous la neige (coll. Gaussen).

Lorraine, comme leurs pêches miraculeuses à la grenade dans les pièces d'eau et rivières ou leurs libations au vermouth. Ils eurent en effet l'heureuse surprise de trouver un jour une péniche abandonnée, avec une cuve emplies de ce vin du sud liquoreux aromatisé de plantes amères et toniques. Ils en usèrent tant et si bien, que le niveau de la cuve baissa de façon conséquente en quelques jours, assez pour qu'ils découvrent au fond le corps parfaitement conservé d'un soldat américain, qui en avait peut-être abusé.



Fig. 4. Jean Gaussen et Tony Diener à Ligueux en Dordogne, pour un baptême (coll. Gaussen).

Poursuivant les colonnes allemandes, la B.A.L. participa aux combats d'Autun et fut intégrée comme grande unité dans la 1^{re} Armée du général de Lattre de Tassigny, concourant activement à la reconquête du territoire national³⁵. Pendant cinq mois, de septembre 1944 à février 1945, la B.A.L. participa aux violents combats d'Alsace : engagée dès le 27 septembre dans le secteur de Thillot, pris sous la neige, et libéré le 26 novembre 1944, elle s'illustra lors de la prise de Dannemarie le 28 novembre, et entra le 6 décembre dans Strasbourg. Jean Gaussen est resté à la B.A.L. jusqu'à sa dissolution après la libération de Strasbourg (fig. 5). Les volontaires de la B.A.L. étaient alors libres de rentrer chez eux. Quant à J. Gaussen, après de nombreuses difficultés administratives paradoxales, il réussit à signer son engagement jusqu'à la fin de la guerre. Il fut alors muté dans une compagnie de muletiers d'un Tabor marocain dont la devise était « Bien faire et laisser braire ». Il y était le seul médecin, mais avec dix vétérinaires ; ce sont ces muletiers qui approvisionnaient en vivres et munitions les combattants. Cette compagnie était destinée à partir en Inde pour prendre la route de Mandalay. La fin de la guerre mit un terme à ce projet. J. Gaussen fut alors envoyé pendant un an en Bavière pour l'occupation de l'Allemagne avec la 1^{re} Armée.

35. MERCADET, 1984.



Fig. 5. Le lieutenant Jean Gaussen en Alsace, au bataillon Strasbourg fin 1944 (coll. Gaussen).



Fig. 6. Les deux frères Gaussen au bataillon Strasbourg. Jean (à gauche) et André (à droite) (coll. Gaussen).

Grâce aux archives de l'Amicale de la B.A.L.³⁶, on en sait un peu plus que ce qu'il en a révélé sur son activité parallèle à son exercice médico-chirurgical dans les formations militaires de la Résistance. Je citerai simplement un paragraphe de sa fiche, celui de ses « Faits au sein de la Résistance » :

- assume, avec son frère André Gaussen (fig. 6), l'ensemble du service médico-chirurgical et la création puis le bon fonctionnement d'un hôpital clandestin à Vergt.
- participe à des réceptions de parachutages, des sabotages et des combats (jusqu'à la libération de Périgueux et d'Angoulême).
- nuit du 9 décembre 1943 : aide à la libération de deux prisonniers (hôpital de Périgueux).
- début 1944 suit un petit stage dans une école de cadres de l'Isère résistante.
- monta le projet (qui échoua) d'un coup de main par attaque-surprise de la prison de Périgueux.

36. D'après des fiches établies par un étudiant en histoire à partir des documents qu'on lui avait transmis, notamment le bulletin de l'Amicale de la B.A.L. n° 183-IV (1981, suite A, et l'état du personnel de la B.A.L. (source : Dominique Jouvin, que je remercie).

- mars 1944 : aide à faire évader Joël Mac Pherson (aviateur américain) de la prison de Périgueux ³⁷.

- de tous les coups : parachutages, sabotages, combats, missions de reconnaissance, recherche de renseignements, etc. ».

À propos de Mac Pherson, M^{me} Gaussen raconte :

« Trente-sept ans après, mon mari était hanté par le fait que ses propres souvenirs pouvaient trahir la réalité. Il fut saisi d'une volonté de retrouver ce monsieur qu'il croyait anglais. C'est avec une très grande difficulté qu'il eut l'autorisation de consulter les archives de Belleyme ³⁸. Il fallut l'intervention du directeur des prisons de France. Il apprend alors que Mac Pherson est américain. Puis, après maintes tentatives infructueuses auprès de l'administration militaire américaine, c'est finalement grâce aux Mormons que la trace de l'aviateur est retrouvée. Il est en traitement pour un cancer incurable dans un hôpital de Floride. Mon mari écrit alors à Mac Pherson. Avant de mourir, ce dernier reçoit la lettre et dicte 9 pages de texte pour raconter la suite de ses aventures à l'issue de son évasion. »

III. Le retour à la vie civile

Quand Jean Gaussen revint à la vie civile après tous ces mois de Résistance puis de guerre, où il avait vécu le quotidien rude, mais libre des maquis puis des combats, une vie exaltante pour la belle nature d'un jeune homme épris d'idéal, il eut beaucoup de difficultés à revenir à une vie normale.

Mais la guerre était finie, la France devait se remettre de ses plaies, et Jean Gaussen avait à construire sa vie. Il lui restait à terminer ses études de médecine, ce qu'il fit, profitant d'une validation de son temps d'activité médicale dans la clandestinité, et il put soutenir sa thèse en 1946, obtenue avec les félicitations du jury, avec échanges, avant de s'installer à Neuvic-sur-l'Isle.

Installé en médecine générale dans son village natal cette même année (fig. 7), il épousa l'année suivante Marie-Louise Mesnard qui lui donna trois enfants (fig. 8) et le seconda sans relâche dans ses activités de médecin, puis de préhistorien à partir de 1955. C'était un médecin désintéressé, et son épouse témoigne avec émotion :

« Deux lits dans une chambre de l'hôpital de Périgueux : moi dans l'un, une ancienne cliente de mon mari dans l'autre, envoyée par le médecin de la maison de retraite de Neuvic. Je connais le drame de la vie de cette dame : ses

37. Raconté par J. Gaussen en 1996 dans le *Bulletin* de la SHAP (GAUSSEN, 1996). L'histoire est également relatée dans le livre PENAUD, 2013.

38. Il s'agit des archives de la prison de Périgueux, souvent surnommée « Belleyme » car située au 2, place Belleyme.

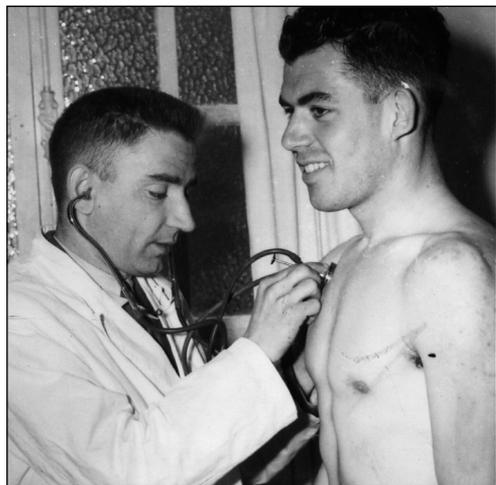


Fig. 7. Jean Gaussen médecin (coll. Gaussen).



Fig. 8. Jean Gaussen en famille à Neuvic-sur-l'Isle (coll. Gaussen).

deux enfants noyés dans l'océan un jour de sortie scolaire de l'école primaire de Douzillac, puis, un an plus tard, la mort de son mari. Passe le médecin de service qui réagit à mon patronyme ; il connaît mes deux beaux-frères, chirurgiens, mais dit n'avoir jamais rencontré mon mari. Une voix fuse de l'autre lit : "C'était mon médecin, docteur !" - "Ah bien, Madame, et que pensez-vous de votre médecin ?" - "C'était le médecin des pauvres, Monsieur !" J'en ai les larmes aux yeux. »

C'était aussi un préhistorien désintéressé. Il publia, en 1964, ses travaux sur la grotte ornée de Gabillou. Après sa retraite en 1982, il consacra tout son temps à sa passion pour la préhistoire, publiant le résultat de ses recherches sur le Mali nord-oriental et la reproduction graphique en 73 planches hors-texte du matériel lithique de Solvieux, que publia James Sackett en 1999³⁹. Homme généreux et modeste, Jean Gaussen refusa que son nom fût associé à celui de l'auteur.

Jean Gaussen gardait présent son passé, et racontait volontiers ses souvenirs à sa famille, ou à ceux qui le questionnaient. M^{me} Gaussen confirme :

« Mon mari n'a jamais tourné la page de cette période. La première difficulté pour lui a été de quitter les habits militaires. Son fournisseur vestimentaire, c'était les Docks américains à Périgueux. Et la tenue classique, costume, cravate que portaient les médecins de l'époque a été pour lui très difficile à accepter. Alors qu'il n'avait pas encore les moyens de s'acheter une

39. SACKETT, 1999. Les planches réalisées par J. Gaussen occupent les pages 109 à 271.

voiture, il a acquis une Jeep à une vente de matériel américain. Cette Jeep a servi pendant une année entière, peut-être deux, comme voiture de médecin. Nous sommes partis avec notre fils qui avait trois mois avec cette Jeep qui tirait une caravane. Cette Jeep existe toujours, appartient à mon fils qui l'a bien restaurée et l'on monte en Jeep de temps en temps. »

Parmi les vêtements acquis aux surplus américains à Périgueux figurait un manteau de l'armée norvégienne, trop grand pour lui, mais qu'il portait cependant ; c'est son fils qui le porte maintenant.

Qu'il me soit permis d'évoquer un souvenir personnel : lors de son dernier voyage dans le Mali nord-oriental où je l'avais conduit en février 1990, il portait une tenue militaire, la même arborée sur un cliché pris devant l'entrée de Gabillou avec le Pr Jean Piveteau (fig. 9 et 10), et montrait à 71 ans une belle indifférence au confort rudimentaire des bivouacs.

Sa dernière intervention « militaire » eut lieu le 8 février 1962, quand il fut appelé au lieu-dit Valay à Douzillac, dans la vallée de l'Isle, où un avion de réaction de l'armée américaine, parti de la base de Laon (Aisne), s'était écrasé. Il ne put que constater le décès du pilote, le capitaine Richard Musgrove, et donna les premiers soins à trois autochtones, brûlés par les projections de kérosène enflammé, qu'il fit évacuer sur l'hôpital ⁴⁰.



Fig. 9. Jean Gaussen et le Pr Jean Piveteau devant Gabillou (coll. Gaussen).



Fig. 10. Jean et Marie-Louise Gaussen au Mali en février 1990 (coll. J.-P. Duhard).

40. Information relevée par J.-J. Gillot dans le journal *Sud Ouest*, édition de la Dordogne du 9 février 1962.

Cet épisode de sa vie, celui partagé avec ces héros de l'ombre, lui valut de recevoir le 2 août 1945 la Médaille de la Résistance et, en 1956, une proposition pour la Légion d'honneur, à laquelle il ne donna pas suite. Ce n'est qu'en juillet 1985 (fig. 11) que le commandant Antoine Ancel-Diener lui en remit l'insigne avec le grade de chevalier⁴¹ (son frère André avait été décoré en 1981). Son ancien chef avait commencé son allocution⁴², par ces mots :

« Jeannot Gaussen, te voilà, 40 ans après, devant nos camarades survivants et, parmi eux, les ombres de nos morts. Devant cette double assemblée du courage et de la fraternité, je suis chargé de te remettre la Croix de la Légion d'honneur. Cela fait 35 ans qu'elle devrait t'être acquise, mais, aux sollicitations de tes chefs, tu as opposé alors un fier silence, dédaigneux des bibelots officiels. »



Fig. 11. Jean Gaussen décoré de la Légion d'honneur par Ancel-Diener, juillet 1985 (coll. Gaussen).

Après avoir rappelé son parcours de résistant et de militaire, il dit l'amitié particulière qui les liait : Ancel avait trouvé en lui un conseiller précieux, associé à toutes les décisions du commandement. Puis il évoqua son humour particulier qui rendait « vivable les situations invivables » et quelques anecdotes, comme les pêches miraculeuses au plastic que faisaient les frères Gaussen dans l'III, qui permit à la popote de rompre la monotonie gustative des rations américaines. Citant André Malraux, « L'homme est ce qu'il fait », son ancien chef termina sa brève allocution par ces mots :

« Jean Gaussen, pour ce que tu as été, pour ce que tu as fait, pour toi d'abord, pour ta fierté d'homme, pour tes camarades, pour la libération de ce pays et la reconquête de sa dignité [...] nous te faisons chevalier de la Légion d'honneur. »

Les liens tissés avec Thony (Antoine Diener) devenu Diener-Ancel se maintinrent et se renforcèrent. Ce dernier, reparti à Strasbourg dont il était originaire, descendait chaque année en Périgord et ne manquait pas de rendre

41. Jean Gaussen était déjà décoré de la Croix du combattant volontaire de la Résistance.
42. Manuscrit daté du 19 juillet 1985, archives famille Gaussen.



Fig. 12. Jean Gaussen et Ancel-Diener à Neuvic, juillet 1985 (coll. Gaussen).

visite à la famille Gaussen. Sur un cliché (fig. 12) pris en septembre 1989, on voit les deux vétérans assis côte à côte dans le jardin de la rue de La Providence.

Jean Gaussen est décédé le 25 janvier 2000, âgé de 80 ans. Sur sa tombe à Neuvic-sur-l'Isle, l'inscription « Docteur Jean Gaussen » côtoie sa médaille de la Résistance et sa Légion d'honneur gravées dans la pierre. Une reproduction gravée du Sorcier de Gabillou, une rose des sables et une meule néolithique saharienne du Tilemsi furent portées par des proches. La B.A.L. a remis le médaillon en bronze de la brigade. Son ami Antoine Diener partit à son tour le 26 avril 2005, à 89 ans. R.I.P.

Dans la grande histoire de la Résistance, la contribution de ce médecin hors norme, qui fit ensuite toute sa carrière dans son village natal et laissa bien des regrets en disparaissant, chez ses concitoyens comme chez ses amis, méritait d'être mise en exergue (fig. 13).

J.-P. D.

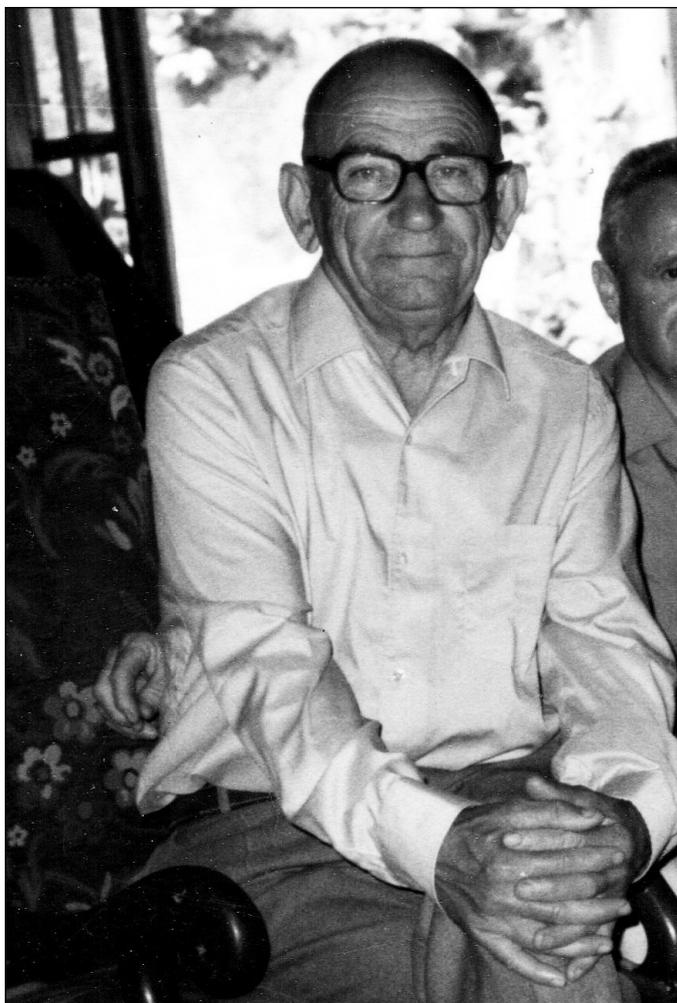


Fig. 13. Jean Gausсен en juin 1985 (coll. Gausсен).

Bibliographie

- COLLECTIF, *Mélanges Jean Gaussen, Bulletin de la Société préhistorique Ariège-Pyrénées*, t. LVIII, 2003.
- DUHARD (Jean-Pierre), *C'était un semblant de guerre. 1939-1945*, Paris, éd. L'Harmattan, 2013.
- DUHARD (Jean-Pierre), *Écrits de guerre et de captivité (1939-1945)*, 2 tomes, Paris, éd. L'Harmattan, 2015.
- GAUSSEN (Jean), « Histoires d'évasion », *BSHAP*, t. CXXIII, 1996, p. 227-238.
- LE BAIL (Sylvain), *Mojzesz Goldman dit « Mireille ». Premier chef départemental du maquis A.S. Dordogne 1943*, Saint-Georges-de-Montclard, éd. Le Chêne vert, 2001.
- GILLOT (Jean-Jacques), *Les communistes et le Parti Communiste Français en Périgord : de « la Révolution d'Octobre » à l'avènement de la V^e République (1917-1958) : essai monographique d'histoire politique et sociale contemporaine*, thèse, Université de Bordeaux 3, 2007a.
- GILLOT (Jean-Jacques), *Les communistes en Périgord, 1917-1958*, Périgueux, éd. Pilote 24, 2007b.
- GILLOT (Jean-Jacques) et MAUREAU (Michel), *Résistants du Périgord*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 2011.
- LAGRANGE (Jacques), *1944 en Dordogne*, Périgueux, éd. Pilote 24, 1993.
- MERCADET (Léon), *La Brigade Alsace-Lorraine*, Paris, éd. Grasset, 1984.
- PENAUD (Guy), *Histoire de la Résistance*, Bordeaux, éd. Sud-Ouest, 2013.
- SACKETT (James), *The Archaeology of Solvieux. An Upper Paleolithic Open Air Site in France*, Institute of Archaeology, University of California, Los Angeles, 420 pages (*Monumenta Archaeologica*, volume 19).

Annexe. Bibliographie succincte de Jean Gaussen ⁴³

- 1946 : *Activité médico-chirurgicale dans les formations militaires du Secteur Centre de la Dordogne avant la Libération*. Thèse de médecine soutenue à la Faculté de Bordeaux.
- 1964 : *La grotte ornée de Gabillou (près Mussidan, Dordogne)*. Préface du Dr L. Pales. Bordeaux, Institut de Préhistoire de l'Université de Bordeaux, Mémoire n° 3, éd. Delmas et CNRS, 1 vol., 68 p., 8 fig., 69 pl. en h.-t.
- 1982 : *Le Paléolithique supérieur de plein air en Périgord*. Préface de A. Leroi-Gourhan. XIV^e suppl. à *Gallia Préhistoire*, Paris, éd. CNRS, 310 p., 135 fig., 8 pl.
- 1988 : *Le Tilemsi préhistorique et ses abords. Sahara et Sahel malien*. Préface de G. Camps. *Cahiers du Quaternaire*, éd. CNRS, 1 vol., 272 p., 160 fig. (avec Michel Gaussen).
- 1995 : *Station acheuléenne dans l'oued Irrarar*. éd. Société des Amis du Musée National de Préhistoire et de la recherche archéologique et la Réunion des Musées nationaux, 1 vol., XIII pl. et 92 fig. (avec M. Gaussen).
- 1998 : *Vestiges préhistoriques dans le sud Tanezrouft*. éd. Société des Amis du Musée National de Préhistoire et de la recherche archéologique et la Réunion des Musées nationaux, 1 vol., 71 p., 96 fig. (avec Michel Gaussen).

43. Pour une bibliographie plus complète voir les *Mélanges Jean Gaussen* (COLLECTIF, 2003, p. 177-182).

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE*

La courageuse démonstration du Dr René Dujarric de La Rivière

par Gilles DELLUC

À la fin de 1918 et au début de 1919, la pandémie de grippe, venue des États-Unis (mais la censure la baptise grippe « espagnole »), fit 50 à 100 millions de morts dans le monde, soit environ dix fois plus que la première guerre mondiale (8,5 millions de morts). La moitié étaient âgés de 20 à 40 ans¹. Mais l'euphorie de la victoire a partiellement fait oublier ses méfaits.

*En 1918, comme lors de chaque épidémie annuelle, on accuse d'abord une bactérie, le bacille de Pfeiffer. Cet Allemand l'a mis en évidence – mais inconstamment – dans la gorge des grippés en 1892 et l'a nommé « bacille de la grippe » (*Bacillus influenzae*, puis *Haemophilus influenzae*). Il est parfois mélangé à des pneumocoques et autres bactéries. Donc, pense-t-on alors, ce sont bien des bactéries qui tuent les grippés. Mais on ne parvient pas à créer un vaccin ni un antisérum efficaces.*

* Les documents iconographiques présentés dans cette rubrique sont archivés à la SHAP.

1. Contrairement à la grippe saisonnière. Soit une mortalité de 2 à 4 %. Beaucoup sont soldats. Née au Kansas (voire en Chine), elle est venue en France avec les *doughboys* du général Pershing dès août 1918. Mortalité en France : 210 000 morts dont 30 000 soldats (GUEDEL, 2004 ; DELLUC, 2006 ; BERCHE, 2012).

Le Périgordin René Dujarric de La Rivière pense que la grippe est trop contagieuse et trop foudroyante pour être due seulement à un bacille. Au péril de sa vie, en pleine pandémie, il va démontrer que l'opinion commune est fausse : la grippe est due à un virus.

À vrai dire, comme lui, quelques chercheurs pensent que la grippe est due à un virus « filtrant », invisible en microscopie optique mais capable de passer au travers d'une bougie de porcelaine poreuse déglacée². Mais encore faut-il le prouver...³

Deux expérimentations françaises

Deux expérimentations, dont l'une très audacieuse, vont apporter des arguments nouveaux :

- Sur le singe. En octobre 1918, à l'acmé de l'épidémie, Charles Nicolle et Charles Le Bailly (Institut Pasteur de Tunis), provoquent la grippe chez le singe en lui inoculant un filtrat de sécrétions bronchiques⁴.

- Sur l'homme. À la même époque, René Dujarric de La Rivière (Excideuil, 1885-Neuilly, 1969) est un jeune médecin de l'Institut Pasteur (dont

il sera un jour sous-directeur à Lille puis à Paris). Docteur en médecine depuis 1913, il est incorporé, en 1914, comme médecin d'ambulance au 45^e régiment d'infanterie, puis nommé médecin-chef de laboratoire à Calais (fig. 1) et enfin au Laboratoire central de l'Armée à Troyes⁵. Aux États-Unis et en Allemagne, on a déjà effectué des inoculations sur des volontaires : sans résultats (on sait aujourd'hui que le virus de la grippe est fragile). C'est à l'automne 1918, qu'il va vérifier, en deux temps, l'hypothèse virale de la grippe chez l'homme. Sur lui-même...



Fig. 1. Le médecin-lieutenant R. Dujarric de La Rivière à Calais en 1917, peu avant la pandémie grippale de 1918.

2. C'est le filtre Chamberland conçu en 1884. Ses pores mesurent environ 1 micron de diamètre. Ils arrêtent les bactéries et laissent passer les virus (100 à 1 000 fois plus petits qu'elles). Une curieuse coïncidence de vocabulaire : le virus présente des spicules d'hémagglutinine qui « s'agrippent » aux cellules de l'épithélium respiratoire et facilitent son entrée dans ces cellules.

3. Le mot *virus* est connu depuis la fin du XV^e siècle. Depuis 1892, on savait que la mosaïque du tabac était due à un « virus filtrant » et non pas à une bactérie. De même pour la fièvre aphteuse (1897) et, chez l'homme, pour la fièvre jaune (1901).

4. Ils obtinrent aussi des résultats positifs sur « des personnes de bonne volonté », sauf par voie intra-veineuse (BERCHE, 2012, note 14, p. 208).

5. DUJARRIC DE LA RIVIÈRE, 1929 et 1962.

1 - Il recueille le sang de 4 grippés, choisis parmi les plus sévèrement atteints (l'un d'eux mourra peu après). Il fait le mélange, le défibrine et s'assure, par hémoculture, qu'il ne contient pas de bactéries. Il le filtre sur une bougie de Chamberland et, fort courageusement, s'injecte le filtrat sous la peau. Trois jours plus tard, il présente une grippe typique à laquelle il survit.

2 - Puis, dix jours plus tard, il se fait badigeonner la gorge et le nez avec un filtrat de crachats de grippés : sans résultat. Il démontre ainsi que sa grippe lui a conféré l'immunité et, en bon pastorien, entrevoit la possibilité d'une vaccination.

Dujarric de La Rivière a donc prouvé que la grippe est due à un virus filtrable. Il présente les résultats de son audacieuse auto-expérimentation, le 21 octobre 1918, à l'Académie des Sciences, sous un titre interrogatif très modeste : « La grippe est-elle une maladie à virus filtrant ? »⁶ (fig. 2).

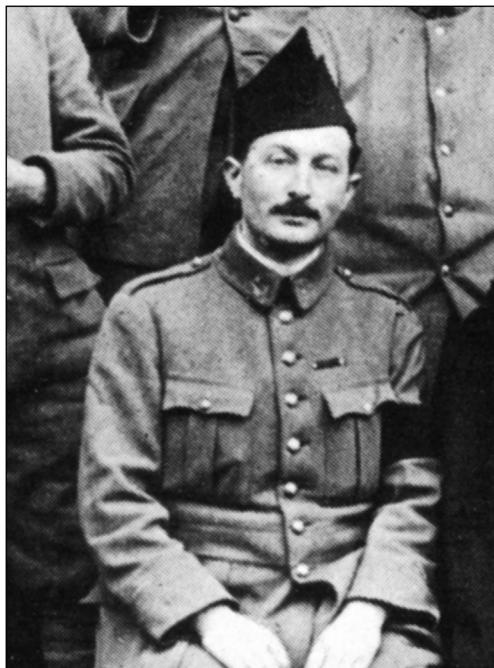


Fig. 2. Le médecin-capitaine R. Dujarric de La Rivière en 1918, l'année de la pandémie. Il porte la barrette de la Croix de guerre.

La communauté médicale est peu convaincue

L'auteur a 30 ans. Une partie de la communauté médicale demeure sceptique : cette auto-expérience, si courageuse, est-elle totalement convaincante en milieu infecté et en pleine épidémie ? Non, car, dit-on, « on ne peut écarter une grippe contractée naturellement⁷ ». Et, au sortir de la pandémie, on continue de croire que le bacille Pfeiffer ou les autres bactéries pneumophiles sont bien la cause de la grippe. Peut-être, nuancent certains, en synergie avec un éventuel virus...

6. DUJARRIC DE LA RIVIÈRE, 1918, p. 606-607. Dans le même volume des *Comptes rendus de l'Académie*, était publiée l'expérimentation sur le singe de Ch. Nicolle et Ch. Le Bailly. La pandémie est à son acmé : 4 574 morts en octobre 1918 à Paris. Apollinaire mourra le 9 novembre et Rostand le 2 décembre. Le 10 octobre, l'Armée a réquisitionné les stocks de rhum pour traiter la grippe. Le Monpaziérois J. Galmot, élu député de la Guyane l'année suivante, sera emprisonné pour spéculation dans l'« Affaire des rhums » et condamné avec sursis, en l'absence de preuves (CENDRARS (B.), *Rhum. L'aventure de Jean Galmot*, Paris, éd. Grasset, 1930).

7. BERCHE, 2012, note 14, p. 208.

« On ne peut que rester surpris, encore aujourd’hui, du faible retentissement de la découverte de Dujarric », remarquera son collaborateur le Pr C. Hannoun⁸. De nouvelles tentatives de contamination après filtration se montrent négatives ou inconstamment positives. La pandémie arrive à son terme : il n’y a plus de virus pour d’autres expériences. Elle a fait des millions de morts. Durant cette époque troublée, la diffusion des résultats de ce jeune chercheur français n’a été ni rapide ni efficace malgré sa monographie de 1929 et aucune autre publication n’a apporté d’éléments supplémentaires.

L’isolement du virus n’interviendra qu’en 1933, à Londres⁹. On parviendra vite à le cultiver sur œufs embryonnés. Le microscope électronique permettra enfin de le voir et de le photographier en 1943. On croit alors qu’il n’existe qu’un seul virus de la grippe.

Un virus en perpétuelle mutation

Annexe de l’Institut Pasteur, le château de La Roche-Beaulieu (Annesse-et-Beaulieu, Dordogne) est choisi par Dujarric de La Rivière en 1941. En zone non occupée, il devient un centre de fabrication de vaccin contre le typhus (pour nos prisonniers en Allemagne) ; puis contre la grippe à partir de 1950. Il est dirigé par le Dr Jean Chevé de 1942 à 1982, avec l’aide du Dr René Panthier.

Après la guerre, Dujarric de La Rivière reprend l’étude de la grippe, avec J. Chevé (1908-1982)¹⁰, ainsi que d’autres travaux sur les champignons toxiques, les groupes sanguins et l’hygiène. En décembre 1948, le laboratoire de la grippe, que Dujarric de La Rivière a créé dans son service de l’Institut Pasteur, isole la première souche française de virus grippal, nommée tout d’abord D48 (D pour Dujarric) et qui devint ensuite le sérotype A1¹¹. Dès 1950, voici le premier vaccin : il est dû à R. Dujarric de La Rivière et C. Hannoun¹². La production démarre en 1955¹³.

On sait aujourd’hui que les virus de la grippe sont les *Myxovirus influenzae* (*Influenza A* surtout, B et aussi C), et qu’il existe de nombreux sous-types de ces virus, sujets à une incessante variabilité du fait de mutations, de

8. HANNOUN, 1985, p. 25 et HANNOUN, 2009.

9. Par voie nasale sur le furet, sensible à la grippe humaine. Secondairement, cet animal, en éternuant, contamina un des expérimentateurs, prouvant ainsi le succès de l’expérience...

10. J. Chevé est un « homme d’une rare efficacité et une figure pastorienne typique [qui] rendit d’éminents services à son pays » (GROS, 1989).

11. HANNOUN, 1985, p. 26 et HANNOUN, 2009.

12. BERCHE, 2012.

13. INSTITUT PASTEUR, *Dujarric de la Rivière, Repères chronologiques*, sur la toile. Le nom de ce savant, membre des Académies des sciences et de médecine, fut donné au centre hospitalier de Périgueux, inauguré en 1953. Il en avait suivi l’implantation, le financement et la conception (DUJARRIC DE LA RIVIÈRE, 1962, p. 195-213). Cette appellation est regrettamment oubliée aujourd’hui.

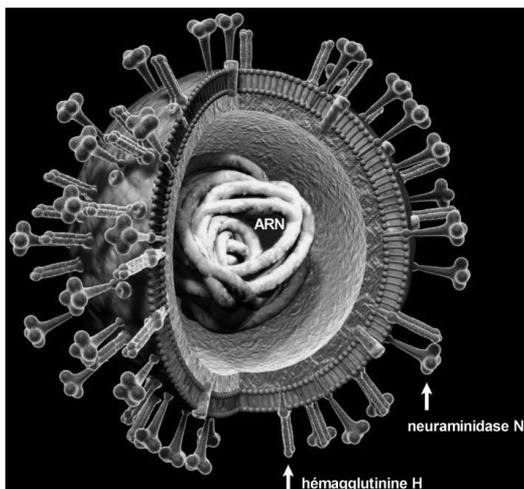


Fig. 3. Le virus de la grippe, tel que Dujarric de La Rivière pourra enfin le voir 30 ans après l'avoir découvert (schéma).

mélanges (réassortiments) et d'échanges génétiques entre souches¹⁴. Chaque printemps, contre ce virus très changeant, l'OMS décide le cocktail de souches vaccinales à distribuer en octobre suivant.

La grippe de 1918 était due à un virulent virus *Influenza A*, sous-type H1N1¹⁵, provenant d'un « réassortiment » complexe, incluant des virus porcins, humains et aviaires. H est l'hémagglutinine (elle permet au virus d'entrer dans la cellule) ; N est la neuraminidase (elle permet la dissémination des particules virales qui s'y sont multipliées) (fig. 3). Il est l'ancêtre génétique de presque tous nos virus grippaux actuels¹⁶. Les épidémies saisonnières, connues depuis toujours, surviennent chaque hiver, avec parfois quelques pandémies (1957, 1968, 1977, 2009), moins agressives qu'en 1918¹⁷. Toutefois, un sous-type nouveau à grande virulence peut un jour apparaître...¹⁸

14. Très schématiquement, le virus originel de la grippe est d'origine aviaire (oiseaux sauvages puis canards), transmis à la volaille puis au porc et à l'homme.

15. Le mot *influenza* vient de l'italien : *influenza di freddo* (influence du froid). En anglais : *flu*.

16. HANNOUN, 2009. Le génome complet du virus de 1918 a pu être séquencé (initialement en 2005), à partir du corps, bien conservé, d'une jeune Inuit, enterrée, lors de la pandémie, dans le sol gelé (permafrost) de la Mission Teller (aujourd'hui Brevig), Alaska. Elle fut surnommée Lucy, du nom de la célèbre Australopitèque... Des virologues américains, apprentis sorciers, ont fait la synthèse complète de ce virus, l'ont ressuscité et sauvegardé dans un laboratoire militaire du Maryland (*Science*, octobre 2005 ; BERCHE, 2012, p. 174-181).

17. BERCHE, 2012. En 1918, l'aspirine d'origine allemande (fabriquée en France dès 1915) avait été administrée à très fortes doses (8 à 30 g/jour !). Cela a probablement aggravé le pronostic de la maladie (STARKO, 2009), car la dose létale est d'environ 10 g. La fièvre est, en outre, un mécanisme de défense et la faire baisser augmenterait la contagiosité et la gravité de la grippe (Earn D., *Royal Society of Medicine*, 22 janvier 2014).

18. Par exemple, le sous-type H5N1 de la grippe aviaire passe ensuite à la volaille et, exceptionnellement, à l'homme. Il a une dangereuse capacité à muter.

Malgré le climat de défiance lié à la maladroite campagne de vaccination de 2009 (excluant les généralistes, piliers de la vaccination, contre une grippe due à un nouveau virus A (H1-N1)), la vaccination annuelle des personnes à risque est toujours parfaitement justifiée. Elle diminue la morbi-mortalité de moitié (soit 2 500 décès évités en France chaque année). C'est un peu au Pr Dujarric de La Rivière que des millions de personnes le doivent et « c'est certainement l'un des titres de gloire qu'il préférerait se voir reconnaître¹⁹ ». Le vaccin apporte une protection efficace, mais non absolue, aux groupes à risque menacés par la grippe²⁰, mais ce virus fantasque en habit d'Arlequin tue encore en France 1 500 à 2 000 de nos compatriotes chaque hiver²¹.

G. D.²²

Références bibliographiques citées

- BERCHE (P.), « La grippe espagnole », dans *Faut-il encore avoir peur de la grippe ? Histoire des pandémies*, Paris, éd. O. Jacob, 2012, p. 37-78 et 93-99.
- DELLUC (G.), « Note sur le Dr Dujarric de La Rivière et la grippe », *BSHAP*, t. CXXXIII, 2006, p. 256-257.
- DUJARRIC DE LA RIVIÈRE (R.), « La grippe est-elle une maladie à virus filtrant ? », *C. R. de l'Académie des sciences*, t. 167, 1918, p. 606-607.
- DUJARRIC DE LA RIVIÈRE (R.), *Souvenirs*, Périgueux, éd. Fanlac, 1962.
- GROS (F.), « La vie et l'œuvre de Jean Chevé, 1908-1982 », *C. R. de l'Académie des sciences*, t. 6, 1989, n° 6, p. 551-552.
- GUEDEL (J.), « La grippe espagnole en France, 1918-1919 », *Histoire des sciences médicales* (Société française d'histoire de la médecine), vol. 38 (2), 2004, p. 165-176.
- HANNOUN (C.), « R. Dujarric de La Rivière et la grippe », dans *Hommage à R. Dujarric de La Rivière*, Preyssac-d'Excideuil, impr. de l'Éperon, 1985, p. 21-26.
- HANNOUN (C.), *La grippe, ennemie intime : Itinéraire d'un virologue, De la grippe espagnole aux gripes aviaire et porcine*, Paris, PUF, 2009.
- INSTITUT PASTEUR, *Dujarric de La Rivière, Repères chronologiques*, sur la toile.
- NICOLLE (C.) et LEBAILLY (C.), « Quelques notions expérimentales sur le virus de la grippe », *C. R. de l'Académie des sciences*, t. 167, 1918, p. 607-610.
- STARKO (K. M.) (Oxford), « *Salicylates and Pandemic Influenza Mortality, 1918-1919* », *Clinical Infectious Diseases*, 49/9, 2009, p. 1405-1410.

19. HANNOUN, 1985, p. 26.

20. Son efficacité contre ces virus capricieux varie de 30 à 70 % suivant les années.

21. Ce chiffre aurait doublé en 2014-2015, le virus A (H3-N2) ayant muté au printemps. Pour la collectivité, il s'y ajoute les frais de plusieurs millions de malades : consommation médico-pharmaceutique, hospitalisations et arrêts de travail (Institut de veille sanitaire).

22. Ancien médecin chef des hôpitaux.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE DU PÉRIGORD – 4

Les bornes de Gabillou. De fugitives traces d'une ancienne propriété foncière

par François MICHEL

« Plus tard, je vous donnerai le dessin de deux pierres milliaires, que l'on trouve sur l'ancien chemin de Badefols à Périgueux, qui passe près de Loqueyssie [commune de Granges-d'Ans], et qu'on nomme *lou tchami rouyaou*. Elles portent des chiffres arabes fort apparents ; la première a le chiffre 7, la seconde le chiffre 9. Placées sur le plateau au-dessus de Pauliac, vis-à-vis Gabillou et Brouchaud, elles sont carrées et dépassent le sol de plus de 60 cm » (*lettre de l'abbé Mestaiez à la SHAP en 1875*¹). *Nous ne disposions que de cette référence de première main ainsi que de la Carte archéologique de la Dordogne*², lorsque nous avons été averti, fin 2011, de l'existence de quatre bornes porteuses d'inscriptions données pour antiques sur le territoire de la commune de Gabillou.

-
1. MESTAIEZ, 1875.
 2. GAILLARD, 1996, notice 192-Gabillou, p. 126-127.

Ces informations correspondaient-elles à ces découvertes anciennes, que la carte archéologique estimait cependant d'époque moderne ? Une vérification s'imposait, et à l'issue d'une enquête de terrain menée à Gabillou le 30 décembre 2011, se sont fait jour des informations parfaitement inattendues³.

L'information selon laquelle les bornes portaient des inscriptions antiques était certes à prendre avec quelques précautions. La seule borne romaine connue à ce jour en Périgord est en effet celle qu'a posée la cité des Pétrucos en l'honneur de l'empereur Florian (276), et que le comte de Taillefer a réussi à sauvegarder⁴. Mais bien d'autres bornes censées définir l'emprise de propriétés ou de juridictions existent dans notre paysage : à titre d'exemple, la pierre Panlaire, encore située au point de rencontre des communes de Coulounieix-Chamiers, Coursac, Marsac-sur-l'Isle et Razac-sur-l'Isle, et ses deux jumelles, la pierre de Saint-Augûtre et celle du Cerf, sont les précieux témoins d'un bornage de la fin du XV^e siècle effectué en conclusion de litiges nés 100 ans auparavant entre l'évêché et la municipalité de Périgueux⁵. L'idée de recenser d'autres marques de structuration du terroir était donc séduisante, et c'est sans idée préconçue que nous sommes allé à Gabillou pour voir de près ces inscriptions dont la description était à préciser. Nous avons été accueilli avec empressement par le maire de la commune et avons passé un après-midi dans la campagne à parfaire le repérage et l'inventaire de ces bornes, qui étaient par ailleurs bien connues de l'ensemble des habitants de la contrée.

Description

Les bornes que nous avons vues se sont finalement révélées être au nombre de cinq, puis de six⁶. Elles se trouvent à leur emplacement d'origine, actuellement situé en pleine forêt ou en bordure d'anciens chemins. Seule une d'entre elles a autrefois été déterrée lors de labours, puis déplacée et reléguée

3. Nous avons plaisir à remercier ici M. Gaston Grand, maire de Gabillou, qui nous a aimablement accueilli et accompagné sur le terrain pour nous montrer les bornes, M. Stéphane Baunac, dont l'aide fut précieuse, ainsi que MM. Georges Bojanic et André Luc, auxquels nous devons nos premiers contacts avec les inscriptions de Gabillou. Sauf mention contraire, les clichés illustrant cet article sont de l'auteur.

4. *ILA, Pétrucos*, n° 151, p. 264-268.

5. BRUGIÈRE, 1882, p. 215-217 ; *BSHAP*, 1919, p. 164-165 ; *BSHAP*, 1983, p. 190.

6. Au cours de notre enquête, M. Grand s'est en effet souvenu d'avoir vu une autre pierre du même genre. Ainsi, en faisant un détour, nous avons pu la voir et nous assurer qu'elle portait un chiffre : ceci a porté le nombre de pierres gravées à cinq. Peu après notre passage, M. Grand a poursuivi son enquête auprès de ses administrés et en a découvert une sixième ! Toutes ces bornes sont repérées sur notre figure 12.



Fig. 1. Vue de la borne 3
(cliché S. Baunac).



Fig. 2. Vue de la borne 1.



Fig. 3. Vue de la borne 2.

en limite de champ ; M. Grand l'a sauvegardée et fort intelligemment mise en valeur le long de la route de Gabillou à Sainte-Eulalie, au plus près de son emplacement d'origine.

Cette borne se trouve entièrement hors du sol, fait qui nous a permis d'en effectuer aisément le calibrage (fig. 1). Elle mesure 80 cm de hauteur pour 30 cm de largeur et sensiblement 25 cm d'épaisseur. Il pourrait s'agir de dimensions maximales, car les autres bornes vues ce jour-là nous ont semblé en comparaison d'une taille nettement plus faible (fig. 2-3-4-5). Mais il faut ajouter que lorsque les bornes ont été enterrées dans le sol, seuls 30 à 40 cm dépassaient de la surface de ce dernier ; la partie supérieure des bornes a pu



Fig. 4. Vue de la borne 4.



Fig. 5. Vue de la borne 5.

ensuite, au fil du temps, être ensevelie sous les feuilles tombées au point de ne plus faire apparaître le bloc inscrit que sous la forme d'une banale pierre errante parfois bien maltraitée par les roues des charrettes (fig. 3).

Ces bornes portent des chiffres dont la distribution s'organise ainsi : deux bornes en portent à l'évidence trois (borne 1, fig. 2 et borne 3, fig. 1), une borne en porte deux (borne 4, fig. 4), une n'en porte qu'un seul (borne 6). Deux des pierres présentent cependant une face très érodée, et nous ignorons donc si elles étaient gravées d'un chiffre ou de deux (borne 2, fig. 3 et borne 5, fig. 5).

Ces chiffres sont eux-mêmes assez variés et l'on peut en observer les séquences suivantes en identifiant par la lettre *a* la face semblant la plus ancienne et par *b*, *c*, et *d* les autres faces en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre :

Borne 1 : a/6, b/pas de gravure, c/12, d/7.

Borne 2 : a/face abîmée, b/11, c/pas de gravure, d/pas de gravure.

Borne 3 : a/9, b/7, c/pas de gravure, d/1[.] (le deuxième chiffre est illisible).

Borne 4 : a/8, b/pas de gravure, c/9, d/pas de gravure.

Borne 5 : a/9, b/pas de gravure, c/face abîmée, d/pas de gravure.

Borne 6 : a/9, b/pas de gravure, c/pas de gravure, d/pas de gravure.

Le soc des caractères est triangulaire et les chiffres présentent des pleins et des déliés qui dénotent une grande habileté. Mais une si belle gravure ne peut avoir été réalisée que par un homme de l'art au travail sur un support horizontal ; pour obtenir un tel résultat, le marteau et le burin doivent en effet être tenus perpendiculairement à la pierre. Même les graveurs les plus habiles ont besoin, pour réaliser de belles inscriptions, de travailler sur des supports

qui s'y prêtent... entre autres par leur position. Cette simple observation permet d'affirmer que ces pierres ont été d'abord dégrossies, leur champ épigraphique régularisé et les chiffres gravés en atelier avant le placement sur le terrain.

À l'appui de ce fait, nous avons constaté sur trois des bornes que tous les chiffres n'ont pas été réalisés de la même façon : il semble donc que certains d'entre eux ont été gravés ultérieurement à la mise en place des bornes et que plusieurs l'ont été par des graveurs moins habiles ou plus simplement contraints de travailler au ras du sol dans une position assez difficile. Les observations effectuées par nos soins nous poussent à suggérer les séquences suivantes :

Borne 1 : 6 et 12 et, gravé ultérieurement, 7.

Borne 2 : [.] (face abîmée) et, gravé ultérieurement, 11.

Borne 3 : 9 et, gravés ultérieurement, 7 et 1[.] (chiffre illisible).

Datation

Il nous reste à déterminer à quelle époque a été effectué ce bornage. L'étude paléographique est à cet égard indispensable, car ces chiffres ont, pour les plus anciens, un *ductus* très régulier révélateur de la fin de l'époque moderne. En effet, durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, existe un style d'écriture commun à l'ensemble des milieux lettrés d'Europe, comme en témoigne par exemple une anecdotique mise en garde affichée à Rome et bien datée de 1759 (fig. 6)⁷. Nous disposons également de plusieurs points de comparaison

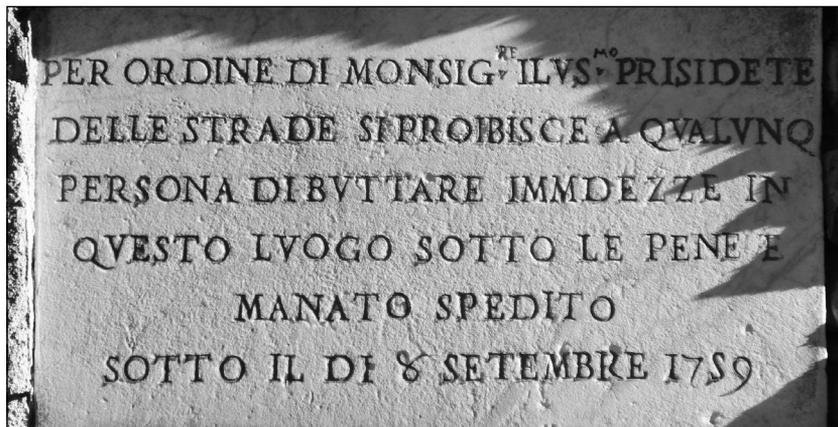


Fig. 6. Avis émanant du Président des rues de Rome (1759).

7. « Par ordre de Monseigneur l'illustrissime Président des rues, il est interdit à quelque personne que ce soit de jeter des ordures en ce lieu sous les peines (prévues) et d'assignation ; (fait) au jour du 8 septembre 1759 » (Rome, via di Monserrato).

23 # 19	306 # 11
12 # 11	065 # 9
25 # 18	373 # 00
4 # 1	
<hr/>	
66 # 09	

Fig. 7. Extrait du livre de comptes de Pierre Plazanet (d'après BONNEFOND, 1998, p. 278).



Fig. 8. Borne 1, chiffres 1 et 2.



Fig. 9. Borne 3, chiffre 7.



Fig. 10. Borne 3, chiffre 9.



Fig. 11. Borne 4, chiffre 8.

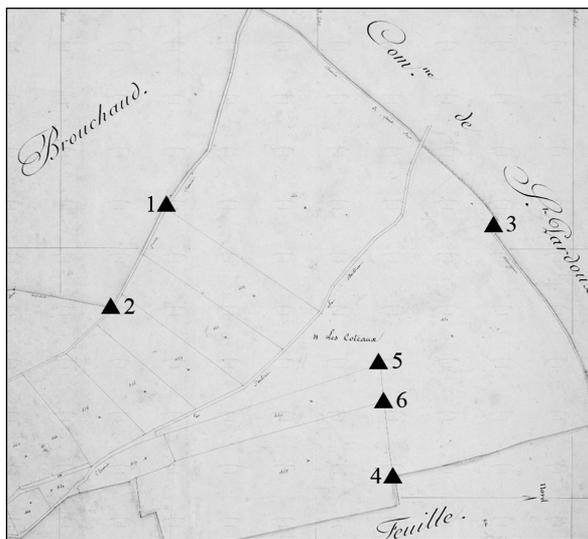


Fig. 12. Situation des bornes sur le cadastre de 1841 (d'après ADD).

tirés d'autres inscriptions lapidaires, mais c'est dans les archives écrites que nous trouverons le confront le plus évident. Ainsi pouvons-nous comparer les chiffres inscrits sur les bornes de Gabillou avec ceux provenant d'un livre de comptes un peu antérieur (fig. 7), pour constater une très nette similitude du *ductus* des chiffres 1 et 2 (fig. 8), du chiffre 7 (fig. 9), et du chiffre 9 (fig. 10). Seul le chiffre 8 (fig. 11) se montre d'une forme radicalement différente selon que l'on écrit en cursives ou en capitales ; cependant, l'inscription de Rome (fig. 6) nous montre des 8 d'une forme similaire à celle du livre de comptes (fig. 7), et démontre ainsi toute la fantaisie dont pouvaient faire preuve les graveurs. Ici, cependant, la plupart des chiffres semblent rentrer dans des schémas traditionnels, et ceci démontre la rigueur de celui qui a effectué l'arpentage.

Celui-ci pourrait du reste être identifié au propriétaire du livre de comptes mentionné *supra* : il s'agit d'un dénommé Pierre Plazenet, qui exerçait au milieu du XVIII^e siècle le métier d'arpenteur dans le secteur et possédait des terrains non loin de Gabillou⁸. Peut-être est-ce cet homme ou l'un de ses descendants qui a effectué le bornage concerné. Ces bornes sont actuellement au nombre de six, et la chance a voulu que cinq d'entre elles soient encore en place. Un report effectué sur le plan cadastral de 1841, dit « napoléonien », de la commune nous a démontré qu'elles se trouvaient toutes à la jonction de

8. BONNEFOND, 1998, p. 281.

plusieurs parcelles, parfois en limite de commune, parfois au contact entre des parcelles et des bordures de routes (fig. 12). Du reste, certaines d'entre elles sont cassées sur une face, fait imputable à des chocs consécutifs au passage des charrettes (fig. 2).

Un bornage de propriété foncière

Ces pierres matérialisent donc sans ambiguïté non pas un bornage de route, mais les limites d'une propriété foncière. C'est dans la matrice cadastrale de Gabillou que nous sommes allé chercher des éléments pour identifier les titulaires de ces parcelles : or, le propriétaire identifié dans les plus anciens documents cadastraux s'avère être un membre de la famille Festugière, un maître de forges qui se rend notamment acquéreur de Forge d'Ans en 1791⁹. Jean Festugière, né en 1761 et décédé en 1829, pourrait donc avoir été, dès avant la Révolution, le propriétaire de ces terrains (fig. 13). Mais à quoi lui servaient-ils et comment en menait-il l'exploitation ? Peut-être s'agissait-il tout simplement de coupes de bois destinées à l'alimentation de ses hauts-fourneaux¹⁰.

3 ^{ème} feuille, 11 ^{ème} Section Les Coteaux		
Festugière Adrien	4 ^{ème} Contour Coteaux	parcelles 13 64 26 $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{4}$ 71 64
Festugière	4 ^{ème} C.	parcelles 14 41 23 1 63 48
Schmitt Eugène au Pouy	4 ^{ème} au Coteaux	parcelles 2 27 71 $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{4}$ 7 66
Lapuzos marbot &	4 ^{ème} C.	parcelles 1 28 33 $\frac{1}{2}$ $\frac{1}{2}$ 9 13
Festugière Adrien Clair	4 ^{ème} C.	parcelles 1 3 63 2 6 11
A reporter....		

Fig. 13. Liste des propriétés détenues en 1841 par la famille Festugière au lieu dit « les Coteaux » (d'après les documents cadastraux de la commune de Gabillou).

9. AUBISSE, 1930.

10. C'est à l'issue d'une conférence que nous avons donnée le 16 mai 2013 à Azerat, lors de l'assemblée générale de l'association « La route des canons », que cette hypothèse a été mentionnée. Nous remercions son président Patric Chouzenoux de son aimable invitation.

Le repérage des terrains a cependant été fait avec tant de soin qu'il donne l'impression d'avoir été l'aboutissement d'un litige ou d'une acquisition récente, et il est fort intéressant de constater que le propriétaire des terrains, pour être sûr qu'on ne lui en contesterait pas la possession, a fait inscrire des numéros sur les bornes qui en consacraient la matérialisation. Nous ignorons en l'état actuel de nos recherches à quoi correspondaient ces chiffres. Nous ne pouvons que constater que d'autres y ont ultérieurement été gravés, certes de manière moins habile, et que ces modifications ont été opérées par des ouvriers qui disposaient de peu d'espace pour travailler. Ils constituent probablement autant de témoignages des changements de confronts ou de propriétaires¹¹.

D'autres témoins de cette structuration du terroir existent peut-être encore à Gabillou car, en 1875, l'abbé Mestaïez a mentionné « deux pierres milliaires » qu'il situe « sur l'ancien chemin de Badefols à Périgueux », et les identifie par des chiffres arabes, le 7 et le 9. Or, si une borne portant le chiffre 7 a été découverte le long de cette route, elle porte également deux autres chiffres. Quant aux autres bornes portant le chiffre 9, elles ne se situent pas le long de cette route... C'est pourquoi des recherches complémentaires ayant trait d'une part à l'inventaire des bornes, et d'autre part à la raison de ce bornage, semblent désormais s'imposer à qui souhaitera s'aventurer, comme à Gabillou, hors des sentiers battus !

F. M.

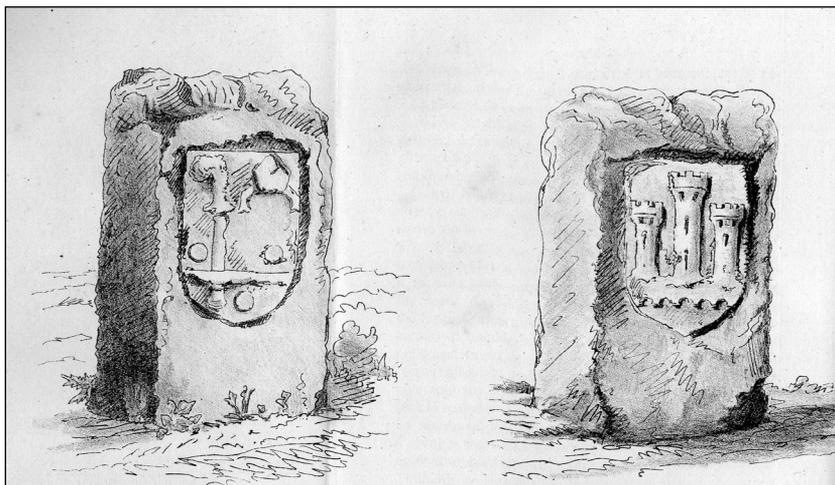
Bibliographie

- AUBISSE (E.), « Un conflit du travail en l'an III à la forge d'Ans », *BSHAP*, t. LVII, 1930, p. 118-132.
- BONNEFOND (A.), *Gabillou en pays d'Ans*, 2 vol., ouvrage couronné aux Clochers d'Or de l'année 1998.
- BOST (J.-P.), FABRE (G.), *ILA, Pétrucoces*, Bordeaux-Paris, 2001.
- BRUGIÈRE (H.), « Pierre de Saint-Augûtre », *BSHAP*, t. IX, 1882, p. 215-217 et n. 1 p. 218-219.
- MESTAÏEZ (abbé), « Lettre à la SHAP », *BSHAP*, t. II, 1875, p. 65.
- GAILLARD (H.), *Carte archéologique de la Gaule, 24-Dordogne*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1996.

11. Les gravures, martelages et regravures peuvent parfois s'effectuer d'une manière très pittoresque : ainsi, le 24 pluviôse de l'an 2 (1793), on signale au comité de surveillance de Terrasson des bornes portant des armes et « le comité, considérant qu'il importe de faire disparaître les anciennes marques de féodalité, et de punir conformément à la loi ceux qui ont négligé de les anéantir », commissionne deux de ses membres pour s'occuper de cela. Arrivés sur place, ceux-ci constatent qu'entre-temps, on a éliminé les blasons... (BRUGIÈRE, 1882, p. 218-219).

« Note sur la pierre de Saint-Augûtre », compte rendu de la séance du 3 juillet 1919, *BSHAP*, t. XLV, 1919, p.164-165.

« Note sur la découverte d'une borne entre Coursac et Coulounieix-Chamiers », compte rendu de la séance du 7 septembre 1983, *BSHAP*, t. CX, 1983, p. 190.



Autre exemple de bornage, celui-ci anépigraphe (BRUGIÈRE, 1882). La pierre de Saint-Augûtre, gravée en 1491, porte d'un côté les armes de la ville de Périgueux et de l'autre celles de l'évêque Gabriel du Mas. Provenant de Marsac-sur-l'Isle, elle est aujourd'hui déposée au MAAP (cf. *supra* p. 512).

PETIT PATRIMOINE RURAL

Le chemin des carrières du plateau d'Argentine à La Rochebeaucourt- et-Argentine

par Catherine SCHUNCK
La Pierre angulaire*

Le plateau d'Argentine, dont le sous-sol est formé de calcaires du crétacé supérieur (-100 à -65 millions d'années)¹, est l'un des sites les plus caractéristiques des pelouses calcaires sèches du Parc naturel Périgord-Limousin. Véritable réserve naturelle, elle permet d'observer une flore et une faune de type méditerranéen ainsi que de nombreuses variétés d'orchidées.

On peut y admirer en outre l'église d'Argentine, construite en calcaire blanc, des cluzeaux, une voie romaine et de nombreux éléments du petit patrimoine : croix, puits, citernes, sarcophages...

Une autre de ses richesses a été constituée par l'exploitation de carrières de pierres de taille, d'abord à ciel ouvert, puis souterraines (fig. 1).

* D'après un dossier réalisé par l'antenne de La Pierre angulaire de Mareuil (dessin Yannick Parrot, photos Anita Parrot, explications Jean Vives). La Pierre Angulaire, Maison des associations, 12, cours Fénélon, 24000 Périgueux, <http://www.lapierreangulaire24.fr>.

1. Ce sont les calcaires turoniens (C3a, b et c) (*Carte géologique 734, XVIII-33, 1/50 000, Nontron*). C'est le C36 (Angoumien inférieure) qui était autrefois exploité pour la pierre de taille. La carrière de La Rochebeaucourt a été fermée en 1965 (*Notice de la Carte géologique, p. 29*) (informations G. Delluc).



Fig. 1. L'entrée des carrières souterraines.



Fig. 2. Plan de situation.

La grande carrière à ciel ouvert de La Rochebeaucourt, sur le flanc sud-ouest du plateau d'Argentine (fig. 2), fut longuement exploitée si l'on en juge par l'importante échancrure taillée dans la falaise. L'évacuation des blocs par le nord se faisait par un chemin d'exploitation qui, partant des carrières en gradins, descendait dans le vallon pour contourner un promontoire et remontait – certainement en desservant un autre groupe de carrières – sur le plateau d'Argentine pour y rejoindre l'ancienne route Angoulême-Ribérac.

Les plus anciennes carrières, exploitées entre le Moyen Âge et le milieu du XIX^e siècle, limitées par les techniques d'alors, étaient, dans nos régions, travaillées à ciel ouvert. Cette nécessité situait leur aire dans les zones supérieures des couches adéquates voire sur les pentes des massifs. Ces impératifs liés à la matière première ont conduit les maîtres carriers à penser leurs propres chemins à la fois adaptés aux moyens de transport et aux conditions d'environnement. Le moyen de transport classique dans ces temps-là, et dans notre région, restait la charrette à deux roues rayonnées et ferrées, tirée par deux vaches ou deux bœufs pour les plus riches attelages (fig. 3). Toutefois, cette charrette susceptible de porter un mètre cube de pierre, parfois plus, soit un minimum de deux tonnes, devait être particulièrement solide.



Fig. 3. Charrette ayant servi au transport des pierres de taille.

Même si, pendant le transport, la charge était maintenue centrée sur l'essieu, il faut penser que le bloc – s'il s'agissait d'un seul élément – avait été glissé sur le tablier et avait éprouvé la partie extrême arrière de l'attelage. L'action du chargement imposait l'immobilisation en tous sens donc la présence de systèmes adaptés. Par ailleurs, le convoi devait suivre les chemins dont



Fig. 4. Le chemin desservant les carrières.

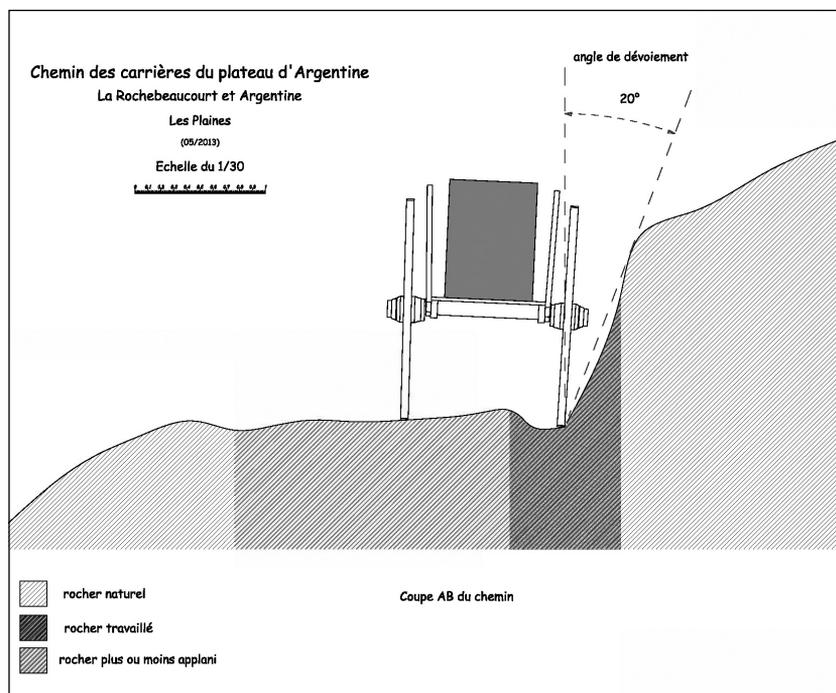


Fig. 5. Croquis montrant l'aménagement du chemin.

nous allons parler, c'est-à-dire franchir des irrégularités de terrain sans trop de difficultés, les roues de la charrette étaient de grand diamètre et robustes. Et pour descendre les fortes pentes, fallait-il encore pouvoir freiner efficacement et de manière équilibrée sur chaque roue ! Un équipement astucieux, à multiplication d'effort, assurait ce service.

Ainsi équipé, un attelage devait pouvoir partir des carrières et même parcourir quelque distance avec deux personnes : l'une devant pour guider les bêtes ce qui pouvait être le rôle d'un enfant, l'autre à l'arrière pour surveiller le fardeau et s'occuper du freinage lorsque nécessaire.

Le chargement fait, le convoi pouvait s'ébranler.

Incrustés sur les flancs plus ou moins pentus de nos massifs calcaires, sans départ précis ni semblant d'aboutissement, totalement oubliés, les chemins (fig. 4) ont pourtant servi au débardage des précieux blocs de pierre extraits du sol.

La création de la ligne de chemin de fer Angoulême-Mussidan à la fin du XIX^e siècle, bousculant profondément les circuits établis de longue date, imposa la réalisation d'un nouvel itinéraire de desserte des carrières. Celui-ci apparaît toujours. Si sa majeure partie est très classique, l'approche finale de la zone d'extraction est marquée localement par un remarquable travail. En cet endroit, le tracé de la chaussée ayant à longer une pointe rocheuse sur flanc très pentu avec un important dénivelé en courbe, une rampe adaptée au relief a été aménagée dans la masse rocheuse.

La pente est rude et courbe. Aussi, pour assurer la sécurité, les gens de métier ont-ils prévu au sol, côté colline, une profonde gouttière de sécurité de 15 cm de profondeur environ et large de deux à trois épaisseurs de roues (fig. 5). Cette saignée avait le seul rôle d'assurer le guidage des charrettes par une roue afin qu'elles ne s'écartent pas de l'itinéraire imposé et n'aillent pas chuter dans le ravin. L'examen du canal, évasé vers le haut, montre toute l'attention qui fut portée à son exécution (fig. 6). Les traces laissées par les outils mettent en évidence le mode de taille précis de la



Fig. 6. Détail de l'aménagement du chemin.

percussion indirecte qui fut employé. Cette « sculpture » n'a laissé ni bosse ni concavité pouvant causer le moindre accroc. En ce même endroit, la hauteur de la roche mère, côté colline, étant importante, la paroi est taillée de manière évasée pour assurer le libre passage des moyeux des charrettes, plus épais que le reste de la roue.

Ce « bout de chemin » de carrière, entré dans le domaine de l'archéologie industrielle, met bien en évidence les difficultés que les carriers rencontrèrent pour évacuer les matériaux extraits quand ils travaillaient à flanc de colline.

C. S.

Sortie de septembre en Mussidanais

par Maurice CESTAC

Ce samedi 12 septembre 2015 après-midi, la sortie automnale de la Société historique nous a conduits dans la région de Mussidan. Jeannine Rousset a agrémenté notre trajet aller en évoquant quelques personnages célèbres originaires de la vallée de l'Isle et quelques sites remarquables. En passant devant le lieu où il naquit (le château d'Antoniac à Razac-sur-l'Isle), Joseph Lagrange Chancel, dramaturge et poète satirique, auteur notamment des *Philippiques*, a été rappelé à notre mémoire. Puis, a été signalé à notre attention le cluzeau remarquable du Deroc, véritable nécropole dans la falaise surplombant l'autoroute en face de Saint-Léon-sur-l'Isle. Avec la grotte ornée de Gabillou, le souvenir du docteur Jean Gaussen, natif de Neuvic et figure emblématique de la préhistoire, vient compléter la présentation des richesses de cette vallée.

Première étape. Nous avons été accueillis au musée Voulgre de Mussidan par le président des amis du musée qui, avec l'aide de quatre autres guides bénévoles, membres de cette association, nous a fait visiter ce musée des arts et traditions populaires voulu par le docteur Voulgre, collectionneur infatigable et donateur à la ville de Mussidan de cette belle chartreuse avec toutes les collections rassemblées. Situé au cœur d'un parc arboré, le musée présente l'évolution de la société périgordine à travers les arts, la vie quotidienne, l'évolution des techniques agricoles, la poterie paysanne, les métiers d'autrefois... Dans une maison d'habitation du XVIII^e siècle, nous avons découvert des ateliers de métiers disparus et des collections variées : magnifique mobilier, objets domestiques, outils (fig. 1) et machines agricoles, vitrine d'animaux naturalisés, poteries régionales (fig. 2), sans compter une remarquable bibliothèque.



Fig. 1. Quelques outils du musée André-Voulgre (cliché J.-P. Bidaut).



Fig. 2. Exemples de poteries régionales, musée André-Voulgre (cliché J. Clérin).



Fig. 3. L'église de Saint-Martin-l'Astier, clocher-tour et nef (cliché J.-P. Bidaut).

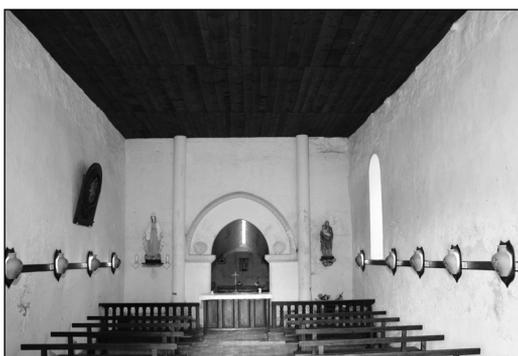


Fig. 4. L'église de Saint-Martin-l'Astier (cliché J.-P. Bidaut).



Fig. 5. Le presbytère de Saint-Front-de-Pradoux (cliché J. Clérin).



Fig. 6. Le château de Montréal (cliché J. Clérin).

Un saut de puce et Jean-Luc Tomski, maire, et notre collègue Jean-Claude Jambon, président de l'association des amis du patrimoine, nous accueillent devant la chapelle de Saint-Martin-l'Astier. Dominique Audrier nous présente ce site surprenant, monument unique en Aquitaine en raison de sa situation, en pleine campagne, et de l'originalité de sa construction. L'église est composée de deux éléments juxtaposés : un clocher-tour octogonal et une nef (fig. 3). L'examen attentif de la construction laisse penser que ces deux éléments auraient pu être construits simultanément, contrairement à d'autres hypothèses qui évoquent des constructions séparées. L'ensemble a été remanié. La présence d'une lèvre au-dessus de la façade romane et de contreforts laisse penser que la nef était recouverte d'une voûte de pierre, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui ; l'édifice a manifestement été rabaissé. À l'intérieur, la jonction entre la nef et l'édifice octogonal se fait par une porte (fig. 4), et le chœur est constitué par cette partie octogonale. Cette chapelle est construite sur le même modèle que la basilique de Neuvy-Saint-Sépulcre dans le Berry qui comprend elle aussi deux parties juxtaposées. Ce plan est hautement symbolique puisqu'il correspond à l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, lieu de la crucifixion et du tombeau du Christ. L'autel, une meule à moulin, constitue un autre élément symbolique. En effet, la meule de moulin, instrument essentiel pour la fabrication du pain dont on sait la place qu'il tient dans la religion chrétienne, n'est sans doute pas là par hasard. On peut donc émettre l'hypothèse que cette église du XI^e siècle est due soit à un pèlerin revenant de Jérusalem soit à un croisé.

Troisième étape : le presbytère de Saint-Front-de-Pradoux (fig. 5). Pierre-André Crouzille, maire, et Daniel Lacombe, historien, nous accueillent et nous présentent cette maison presbytérale. Sa particularité est de ne pas avoir été vendue à la Révolution car elle était la propriété des habitants de Saint-Front-de-Pradoux. Un prêtre l'a fait construire en 1732. Par héritage elle devient la propriété d'un laboureur à bras. En 1758, un prêtre la rachète et de nouveau en 1780, les paroissiens en deviennent propriétaires. Ainsi, après avoir passé les périodes troubles de la Révolution, elle remplira sa fonction première jusqu'en 1928. Un nouveau presbytère est alors construit, mieux placé par rapport à l'église suite à la construction de la voie ferrée qui sépare les deux espaces. Progressivement abandonnée, cette maison a été rachetée par la commune en 1970 pour y installer la mairie et différentes associations. Elle présente une belle façade avec une galerie en bois remarquable. De plus, le toit est orné de deux beaux épis de faîtage réalisés par Abel Coustillas : l'un représente le maire tourné vers la mairie et l'autre représente le prêtre tourné vers l'église. À l'issue de la visite, la commune a offert aux visiteurs de la SHAP un rafraîchissement bien apprécié.

Quatrième étape : le château de Montréal à Issac dans la vallée de la Crempse. Le propriétaire, Bernard de Montferand, nous en fait les honneurs



Fig. 7. La chapelle du château de Montréal (cliché J.-P. Bidaut).



Fig. 8. Les jardins du château de Montréal (cliché J.-P. Bidaut).

chaleureusement accompagné d'un jeune étudiant guide du château. Ce château (fig. 6), édifié par les Pontbriand, surplombe la vallée. Claude de Pontbriand, seigneur de Montréal, accompagnait en 1535 Jacques Cartier sur les rives du Saint-Laurent, lorsque le navigateur atteignit le village indien de Hochelaga qui allait devenir Montréal. Construit au XII^e siècle, François de Pontbriand l'a modernisé au XVI^e siècle avec notamment la réalisation de la façade Renaissance du corps de logis. La très belle chapelle de la Sainte-Épine (une chasse renferme une épine de la couronne du Christ) a été édifiée à la même époque sur ce qui était à l'origine la salle des gardes (fig. 7). Après avoir visité le souterrain et son escalier, aménagé dans une grotte naturelle, nous découvrons une très belle salle voûtée du XII^e siècle. Ensuite, nous entrons dans le corps du logis et parcourons une série de trois salons de style Louis XV, puis Louis XVI et Empire. De nombreux portraits de famille et périgordins y figurent. Les jardins ont été progressivement établis sur les anciens remparts (fig. 8). Plantés d'hibiscus et d'ifs, ils dégagent une atmosphère pleine de sérénité où l'on aime flâner et se reposer tout en admirant l'admirable paysage des alentours et la très belle harmonie d'ensemble de cet édifice remarquable. Ces jardins servent aussi périodiquement de décor pour des expositions d'art contemporain, notre hôte étant président du Fonds régional d'art contemporain Aquitaine (FRAC). Enfin, pour terminer cette fort agréable et instructive journée, Bernard de Montferrand nous a conviés autour du verre de l'amitié dégusté à l'ombre d'un micocoulier.

Nous remercions nos hôtes qui nous ont très aimablement reçus et ont ainsi contribué à la réussite de cette belle journée.

M. C.

NOTES DE LECTURE

Vésone. Mémoire d'un quartier de Périgueux [1930-2014]

Anne-Sylvie Moretti *et al.* (avant-propos Michel Combet et préface Alain Serres)

éd. Comité de quartier de Vésone, 2015, 65 p., ill., 15 €

Faire revivre son quartier à une époque récente et déjà dans les mémoires : tel est l'objectif poursuivi par un petit groupe d'habitants du quartier de Vésone à Périgueux, et cet objectif a été parfaitement atteint. Des anecdotes, des personnages, des lieux, familiers sans doute mais auxquels le recul donne une autre vision, plus intime et plus sensible. Il faut remercier les auteurs pour ce travail qui a fait aussi l'objet d'expositions mêlant photos et témoignages.

■ D. A.



Chant de la vieille. Prose et poésie occitanes en Bergeracois

Jean-Claude Dugros et Bernard Lesfargues

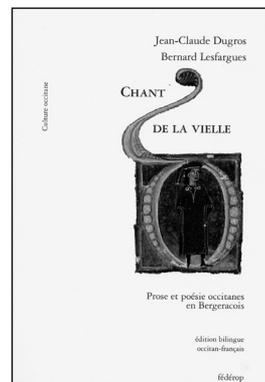
éd. Fédérop, 2015, 259 p., ill., 20 €

Il y a beau jeu que la sociologie de la littérature a établi la dépendance de cette dernière à l'égard des conditions historiques tant de sa production que de sa réception. Aussi bien l'historien a-t-il appris à questionner l'œuvre de fiction, source jadis suspectée d'ambiguïté, comme il interroge aujourd'hui la langue, ou l'esthétique. Les productions immatérielles n'en sont pas moins sociales, dont l'histoire éclaire notre présent.

On se félicitera donc de disposer désormais pour le Bergeracois, à l'instar d'autres terroirs, d'une anthologie commode, complète et bien conçue, de dix siècles d'expression et de création littéraires dans la langue autochtone, de la lyrique médiévale troubadouresque aux auteurs d'aujourd'hui. Trajectoire (chrono)logique mais développement singulier car ici les auteurs les plus marquants sont les contemporains. Le plus connu, qui inscrit définitivement langue régionale dans la modernité poétique et lui confère une audience s'étendant bien au-delà des limites occitanes, n'étant autre que l'hispaniste et traducteur B. Lesfargues.

C'est non seulement la longue continuité de cette production que l'ouvrage documente par le choix de ses plus belles pages en vers ou prose avec la traduction française en regard, mais aussi la profonde adéquation du véhicule linguistique d'oc à l'expression fictionnelle de l'*habitus* Périgord. Il y a donc matière à réflexion pour l'historien d'un « pays de l'homme », qu'il soit ou non occitanisant, et spécialement l'historien des faits littéraires, qui peut y prendre la mesure de l'écriture, sans souci d'école, au ras des motivations qui la font vivre et partager.

Cette gerbe cueillie dans le « chant » de la langue conjugue la saveur et l'esprit. ■ C. B.





Patrimoine et cinéma. Onzièmes Rencontres patrimoniales de Périgoux

Dominique Audrerie (coordination des textes)
éd. Presses universitaires de Bordeaux, 2015, 70 p., 15 €

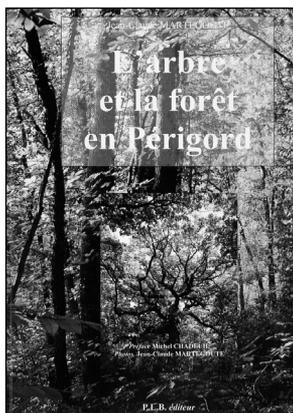
G. Andreotti, un rien caustique, a autrefois dit que « Rome est une ville d'illusions, car l'on y trouve le cinéma, la politique et la religion ». Mais ce 11^e volume d'actes apporte la preuve que le cinéma est tout sauf une illusion, et que ses implications relèvent du domaine du réel. Comme l'évoque Ch. Grellois, plusieurs auteurs se penchent sur les mérites du cinéma comme levier de développement touristique, car il fait la promotion du territoire et en présente l'image.

M.-P. Reynaud mentionne la part importante que prend le cinéma dans la promotion touristique du Périgord à travers ses paysages, ses personnages marquants et, parfois, ses célébrités. Le Périgord est en ce

sens une « terre de cinéma » dont l'appellation n'est pas usurpée. L. Sempé démontre cependant de manière fort perspicace qu'un film augmente certes la visibilité d'un territoire, mais que les caractéristiques de ce film peuvent parfois s'avérer dynarratives ; il suggère qu'il faut compenser cet effet non désiré par une réflexion appropriée. Dans un même esprit, M. Maîtreperrière présente la stratégie de valorisation de Hautefort, toujours utilisé comme décor de film, mais jamais pour lui-même, dans sa splendeur. N. Platon évoque le fait que le conseil général de la Dordogne a très bien compris l'importance du cinéma et a créé un fonds spécial destiné à promouvoir le Périgord dans la perspective d'en percevoir des retombées économiques et de créer des emplois.

Dans un esprit plus « technique », Th. Bordes donne, à travers la genèse de la production et de la réalisation du film *Jappeloup*, toute l'articulation des aspects techniques locaux qui ont concouru à son succès avant de présenter, à travers les multiples tâches du régisseur général, la complexité de la réalisation d'un film. D. Audrerie donne à ce sujet les règles de protection du patrimoine en matière de tournage de film et les éléments à prévoir dans les contrats.

Enfin, A. Bernard présente plusieurs anecdotes mettant en scène les acteurs qui ont fréquenté le Périgord et ceux qui se sont préoccupés de les nourrir. Un parfait témoignage du fait que la cuisine du Périgord et le cinéma ont toujours fait bon ménage ! ■ F. M.



L'arbre et la forêt en Périgord

Jean-Claude Martegoute (préface Michel Chadeuil)
éd. PLB, 2013, 226 p., ill.

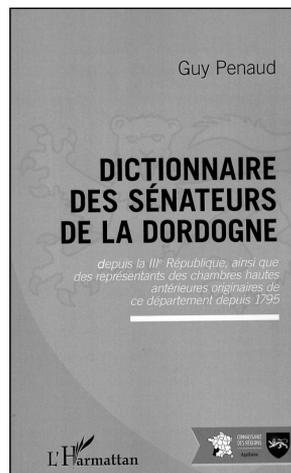
L'auteur, qui a déjà livré des travaux appréciés sur ce thème, donne ici une étude complète sur l'arbre et la forêt en Périgord, avec des planches, des photographies, des descriptions pratiques, les savoirs populaires, sans oublier le vocabulaire occitan. Il faut ajouter des recettes tout droit sorties de nos forêts. Dans sa préface, Michel Chapdeuil nous confie que les arbres, qu'il nomme ses copains, « sont tous dans ce livre, même les toxiques, les purgatifs, les fétides, avec la mention de leur utilité gustative, ludique, artisanale, de leur inscription au Codex officiel ou non [...] C'est cela la biodiversité ». ■ D. A.

Dictionnaire des sénateurs de la Dordogne

Guy Penaud

éd. L'Harmattan, 2015, 102 p., 13 €

Après avoir publié le *Dictionnaire des députés de la Dordogne*, Guy Penaud présente le *Dictionnaire des sénateurs* du département depuis 1795. La première partie évoque « les divers noms donnés à la seconde chambre du système parlementaire français depuis 1795 », leurs compositions, leurs prérogatives, offrant ainsi aux lecteurs une révision historique et pédagogique fort intéressante lors des périodes troublées. Puis l'auteur dresse la liste chronologique des sénateurs sous les différents régimes. Enfin, une biographie détaillée met en exergue, pour chacun, son rôle politique, son attitude, son influence sur le plan national, départemental et local. L'ouvrage s'appuie sur de nombreuses références bibliographiques. ■ J. R.



Bonaguil. Genèse & histoire de la construction

Michel Coste

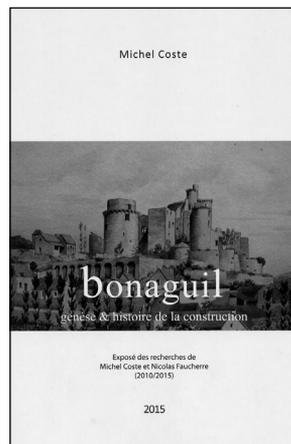
éd. Librairie du Château, 2015, 127 p., ill., 14,50 €

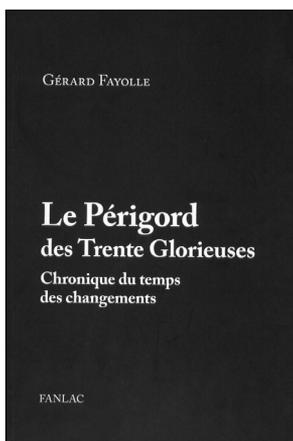
Prolongeant le travail fait dans les années 1970 par le professeur Jacques Gardelles, Daniel Frugier et Gilles Séraphin, de nouvelles recherches entreprises par Michel Coste et le professeur Nicolas Faucherre permettent de préciser la datation des ouvrages et d'affiner la vision des mobiles et des desseins de Bérenger de Roquefeuil, bâtisseur de ce monument majeur du patrimoine aquitain.

Les auteurs se sont livrés à un travail très approfondi et d'une remarquable précision sur l'histoire du monument mais aussi sur la forte personnalité du constructeur. Les nombreux documents tels que croquis d'architectes, graphiques, photographies appuient des démonstrations rigoureuses. Nous connaissons l'histoire de la construction, mais aussi, ce qui est plus rare, le coût des travaux, et les revenus de Bérenger.

Les auteurs expliquent la motivation de cette personnalité qui s'acharne à édifier un bâtiment « quasiment incongru » au début du XVI^e siècle.

L'ouvrage constitue un apport très important à la connaissance de l'architecture militaire, et à notre histoire car les terres du château s'étendaient aussi dans la sénéchaussée de Périgord, à Villefranche et Monpazier. ■ G. F.





Le Périgord des Trente glorieuses. Chronique du temps des changements

Gérard Fayolle

éd. Fanlac, 2015, 240 p., 19 €

Voici un livre pas ordinaire, riche à la fois de souvenirs et de réflexions. Et il est dense, vivant et bien écrit. Par un historien placé, comme il se doit, sur la lame du couteau : d'un côté, un vieux Périgord, au sortir de la guerre, qui est encore celui de Georges Rocal et, de l'autre, celui où nous vivons et que nous avons fini par considérer comme « normal ». D'un côté, un Périgord paysan et artisanal, se relevant courageusement d'une Occupation assez courte mais très dure, pleurant ses morts et reconstruisant ses maisons, et, de l'autre, un deuxième Périgord, animé d'un changement rapide, qui fut, pour beaucoup d'entre nous, plus un bouleversement qu'une renaissance. Une transformation qui nous donna, parfois, l'impression d'avoir revêtu trop vite un costume trop grand.

Ce livre est bien une « chronique », au sens ancien et très noble du terme, qui passe en revue tous les faits, grands ou petits, qui ont émaillé notre Dordogne de 1945 à 1975, y compris les innombrables détails de la vie d'autrefois et de naguère. Souvent oubliés, même par ceux qui les ont vécus... Tout y passe, « selon l'ordre du temps » comme disait Littré. Contés par le menu, ils émerveilleront (le mot n'est pas trop fort) le lecteur, jeune ou moins jeune. S'appuyant sur ses souvenirs, ses observations, sans négliger une sérieuse bibliographie, Gérard Fayolle analyse l'évolution de ces Trente Glorieuses, cette « révolution invisible » ainsi nommée par Jean Fourastié en 1979.

Chez nous, ces années ont vu la quasi-disparition de la société rurale, du commerce de détail et des petits ateliers, un inattendu fléchissement démographique, le départ de nombreux jeunes mal remplacés par des séniors parfois venus de loin, les difficultés pour s'adapter à un développement industriel plutôt timide, la dureté de la vie et, trop souvent, la déprimante quête d'un travail. Mais nous avons connu une élévation du niveau de vie, la naissance des si tentantes « grandes surfaces », le développement des loisirs, sur place ou au dehors, l'apparition d'un phénomène nouveau – la retraite –, sans compter l'attention apportée au Patrimoine – naturel, bâti ou écrit –, ces vieilles choses que nous regardions sans trop les voir. Sans oublier, bien sûr, notre « vieille dame de la rue du Plantier » aux destinées de laquelle l'auteur veille avec sagesse et efficacité.

En bref, c'est là, tout à la fois, un livre d'histoires et d'Histoire. Et aussi un livre du cœur... Un livre essentiel pour découvrir ou pour se remémorer, non sans nostalgie, les Trente Glorieuses de notre petite province. Pour les comprendre aussi, alors qu'un troisième Périgord, tout plein d'électronique et de virtuel, est en train de devenir adulte. ■ G. D.

Ont participé à cette rubrique : Dominique Audrerie, Christian Bonnet, François Michel, Jeannine Rousset, Gérard Fayolle, Gilles Delluc.

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- Rappel : la prochaine assemblée générale aura lieu le mercredi 2 mars 2016. Au programme : la présentation du rapport moral et du rapport financier pour 2015. Ce sera une année sans élections. Les prochaines élections auront lieu en 2018.

- En 2016, le congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest et de la Société historique et archéologique du Périgord aura lieu les 10 et 11 septembre à Périgueux. Le thème retenu est : *Les écrivains en Aquitaine : personnes, œuvres et lieux*. Les organisateurs (MM. D. Audrerie et L. Coste) font appel à communication. Les propositions doivent être impérativement envoyées avant le 15 mars 2016 aux adresses suivantes : coste.1@wanadoo.fr ; fhs0@msha.fr ; shap24@yahoo.fr (cf. *BSHAP*, 2015, p. 271-272).

COURRIER DES LECTEURS

- M. Pierre Verbauwen (pierre.verbauwen@club-internet.fr) a repéré dans l'ouvrage de Henri de Lacaze *Propos de chasse dans les landes de Gascogne* (p. 14) un passage concernant un des ancêtres de Lacaze qui fut un des derniers prieurs de Cadouin. « Vers 1780, [il] tenait équipage de louvards tout en exerçant son saint ministère. L'équipage avait démonté pendant la Révolution et c'est [le grand-père de Lacaze], Ferdinand, qui reprit la tradition interrompue par l'emprisonnement de son père... De tout temps, le chenil était à Lacaze. »

Le Dr Gilles Delluc lui communique en retour la description d'un autre prier de Cadouin, ancêtre maternel de Michelet (*Ma Jeunesse*, éd. Flammarion, 1908, p. 281-282), un certain Michaux. « Il avait, doucement, coulé sa vie en Périgord, dans la riche abbaye de Cadouin dont il était prier. Celui-ci, de beaucoup le préféré de la famille, était aussi son orgueil. On voyait encore

accroché au mur, en 1817, son portrait enluminé dans le goût barbare de la grosse imagerie d'Épinal : physionomie ouverte et joviale, larges joues de bon vivant, sous lesquelles on eût vainement cherché le trait distinctif de la race, la figure ascétique, taillée à vives arêtes. Était-ce la palette du peintre, trop chargée de tons criards, qu'il fallait accuser de ce teint fleuri, de ces fauves prunelles aux lueurs étranges assez inquiétantes pour la vertu des femmes ? Le doute est permis, sans offense pour la mémoire du saint homme. Il paraît qu'il avait bien des loisirs. Et puis, l'on mange si bien en Périgord ! ».

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) envoie une note sur le Pr Samuel Jean Pozzi (Bergerac 1846-Paris 1918). « Il n'est pas fréquent qu'un Périgordin ait donné son nom à un objet d'usage courant. C'est le cas du Pr Pozzi. Ce brillant médecin, fils de pasteur, devint chirurgien des hôpitaux de Paris, pionnier de la gynécologie. Homme du monde et réputé ami des femmes (fig. 1, Pozzi par Nadar), il trouva une fin tragique en juin 1918, révolvérisé par un de ses anciens opérés. Il a donné son nom à une maladie du vieillard, à un muscle des doigts et, tout particulièrement, à une pince d'usage gynécologique. Cette longue pince en inox (25 cm), à mors symétriques, plus que centenaire, sert toujours au gynécologue à saisir le col de l'utérus et à le maintenir lors de certaines interventions (fig. 2). On trouve même aujourd'hui des pinces de Pozzi en polyamide à usage unique. Volontaire en 1870, il servit à nouveau pendant la première guerre mondiale (voir Delluc, *BSHAP*, 2011, p. 114, fig. 1), prônant la laparotomie exploratrice devant toute plaie de l'abdomen. En 1898, il fut élu sénateur de la Dordogne en remplacement du Dr Antoine Gadaud. Il fut battu en 1903 par le Pr Jean Peyrot, lui aussi chirurgien des hôpitaux de Paris. Sa passionnante biographie a donné lieu à plusieurs ouvrages, en particulier le livre de C. Vanderpooten, paru en 1992 : *Samuel Pozzi, chirurgien et ami des femmes* (V. et O. éditions).



Fig. 1.

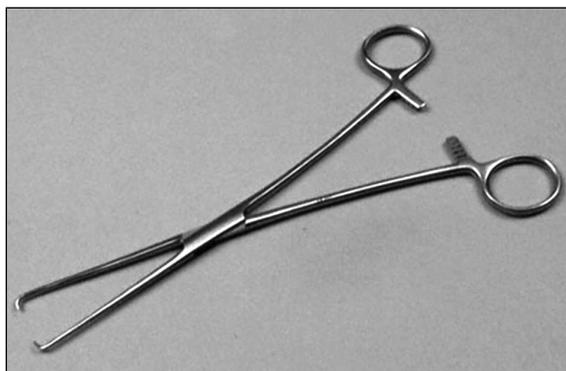


Fig. 2

- M. et M^{me} Dondon (25, rue Formigé, 33110 Le Bouscat), à la suite de l'article paru dans *BSHAP*, 2015, n° 2 sur l'amiral Dartige du Fournet, ont dressé la généalogie de la famille ainsi que les dévolutions successives de la villa *Paknam*. Ces deux tableaux sont déposés à la bibliothèque de la SHAP où ils sont disponibles pour les personnes intéressées.

DEMANDES DES CHERCHEURS

- M. Jean-Paul Durieux (22, avenue de la Gare, 54350 Mont-Saint-Martin) avait relevé dans les registres paroissiaux de Saint-Cybranet (24250), dans le canton de Domme, pour l'année 1859, un nombre tout à fait anormal de décès : 34 dont 15 enfants de moins de 10 ans. L'âge moyen des personnes décédées était de 22 ans. La commune comptait à l'époque plus de 500 habitants, et le nombre de décès d'une année moyenne se situait entre 15 et 20. Quel mal avait-il donc sévi cette année-là dans cette commune ?

- Le Dr Jean-Marie Cazauran (jm.cazauran@orange.fr) recherche, dans le cadre d'une thèse d'histoire, des témoignages écrits ou oraux sur l'activité professionnelle de médecins en Dordogne entre 1800 et 1939 : livre-journal, livre de compte, récit de vie, mémoire...

- M. Sébastien Boissat de Mazerat (4, rue Garigliano, 56000 Vannes ; boissat@yahoo.fr) recherche tout type de documents sur le château de Ferrières (dit aussi château d'Allas), situé à Allas-les-Mines (appelé autrefois Allas-de-Berbiguières) et sur ses différents occupants (notamment la famille Toucheboeuf de Beaumont des Junies) : photographies, gravures, témoignages, cartes postales, ainsi que toute aide pour décrypter l'architecture du bâtiment (XIII^e - XV^e - XVII^e et XVIII^e siècles).

- M^{me} Noëlle Duvernois (noelle.duvernois@gmail.com) recherche un « expert en sculpture du Moyen Âge » pour l'aider à étudier les sculptures des piliers de l'avant-chœur de l'église de Sorges, jamais étudiées jusqu'ici, semble-t-il.

- M. Louis de Broves (Le Bourg, 24350 La Chapelle-Gonaguet ; tél. : 06 25 33 58 17 ; email : louisdebroyes@orange.fr) recherche des informations sur un « prieuré de Veyrines » situé sur la commune de La Chapelle-Gonaguet : son histoire, son origine, sa localisation précise sur la commune. Il en a trouvé la mention dans *BSHAP*, 1896, p. 123.

- M. Jacques Gauthier-Villot (80 rue Clairat, 24100 Bergerac) recherche l'origine des appellations « Forêt royale du Défé » et « Chemin de la Reine » qu'il relève sur la carte IGN 25 000 : NS 335 /OE 4963, le long du pare-feu reliant la D.24 à Urval au nord, la D.54 Cadouin-Belvès au sud. Est-ce une survivance d'une ancienne réserve royale ?

Un article de B. et G. Delluc (*BSHAP*, 1993, p. 187-194) « À propos du chemin de la Reine Blanche à Molières et Cadouin » apporte quelques éléments de réflexion pour répondre à ces questions. Ce chemin est une partie

de l'ancienne voie romaine *Duolindum* (Pontours)-Cahors. Dans la forêt du Défé, « (du latin *defensum*, défendu), au centre de la Bessède, il était interdit de laisser aller paître les troupeaux » (voir : Delluc, *BSHAP*, 1998, p. 388 : « L'archéologie cistercienne à Cadouin »).

- M. Philippe Jacqmin (4, rue Étienne-de-la-Boétie, 24310 Brantôme ; gaillacetcie@hotmail.com), administrateur de l'association « Initiatives-Patrimoine de Brantôme » a repéré dans notre *Bulletin*, 2015, 3^e livraison, p. 295, un portrait de Brantôme (issu du fonds Saint-Martin, BA 39) dont il ignorait l'existence. M. Jacqmin recherche l'origine de ce document et l'histoire de son cheminement jusqu'à nos collections. Il propose de faire parvenir à nos membres intéressés les contributions de son association à l'histoire de Brantôme.

INFORMATIONS

- Le Comité des travaux historiques et scientifiques organise son 141^e congrès annuel du 11 au 16 avril 2016 à l'université de Rouen sur le thème « L'animal et l'homme » (De l'exploitation à la sauvegarde ; l'animal, objet d'étude et sujet de loisir ; l'animal, source d'inspiration ; l'animal symbole). Un appel à communication est lancé. Voir le site www.cths.fr. Renseignements auprès de M^{me} Francine Fourmaux (01 55 95 89 64 sauf lundi et jeudi).

- M. Luc Caron, vice président de Maisons paysannes Dordogne (tél. 06 26 47 43 94), avec l'accord du propriétaire, propose de consulter le dossier de restauration d'un logis situé à Milhac-de-Nontron, avec l'aide de la Fondation du patrimoine (10 ans de travaux pour une belle réussite), en se rendant sur le blog : <http://maisons-paysannes-dordogne.blogspot.fr/>

- Les Journées Européennes des Moulins et du Patrimoine meulier, organisées par la Fédération des Moulins de France, auront lieu les 21 et 22 mai 2016. Renseignements et inscriptions : www.fdmf.fr et www.journees-europeennes-des-moulins.org. Contact : M^{me} Charpentier (Moulin de La Barthe, 33540 Blasimon. Tél. 06 21 68 41 07 et 09 63 27 96 90).

- La *Lettre trimestrielle* du site www.guyenne.fr (octobre 2015) vient de paraître : poursuite de la publication du tome 29 (évêques de Périgueux) du « Fonds Périgord » de la BnF par M. Frédéric Biret ; extraits concernant le Périgord du *Regesta* de Léon X de Hergenroether.

- M. Nicolas Savy (Les Usclades, Flottes, 46090 Pradines ; 06 27 68 47 46 ; contact.archeodrom@gmail.com) offre aux membres de la SHAP les frais de port pour tout achat de son ouvrage sur *Bertucat d'Albret*.

- L'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux vient de décerner à notre président, Gérard Fayolle, un Prix spécial pour son ouvrage *Le Périgord des Trente Glorieuses*. Ce prix lui sera remis lors de la séance publique de fin d'année de cette Académie le jeudi 17 décembre.

Le musée des arts et traditions populaires du Périgord du docteur André Voulgre

Telle fut la dénomination officielle choisie par le docteur Voulgre qui légua par testament à la ville de Mussidan sa propriété familiale : chartreuse (fig. 3) et parc. À son décès en 1971, la municipalité accepta le don. Né à Mussidan en 1896, après ses études secondaires au lycée de Périgueux et bachelier en mars 1915 (année scolaire écourtée), il s'inscrit à Bordeaux en faculté de médecine qu'il rejoindra seulement en octobre 1919, après sa démobilisation en juillet. Aux Armées, mobilisé au 20^e RI en avril 1915, il est sergent en 1916. Passionné de sport (rugby, athlétisme), il obtient ses brevets de pilote civil puis militaire, après être passé dans l'aviation. Il termine ses 52 mois de grande guerre sans encombre, comme Instructeur d'éducation physique, spécialiste de la méthode Hébert.

Après avoir repris ses études, il est diplômé docteur en médecine en mars 1924 et s'installe comme médecin à Bordeaux où il fonde en 1931 un « Institut de Physiothérapie et d'Éducation Physique ». Collectionneur dès l'enfance, resté très attaché à son Périgord natal, toute sa vie il rassembla, dans la chartreuse paternelle, des souvenirs évoquant le passé de la région : meubles, livres, outillage... Il aimait y accueillir ses amis et parfois accompagner des groupes. Ainsi, Maurice Albe, lors d'une visite en 1965, témoigne qu'il a été l'un des premiers à lui suggérer de créer un musée, « afin que ces collections, fruit de toute une vie de recherches passionnées, ne risquent pas d'être un jour malencontreusement dispersées ».

Dès 1973, à l'initiative du maire Pierre Bonneau, une association « Les Amis du Musée (AdM) » vit le jour. Jacques Lachaud (ancien directeur du C.C) en fut l'âme et le président durant 25 ans. Michel Soubeyran (conservateur du Musée du Périgord), pour les démarches administratives et la muséographie, et Jean Secret, pour l'expertise du mobilier, conseillèrent les commissions mises en place. Cinq années de travaux furent nécessaires à la municipalité, aux équipes de bénévoles et artisans locaux, avant l'inauguration (27 juin 1977), par le Préfet et en présence d'Yves Guéna, député. Début juillet ce fut l'ouverture au public du Musée, dès lors plus communément dénommé « Musée Voulgre ». En 2005, il a été labellisé « Musée de France ».

Ainsi depuis 42 ans, les municipalités successives poursuivent cette volonté d'entretenir 500 m² au sol de bâtiments, un parc arboré agrémenté de deux maisons doubleaude (Félibrée de 1985) et de jeux pour enfants. Conserver et enrichir les collections, penser la muséographie, organiser les visites et les animations diverses sont confiées à la responsabilité d'un agent du patrimoine épaulé par les AdM. Ce musée offre ainsi aux visiteurs une vingtaine de salles dont sept pièces d'habitation, des ateliers de métiers disparus, des salles d'outillage agricole, une salle d'expositions temporaires. Plus récemment, deux espaces sont consacrés à la poterie paysanne de Beauronne (dont une



Fig. 3.

collection Abel Coustillas) et une salle, à la préhistoire de la moyenne vallée de l'Isle (collection du Dr Jean Gaussen).

L'ensemble permet de reconstituer de façon assez fidèle la vie d'autrefois et la proximité des objets facilite la compréhension et active l'imaginaire des plus jeunes. Des visites adaptées aux scolaires et des ateliers thématiques (cuisine, buanderie, éclairage... au temps de « vos arrière grands-parents »), répondent aux vœux des initiateurs de ce « Musée A.Voulgre », à savoir : « Pour trouver place dans le train de l'avenir, faut-il jeter par la fenêtre le bagage de nos traditions ? L'arbre si grand, si beau soit-il, ne peut vivre sans racines : nos sociétés pas davantage » (introduction de M. Soubeyran au *Guide* du musée).

Informations : Adresse : 2, rue Raoul Grassin 24400 Mussidan. Tél. : 05 53 81 23 55. Courriel : contact@museevoulgre.fr - Site : www.museevoulgre.fr ; pour les horaires et les conditions des visites, merci de s'adresser au Musée Voulgre.

CORRESPONDANCE POUR

« COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, secrétaire générale, SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

Sommaire et table des illustrations du tome CXLII (2015) du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*

SOMMAIRE DU TOME CXLII - ANNÉE 2015

Conseil d'administration pour 2015-2017	3
Rapport moral 2014, par la secrétaire générale B. Delluc	5
Rapport financier 2014, par la trésorière M.-R. Brout.....	8
Élection du conseil d'administration, 4 mars 2015.....	30
Comptes rendus des réunions mensuelles :	
novembre 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	13
décembre 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	16
janvier 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	23
février 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	139
mars 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	144
avril 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	148
mai 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	275
juin 2015, présidence de D. Audrerie, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	280
juillet 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	284
août 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	411
septembre 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	416
octobre 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	421

ARTICLES DE FOND

BONNINGUES (Marc), Saint Astier et la vie érémitique.....	35-40
BOUET (Robert), Correspondance de prêtres périgordins avec le cardinal Caprara, légat du pape Pie VII, 1801-1808	181-200 (ill.)
CAZAURAN (Jean-Marie), De Sainte-Ursule au Puy Abri ou la difficile mutation de l'hôpital-hospice de Périgueux du XIX ^e au milieu du XX ^e siècle.....	449-476 (ill.)

DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque : L'exécution du maréchal Ney en 1815. Un Périgordin témoigne	109-118 (ill.)
DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque : Trois faits d'armes de Louis Dartige du Fournet, officier de marine	227-246 (ill.)
DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque : Le chanoine Tarde et ses <i>Astres de Borbon</i>	357-374 (ill.)
DELLUC (Gilles), Le pauvre Lazare de Cadouin était lépreux	429-448 (ill.)
DELLUC (Gilles), Dans notre iconothèque : La courageuse démonstration du Dr René Dujarric de La Rivière.....	505-510 (ill.)
DUHARD (Frédéric), 1914-1918. Parcours en première ligne du « caporal Louis, brancardier », futur évêque de Périgueux et de Sarlat.....	209-226 (ill.)
DUHARD (Jean-Pierre), Jean Gaussen : médecin dans la Résistance et combattant dans la Brigade Alsace-Lorraine.....	477-504 (ill.)
ETCHECHOURY (Maïté), Les sources de l'histoire de la collégiale de Saint-Astier et l'édition du chartrier	43-52 (ill.)
FAYOLLE (Gérard), Le Périgord et l'Italie au temps de la Renaissance	291-304 (ill.)
GILLOT (Jean-Jacques), Quelques prisonniers de guerre du Périgord évadés pendant la guerre 1939-1945	319-338 (ill.)
LAFORCADE (Jacques de), La construction du château de L'Étang à Abjat-sur-Bandiât 1845-1851	305-318 (ill.)
LAPOUGE (Hervé), Poperdu : hiver 1943-1944. Souvenirs de Résistants en Nontronnais.....	339-356 (ill.)
MASSONI (Anne), La fondation du chapitre de Saint-Astier et les débuts de la collégiale.....	55-76
MIQUEL (Sophie), L'herbier de Jean-Philippe Montépin, soldat de 1916, et le parc du château Magne à Trélassac	201-208 (ill.)
PENAUD (Guy), L'hôtel de Fayolle, rue Barbecane à Périgueux. Histoires de familles.....	157-180 (ill.)
RÉMY (Christian), Pouvoirs et lignages à Saint-Astier au Moyen Âge	79-106 (ill.)

VARIA

BÉTOIN (Jean-Pierre), Sortie d'été dans le Périgord Vert	389-398 (ill.)
BUGEAUD (Alain et Nadine), Présentation des actes du colloque du millénaire de Saint-Astier 1013-2013.....	31-32
CESTAC (Maurice), Sortie de septembre en Mussidanais	527-530 (ill.)
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Confiance renouvelée	29-30
FAYOLLE (Gérard), Un colloque à Saint-Astier 1013-2013	33
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : La SHAP et la ville de Périgueux	155-156
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Racines romanes.....	289
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Année 2015 : Histoire, patrimoine et... terrorisme.....	427
Congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest / Société historique et archéologique du Périgord, 10-11 septembre 2016, Périgueux	271-272

NOTES D'ÉPIGRAPHIE DU PÉRIGORD

MICHEL (François), Notes d'épigraphie du Périgord - 1	119-126 (ill.)
MICHEL (François), Notes d'épigraphie du Périgord - 2. Un souvenir romain du cardinal de Périgord.....	247-256 (ill.)
MICHEL (François), Notes d'épigraphie du Périgord - 3. Adbogius. Un Pétrucore de garde sur le Rhin.....	375-388 (ill.)

MICHEL (François), Notes d'épigraphie du Périgord - 4. Les bornes de Gabillou. De fugitives traces d'une ancienne propriété foncière	511-520 (ill.)
---	----------------

PETIT PATRIMOINE RURAL

SCHUNCK (Catherine) (La Pierre angulaire), La fontaine dite « des Trois-Fontaines » au Bugue	257-262 (ill.)
SCHUNCK (Catherine) (La Pierre angulaire), Le chemin des carrières du plateau d'Argentine à La Rochebeaucourt-et-Argentine	521-526 (ill.)

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

<i>Saint-Astier : mille ans d'histoire</i> , par Anne-Josette et Serge Avrilleau (Gérard Fayolle)	127
<i>Châteaux, cuisines et dépendances</i> , Anne-Marie Cocula et Michel Combet (éd.) (Dominique Audrerie).....	128
<i>Charles Mangold, chef de l'armée secrète en Périgord. Vie et mort d'un grand résistant alsacien</i> , par Richard Seiler (Gérard Fayolle)	128
<i>Les acacias blancs de Gelsa. Du front de l'Ebre aux maquis de Dordogne-Nord</i> , par Christian Bélingard (Gérard Fayolle).....	129
<i>Généalogies périgourdines. Tome V</i> , par Gilles de Blignières, Christophe Morand du Puch, Claude-Henri Piraud, Jean-Louis Ruchaud (Dominique Audrerie).....	129
<i>Léo Drouyn en Charentes Dordogne et Haute-Vienne</i> , par Bernard Larrieu et Jean-François Duclot (Brigitte Delluc).....	130
<i>Entre Art et Science. Léo Drouyn, cet illustre inconnu. La vie et l'œuvre d'un artiste archéologue girondin (1816-1896)</i> , par Bernard Larrieu (Brigitte Delluc).....	263
<i>Lisle. Notre village en images</i> , par Jean-Pierre Subrenat (Dominique Audrerie) ..	263
<i>Cartographies en Périgord. Histoire de la représentation d'un territoire du XVI^e siècle à nos jours</i> , par Rémy Durrens (Brigitte Delluc)	264
<i>Varaignes. Varanha. Varanea</i> , par Jean-Louis Delâge et Jean-Marc Warembourg (Dominique Audrerie).....	264
<i>Saint-Avit-Sénieur. Histoire des fermes à travers les âges</i> , par Roger Treneule (Dominique Audrerie).....	265
<i>Jean-Baptiste Sirey (1762-1845). Un père de l'étude et de l'édition du contentieux moderne</i> , par Bernard Pacteau (Patrick Petot)	265
<i>Se souvenir de Mussidan et de son canton</i> , par Marie-Thérèse et Jacques Escarment (Dominique Audrerie).....	266
<i>Mémoires d'un maquisard. Le groupe Phiphi</i> , par Philippe Papon (Jeannine Rousset).....	266
<i>Patrimoine et monuments historiques. Dixièmes Rencontres patrimoniales de Périgueux</i> , par Dominique Audrerie (coord.) (François Michel)	399
<i>Histoire de Meyrals 1789-1989</i> , par Jacqueline Jouanel (Dominique Audrerie)...	399
<i>Le canton de Terrasson à la fin du XIX^e siècle d'après le manuscrit L'ancien et le nouveau Périgord</i> , par Hippolyte Brugièrre (Brigitte Delluc)	400
<i>Daumesnil. D'Arcole à Vincennes</i> , par Didier Mireur (Gérard Fayolle).....	400
<i>Amoureux du Périgord</i> , par l'Académie des Lettres et des Arts du Périgord (Maurice Cestac).....	401
<i>Chemins et routes en Périgord au XIX^e siècle. La grande affaire du ChGC n° 32 Bergerac-Faux-Beaumont</i> , par Éliane Promis (Gérard Fayolle)	401

<i>Voyage sur les bords du Rhin fait en 1792 par Guillaume Gontier de Biran et l'abbé Pierre Lespine</i> , par Michel Combet (éd.) (Gérard Fayolle)	402
<i>Vésone. Mémoire d'un quartier de Périgueux [1930-2014]</i> , par Anne-Sylvie Moretti et al. (Dominique Audrerie).....	531
<i>Chant de la vielle. Prose et poésie occitanes en Bergeracois</i> , par Jean-Claude Dugros et Bernard Lesfargues (Christian Bonnet).....	531
<i>Patrimoine et cinéma. Onzièmes Rencontres patrimoniales de Périgueux</i> , par Dominique Audrerie (coord.) (François Michel).....	532
<i>L'arbre et la forêt en Périgord</i> , par Jean-Claude Martegoute (Dominique Audrerie).....	532
<i>Dictionnaire des sénateurs de la Dordogne</i> , par Guy Penaud (Jeannine Rousset)	533
<i>Bonaquil. Genèse & histoire de la construction</i> , par Michel Coste (Gérard Fayolle)	533
<i>Le Périgord des Trente glorieuses. Chronique du temps des changements</i> , par Gérard Fayolle (Gilles Delluc).....	534

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

DELLUC (Brigitte).....	131-134 (ill.)
DELLUC (Brigitte).....	267-270 (ill.)
DELLUC (Brigitte).....	403-408 (ill.)
DELLUC (Brigitte).....	535-540 (ill.)

ILLUSTRATIONS DU TOME CXLII - ANNÉE 2015

Cartes et plans

Plan sommaire de l'église de Saint-Astier, 1671	47
Châtellenie de Saint-Astier dans le Périgord comtal	81
Châteaux et châtellenies autour de Saint-Astier au XIV ^e siècle.....	88
Saint-Astier en 1808	94
Saint-Astier et ses environs.....	98
Crognac à Saint-Astier, cadastre de 1808	100
Puy-Saint-Astier à Saint-Astier, cadastre de 1808.....	102
Puyferrat à Saint-Astier, cadastre de 1808.....	102
Fareyrou à Saint-Astier, cadastre de 1808	103
Plan situant la porte de l'Arsault et la tour Barbecane à Périgueux.....	158
Hôtel de Fayolle, plan cadastral, 2014.....	162
Parc du château Magne à Trélassac, 1894	206
Front des tranchées et retrait allemand (Alberich), guerre 1914-1918	213
Carte extraite du journal de marche du groupe de brancardiers de la 158 ^e division d'infanterie.....	215
Forcement des passes du Ménam vers Bangkok, 13 juillet 1893	230
Indochine française	230
Sauvetage des Arméniens au sud-est de la Méditerranée en septembre 1915	234
Périple en Périgord du pape Clément V en 1304	415
Abbaye de Brantôme, plan par J. de la Béraudière, entre 1636 et 1656	419
Situation de l'hôpital de Manufacture, Périgueux	450
Hôpital de Manufacture, Périgueux, plan Catoire, 1835	454

Hôpital de Manufacture, Périgueux, plan Bouillon, 1852	456
Hôpital de Manufacture, Périgueux, plan Daniel, projet d'agrandissement	459
Hôpital de Périgueux, projet terrains Bellussière, 1902	466
Hôpital de Périgueux, projet terrains du Puy Abri, 1895	470
Hôpital de Périgueux, projet terrains du Puy Abri, 1896.....	472
Hôpital de Périgueux, projet terrains du Puy Abri, 1936.....	474
Situation des bornes à Gabillou, plan cadastral de 1841	517
Plan de situation du chemin des carrières, La Rochebeaucourt-et-Argentine	522

Documents

Certificat de capacité d'Antoine de Tounens, faculté de droit de Toulouse, 1850 ..	19
Lettre d'Antoine de Tounens au président du Chili, 1860	20
Vidimus de 1249, chapitre de Saint-Astier	45
Page du registre capitulaire de Saint-Astier donnant le nom des chanoines, 1746 ..	46
Vue aérienne des environs du lieu d'exécution du maréchal Ney	117
Croquis d'une inscription gallo-romaine et notes de J. de Mourcin, épitaphe mentionnant Sabinus ou Sabina.....	122
Croquis d'une inscription gallo-romaine et notes de J. de Mourcin, épitaphe de Celsus/a.....	123
Croquis d'une inscription gallo-romaine disparue et notes de J. de Mourcin	123, 124, 126
Épitaphe d'un frère mineur, 1276, copie du texte par W. de Taillefer	125
Épitaphe d'un frère mineur, 1276, croquis de l'inscription par J. de Mourcin.....	125
Couverture de <i>Saint-Astier : mille ans d'histoire</i> , par A.-J. et S. Avrillean	127
Couverture de <i>Châteaux, cuisines et dépendance</i> , par A.-M. Cocula et M. Combet (éd).....	128
Couverture de <i>Charles Mangold, chef de l'armée secrète en Périgord. Vie et mort d'un grand résistant alsacien</i> , par R. Seiler.....	128
Couverture de <i>Les acacias blancs de Gelsa. Du front de l'Ebre aux maquis de Dordogne-Nord</i> , par C. Bélingard	129
Couverture de <i>Généalogies périgourdines. Tome V</i> , par G. de Blignièrès, C. Morand du Puch, C.-H. Piraud, J.-L. Ruchaud.....	129
Couverture de <i>Léo Drouyn en Charentes Dordogne et Haute-Vienne</i> , par B. Larrieu et J.-F. Duclot	130
Lettre de Léon Bloy à sa fiancée Johanne Malbech.....	133
Planche représentant <i>Odontopteris Brardii</i> , plante dédiée à Cyprien Brard.....	142
Étiquette figurant sur la couverture de l'herbier Montépin.....	202
Exemple d'étiquette de l'herbier Montépin	202
Exemple de planche de l'herbier Montépin	202
Exemple de plante collée sur une page de revue, herbier Montépin	202
Registre matricule de Jean Philippe Montépin	204
Exemple de planche de l'herbier Varailhon	205
Fiche de décès, Georges Varailhon, 1916	205
Une de l' <i>Excelsior</i> après les Vêpres grecques	240
Avis de décès de l'amiral Dartige du Fournet, 1940.....	242
Pseudo-épitaphe du cardinal de Périgord, Rome	248
Exemples de lettres classiques et médiévales (E classique, E lunaire, G africain, N médiéval, ligature QVI).....	251
Représentation graphique de la fontaine des Trois-Fontaines au Bugue	258

Couverture de <i>Entre Art et Science. Léo Drouyn, cet illustre inconnu. La vie et l'œuvre d'un artiste archéologue girondin (1816-1896)</i> , par B. Larrieu...	263
Couverture de <i>Lisle. Notre village en images</i> , par J.-P. Subrenat	263
Couverture de <i>Cartographies en Périgord. Histoire de la représentation d'un territoire du XVI^e siècle à nos jours</i> , par R. Durrens.....	264
Couverture de <i>Varaignes. Varanha. Varanea</i> , par J.-L. Delâge et J.-M. Warembourg	264
Couverture de <i>Saint-Avit-Sénieur. Histoire des fermes à travers les âges</i> , par R. Treneule.....	265
Couverture de <i>Jean-Baptiste Sirey (1762-1845). Un père de l'étude et de l'édition du contentieux moderne</i> , par B. Pacteau	265
Couverture de <i>Se souvenir de Mussidan et de son canton</i> , par M.-T. et J. Escarment	266
Couverture de <i>Mémoires d'un maquisard. Le groupe Phiphi</i> , par P. Papon.....	266
Extrait de <i>Dordogne libre</i> , 29 septembre 1944, annonçant la condamnation à mort de P. Grimard.....	334
Extrait de <i>Dordogne libre</i> , 15 décembre 1944, concernant Alexandre Villaplana..	336
Procès-verbal d'installation de René Bersars à son poste d'instituteur à Poperdu, 30 septembre 1942	347
Nomination de René Bersars au poste d'instituteur stagiaire à Poperdu, 29 septembre 1943.....	348
Dédicace de René Bersars à une élève.....	348
Fausse carte d'identité de Jean Lapeyre-Mensignac au nom d'Albert Giry.....	350
Procès-verbal d'installation de René Bersars à son poste d'instituteur « à titre définitif » à Poperdu, 28 septembre 1945.....	352
Astronome et son télescope, miniature médiévale.....	359
Page de titre de <i>Les Astres de Borbon</i> de Jean Tarde, édition de 1620.....	361
Page de titre de <i>Les Astres de Borbon</i> de Jean Tarde, édition de 1623.....	361
Page de titre de <i>Histoire et démonstrations autour des taches solaires et leurs accidents</i> , par Galilée, 1613	366
Croquis de Tarde, la surface du soleil, extraits de <i>Les Astres de Borbon</i> , 1623.....	368
Examen par projection des taches solaires par C. Scheiner, gravure.....	370
Planètes du système solaire.....	371
Taches solaires	372
Évolution du nombre des taches solaires par an, 1600-2000.....	373
Couverture de <i>Patrimoine et monuments historiques. Dixièmes Rencontres patrimoniales de Périgueux</i> , par D. Audrerie (coord.).....	399
Couverture de <i>Histoire de Meyrals 1789-1989</i> , par J. Jouanel.....	399
Couverture de <i>Le canton de Terrasson à la fin du XIX^e siècle d'après le manuscrit L'ancien et le nouveau Périgord</i> , par H. Brugière	400
Couverture de <i>Daumesnil. D'Arcole à Vincennes</i> , par D. Mireur.....	400
Couverture de <i>Amoureux du Périgord</i> , par l'Académie des Lettres et des Arts du Périgord	401
Couverture de <i>Chemins et routes en Périgord au XIX^e siècle. La grande affaire du ChGC n° 32 Bergerac-Faux-Beaumont</i> , par É. Promis.....	401
Couverture de <i>Voyage sur les bords du Rhin fait en 1792 par Guillaume Gontier de Biran et l'abbé Pierre Lespine</i> , par M. Combet (éd.).....	402
Macules dépigmentées, lèpre	437
Lépromes	437
Exemple de construction selon le procédé Tollet.....	463

Croquis du projet d'hôpital sur les terrains Bellussière, Périgueux, 1905.....	467
Virus de la grippe.....	509
Avis émanant du Président des rues de Rome, 1759.....	515
Extrait du livre de comptes de Pierre Plazanet.....	516
Liste des propriétés détenues en 1841 par la famille Festugière au lieu dit Les Coteaux à Gabillou.....	518
Chemin desservant les carrières, La Rochebeaucourt-et-Argentine, croquis.....	524
Couverture de <i>Vésone. Mémoire d'un quartier de Périgueux [1930-2014]</i> , par A.-S. Moretti.....	531
Couverture de <i>Chant de la vielle. Prose et poésie occitanes en Bergeracois</i> , par J.-C. Dugros et B. Lesfargues.....	531
Couverture de <i>Patrimoine et cinéma. Onzièmes Rencontres patrimoniales de Périgueux</i> , par D. Audrerie (coord.).....	532
Couverture de <i>L'arbre et la forêt en Périgord</i> , par J.-C. Martegoute.....	532
Couverture de <i>Dictionnaire des sénateurs de la Dordogne</i> , par G. Penaud.....	533
Couverture de <i>Bonaguil. Genèse & histoire de la construction</i> , par M. Coste.....	533
Couverture de <i>Le Périgord des Trente glorieuses. Chronique du temps des changements</i> , par G. Fayolle.....	534

Événements

La canonnière Comète du lieutenant de vaisseau L. Dartige du Fournet.....	229
Génocide des Arméniens, photographies, 1915.....	233
Embarquement des Arméniens, 1915.....	235
Bombardement d'Athènes.....	240
Hommage des Arméniens à L. Dartige du Fournet, Saint-Chamassy, 5 mai 2010..	244

Personnages

François-Louis Poumiès de La Siboutie.....	112
Guillaume de Boldensele et le cardinal Talleyrand-Périgord, miniature, vers 1410-1412.....	couv. 2 ^e livr., 254
Justin de Selves, par Delannoy.....	147
Pie VII et le cardinal Caprara.....	182
M ^{re} Dominique Lacombe.....	183
Georges Auguste Louis, soldat.....	211
Georges Auguste Louis et un groupe de soldats.....	211
M ^{re} Louis, le jour de son intronisation à la cathédrale Saint-Front, 21 novembre 1932.....	223
M ^{re} Louis, deux photographies.....	224
Louis Dartige du Fournet.....	229, 234
Rama V, roi du Siam.....	231
Cardinal Hélié Talleyrand.....	249
François Pétrarque, miniature, 1388.....	254
Louis Jaurès.....	269
Hervé Fayard.....	292
Brantôme.....	295
Montaigne, taille douce, XVII ^e siècle.....	301
François-Xavier Gillot-L'Étang.....	307

Lucien Badaroux	320
Raymond Boucharel.....	321
Hubert Faure	324
Alexandra Villaplana.....	334
Claude Bonnier	341
Jacques Nancy.....	341
Jean Lapeyre-Mensignac	342
René Chabasse et Jean Lapeyre-Mensignac au lycée d' Angoulême.....	344
René Chabasse et Jean Lapeyre-Mensignac	344
Jean Lapeyre-Mensignac	344
Georges Andorre	344
Jean Armand Lapeyre-Mensignac.....	345
René Bersars	346
Georgette Bersars.....	346
René Bersars et ses élèves.....	348
Photo de classe, école de Poperdu à Nontron, 1944	349
Georgette Bersars et son fils Michel	349
Jean Lapeyre-Mensignac, dans les années 1940.....	352
Jean Lapeyre-Mensignac, en 1983.....	352
Guy Héliès et l'abbé Albrecht, mai 1945.....	354
Jean Lapeyre-Mensignac et Pierre Barrère, vers 1994	355
Jean Lapeyre-Mensignac et Guy Margariti, dans les années 1940.....	355
Galilée	363
Jean Gaussen en tenue de maquisard, été 1944	481
Jean Gaussen et ses camarades de la Brigade Alsace-Lorraine, octobre 1944	495
Bataillon Strasbourg à Strasbourg-Neuhaus, décembre 1944.....	495
Jean Gaussen et Tony Diener à Ligeux.....	496
Jean Gaussen en Alsace, fin 1944	497
Jean et André Gaussen, au bataillon Strasbourg	497
Jean Gaussen médecin	499
Jean Gaussen et sa famille à Neuvic-sur-l'Isle	499
Jean Gaussen et le Pr Jean Piveteau devant Gabillou	500
Jean et Marie-Louise Gaussen au Mali, février 1990	500
Jean Gaussen décoré de la Légion d'honneur par Ancel-Diener, juillet 1985	501
Jean Gaussen et Ancel-Diener à Neuvic, juillet 1985.....	502
Jean Gaussen, juin 1985.....	503
René Dujarric de La Rivière en 1917	506
René Dujarric de La Rivière en 1918	507
Samuel Pozzi.....	536

Architecture et sculpture civiles

Crognac à Saint-Astier.....	100
Château de Puyferrat à Saint-Astier.....	102
Tour-porche du château de Fareyrou à Saint-Astier	103
Rue de Valbrune à Saint-Astier, début du XX ^e siècle	108
Porte gothique du château de Varaignes, aujourd'hui aux États-Unis	143
Quartier Sainte-Ursule à Périgueux, vue aérienne.....	153
Square d'Amberg et vestiges du rempart à Périgueux.....	160
Hôtel de Fayolle (rue Barbecane), côté rue de l'Abreuvoir, à Périgueux.....	162

Hôtel de Fayolle (rue Barbecane), côté rue Barbecane, à Périgueux.....	164
Porte et fronton de l'hôtel de Fayolle (rue Barbecane), à Périgueux.....	164
Tourelle de l'hôtel de Fayolle (rue Barbecane), à Périgueux.....	164
Hôtel de Fayolle (rue Barbecane), vu du boulevard Georges-Saumande, à Périgueux, vers 1910.....	165
Hôtel de Fayolle (rue Barbecane), vu du boulevard Georges-Saumande, à Périgueux, 2015.....	165
Hôtel de Fayolle (rue Barbecane), façade est, à Périgueux.....	166
Monument aux morts de Trélissac.....	205
Château Magne à Trélissac.....	206
Château Magne à Trélissac, allée dans le parc.....	207
Villa Paknam, avenue Georges-Pompidou à Périgueux.....	242
Fontaine des Trois-Fontaines au Bugue, vue générale.....	259
Fontaine des Trois-Fontaines au Bugue, base d'une colonne.....	259
Fontaine des Trois-Fontaines au Bugue, partie haute.....	259
Fontaine des Trois-Fontaines au Bugue, goulottes.....	260
Château de l'Étang à Abjat-sur-Bandiât, vue aérienne.....	couv 3 ^e livr., 318
Magasin Les Nouvelles Galeries à Périgueux (aujourd'hui Monoprix).....	279
Manoir de Tarde à La Roque-Gageac, début du XX ^e siècle.....	297
Château de l'Étang à Abjat-sur-Bandiât, inscriptions rappelant le mariage des constructeurs le 5 juin 1847.....	308
Château de l'Étang à Abjat-sur-Bandiât, inscription, nom de l'architecte.....	309
Château de l'Étang à Abjat-sur-Bandiât, façade sud.....	311
Château de l'Étang à Abjat-sur-Bandiât, façade nord.....	312
Château de Sermet à Loubéjac.....	322
Château de Régagnac à Montferrand-du-Périgord.....	322
Usine hydroélectrique de Tuilières à Saint-Capraise-de-Lalinde.....	330
Château de Mauriac à Douzillac.....	333
École de Bouëx (Charente) en 1944.....	343
École de Bouëx (Charente) en 2015.....	343
Caserne et boulevard René-Chabasse à Angoulême.....	343
Villa Marie-Louise à Javerlhac.....	345
École de Poperdu à Nontron.....	346
Plaque commémorative aux Chadauds à Augignac.....	347
Manoir de La Grelière à Piégut-Pluviers.....	390
Maison forte de Pluvinières à Piégut-Pluviers.....	390
Château de Gros-puy à Abjat-sur-Bandiât.....	392
Château de l'Étang à Abjat-sur-Bandiât.....	393
Château du Verdoyer à Champs-Romain.....	394
Tour du Bourdeix.....	395
Château du Forestier à Teyjat.....	396
Manoir du Châtelard à Teyjat.....	397
Monument commémorant le retour des prisonniers de guerre (1940-1945), Saint-Félix-de-Villadeix.....	406
Épicerie Gandois, angle des rues de La Tombelle et Ferdinand-Dupuy, Périgueux, 1937.....	424
Quartier de l'hôpital de Manufacture à Périgueux, vue aérienne.....	452
Bornes de Gabillou.....	513, 514, 516, 517
Entrée des carrières souterraines à La Rochebeaucourt-et-Argentine.....	522
Chemin desservant les carrières, La Rochebeaucourt-et-Argentine.....	524

Chemin desservant les carrières, La Rochebeaucourt-et-Argentine, détail de l'aménagement.....	525
Presbytère de Saint-Front-de-Pradoux.....	528
Château de Montréal à Issac.....	528
Château et jardins de Montréal à Issac.....	530
Musée André Voulgre à Mussidan.....	540

Architecture et sculpture religieuses

Église de Saint-Astier, côté est, début du XX ^e siècle.....	34
Coupole de l'église du Val de Grâce à Paris.....	116
Stèle d'Adbogius.....	376
Cavaliers gaulois au combat, relief nord du mausolée des Iulii à Glanum (Saint-Rémy-de-Provence).....	383
Stèle d'Ulpius Exoratus, Périgueux.....	386
Église Saint-Étienne de Pluviers à Piégut-Pluviers.....	390
Église Saint-André à Abjat-sur-Bandiât.....	391
Église de Teyjat, fresques.....	396
Repas du Mauvais riche, détail, visage lépromateux de Lazare, sculpture de l'abbaye de Cadouin.....	couv. 4 ^e liv., 442
Repas du Mauvais riche, sculpture de l'abbaye de Moissac.....	440
Lazare, lèpre lépromateuse, sculpture de l'abbaye de Moissac.....	440
Repas du Mauvais riche, sculpture de l'abbaye de Cadouin.....	441
Repas du Mauvais riche, détail, lésion du pied gauche de Lazare, sculpture de l'abbaye de Cadouin.....	443
La mort de Lazare, sculpture de l'abbaye de Cadouin.....	444
La mort de Lazare, détail du visage, sculpture de l'abbaye de Cadouin.....	445
Église de Saint-Martin-l'Astier.....	528
Église de Saint-Martin-l'Astier, intérieur.....	528
Chapelle du château de Montréal à Issac.....	530

Objets mobiliers

Pavillon à croix rouge brandi par les Arméniens en 1915.....	235
Casque de dragon.....	269
Deux télescopes de Galilée.....	363
Charrette ayant servi au transport des pierres de taille.....	523
Outils du musée André-Voulgre.....	528
Poteries régionales, musée André-Voulgre.....	528
Pince de Pozzi.....	536

Peintures, gravures et dessins

<i>Village de Saint-Astier au crépuscule</i> , huile sur toile par François de Montholon ..	couv. 1 ^{re} livr.
Église de Saint-Astier, façade ouest, dessin de Léo Drouyn, mine de plomb, 19 août 1846.....	41
Église de Saint-Astier, façade ouest, dessin d'Anatole de Rouméjoux, juin 1859...	42
Église de Saint-Astier, intérieur, nef, dessin d'Anatole de Rouméjoux, 12 novembre 1883.....	53

Église et bourg de Saint-Astier, dessin d'Anatole de Roumégoux, 15 avril 1879..	54
Saint-Astier, l'abbaye, dessin d'Anatole de Roumégoux, 29 août 1900	54
Église de Saint-Astier, dessin d'Anatole de Roumégoux, 12 avril 1879	77
Église de Saint-Astier, dessin d'Anatole de Roumégoux, 5 mai 1886	78
Église de Saint-Astier, dessin d'Anatole de Roumégoux, 25 septembre 1899.....	78
Le Puy-Saint-Astier (Saint-Astier), dessin de Léo Drouyn, 19 août 1846	102
Vue de Saint-Astier, dessin et lithographie par Eugène Arvengas, 1840.....	104
Le Puy-Saint-Astier (Saint-Astier), deux dessins d'Anatole de Roumégoux, 29 novembre 1883	107
Le Puy-Saint-Astier (Saint-Astier), dessin d'Anatole de Roumégoux, 22 février 1894.....	107
L'exécution du maréchal Ney, gravure par S. Desmarets	111
<i>7 décembre 1815, à neuf du matin, l'exécution du maréchal Ney</i> , tableau de J.-L. Gérôme	114
Dessin préparatoire du tableau <i>7 décembre 1815, à neuf du matin, l'exécution du maréchal Ney</i> de J.-L. Gérôme	116
La tour Barbacane (Périgueux), eau forte par A. Fargis	160
L'hôtel de Fayolle et la tour Barbacane vers 1850 (Périgueux), par L. Gaucherel ..	161
Évacuation d'un blessé, dessin de Sem, 1915-1916	225
<i>L'Inconstant</i> et la <i>Comète</i> durant la bataille navale, dessin de J. Nask, 1893	230
Château de Lanquais, dessin de Léo Drouyn, 3 octobre 1845.....	293
Château de Biron, dessin de Léo Drouyn, 25 juin 1846	293
Château de Bourdeilles, dessin de Léo Drouyn, 13 août 1846	294
Maison de La Boëtie à Sarlat, gravure de Léo Drouyn.....	300
Cavaliers auxiliaires romains, bas-relief sculpté de la colonne de Trajan à Rome, dessin.....	381
Cavaliers gaulois au combat, relief nord du mausolée des Iulii à Glanum (Saint-Rémy-de-Provence), dessin d'après Reinach, 1909	383
Monument consacré par un tribun militaire de la XXII ^e légion Primigenia, Périgueux, inscription gravée, dessin par Espérandieu, 1893	385
Abbaye de Brantôme, gouache de Jean-Jacques de Lesgallery, début du XIX ^e siècle.....	404
Abbaye de Brantôme, détail du cloître, gouache de Jean-Jacques de Lesgallery, début du XIX ^e siècle	404
Dom Gerle et Catherine Théot, dite la « mère de Dieu », gravure	405
Lépreux, lèpre tuberculoïde, peinture, chapelle Saint-Érige à Auron (Alpes-Maritimes), XV ^e siècle.....	439
Lépreux, lèpre lépromateuse, miniature de Bartholomeus Anglicus, XV ^e siècle...	439
Pierre de Saint-Augûtre (Marsac-sur-l'Isle), dessins des deux faces par l'abbé Brugière	520

Tableaux et graphiques

SHAP, bilan actif pour 2014	8
SHAP, bilan passif pour 2014	9
SHAP, exercice 2014 et budget prévisionnel 2015.....	10
Premiers actes conservés sur Saint-Astier (1012-1178)	74-76
Site Internet de la SHAP, visites journalières en octobre 2014.....	131

Préhistoire

Galet gravé de l'abri Labattut (Sergeac, relevé S. Rossy-Delluc)	24
Représentation phallique, grotte de Fronsac (Vieux-Mareuil).....	146

ADMISSIONS DE L'ANNÉE 2015

- M. et M^{me} Bioulac Bernard et Paulette, 135, boulevard Wilson, 33200 Bordeaux
- M. et M^{me} Bonvoisin Jean-Pierre et Jacqueline, 37, boulevard de Vésone, 24000 Périgueux
- M^{me} Carbonnier Michelle, Résidence Cachepur 1 entrée C1, 2, rue du Pont-Japhet, 24000 Périgueux
- M^{me} Chabanne Madeleine, 16, rue Marcel-Proust, 24120 Terrasson-Lavilledieu
- M. Chastanet Jean-Michel, 39, rue des Écoles, 24000 Périgueux
- M. Coste Laurent, 121, route de Fargues, 33360 Carignan
- M^{me} Courteaux Annie, BP 40153, 24007 Périgueux cedex
- M. Daniel Richard, 23, boulevard de Vésone, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} Davies Barney et Sue, Le Forestier, 24300 Teyjat
- M^{me} Delperier Annie, chartreuse de Pécharmant, 1925, chemin du Hameau, 24100 Bergerac
- M. Demoures Luc, 24, rue Verdi, 92130 Issy-les-Moulineaux
- M. Eluère Bruno, Boutenègre, 24260 Le Bugue
- M. Gaultier Alexandre, 6, allée des Violettes, 37170 Chambray-les-Tours
- M^{me} Gay-Chaperon Josette, 1, boulevard Victor-Hugo, 24300 Nontron
- M. Geneste Olivier, 9, rue Pasteur, appt 5, 36700 Châtillon-sur-Indre
- M^{me} Guillaume-Charles Catherine, 16, avenue du Maréchal de Lattre-de-Tassigny, 24700 Montpon-Ménéstérol
- M. Huijsman Abraham et M^{me} Res Lyda, Moulin des Fourches, 24160 Saint-Médard-d'Excideuil
- M. Lacroix Daniel, 3541, route de Léojac, 82000 Montauban
- M^{me} Landon Nathalie, 43, rue Fournier-Lacharmie, 24000 Périgueux
- M^{me} Larchey Catherine, 14, rue Saint-Esprit, 24100 Bergerac
- M^{me} Leguay Christine, La Haute Roquette, 24330 Eyliac
- M. Lesigne-Godefroy Thomas, Les Boiges Ouest, 24350 La Chapelle-Gonaguet
- M^{me} Mazet Annick Marie, 49, rue de la Libération, 24400 Mussidan
- M. Méraud Jean-Pierre, domaine des Bordes, Fontnovias, 24420 Sorges
- M. et M^{me} Plas Éric et Danièle, Vézignol, 24600 Ribérac
- M. Point Olivier, Rodhettestien 27, 4314 Sandnes, Norvège
- M^{me} Puiffe Pierrette, 1, rue de Campniac, 24000 Périgueux
- M^{me} Pundik Mauricette-Laurence, 38, rue Antoine-Gadaud, 24000 Périgueux
- M. Seloudre Jean-Paul, 37, rue des Écoles, 24750 Trélissac
- M. Soret Jérôme, Lafarge, 24350 Bussac
- M. et M^{me} Verbauwen Pierre, 7 ter, avenue Franklin-Roosevelt, 24660 Coulounieix-Chamiers
- M^{me} Voisin-Paul Juliette, Le Sainte-Ursule, 8, allée d'Aquitaine, 24000 Périgueux

MEMBRES DÉCÉDÉS

Marcel Albisetti, Lucette Amouroux, Alain Blondin, Jacques Boissière, Pierre Brulant, Josette Cassagnol, Jean-Paul Clazure, Magdelaine du Buit, Madeleine Filliol, Francis Grangier, Luc Haensler, Albert Lacombe, Maurice Lafeuille, Jacques Magimel-Pelonnier, Pierre Maintigneux, Robert Malaurie, Louis Michelet, Jean Mouret, Sabine Ribadeau Dumas, Jean Riboulet-Rebière, René Robert de Rancher, Raymond de Saint-Ours, Raymonde Vergnon